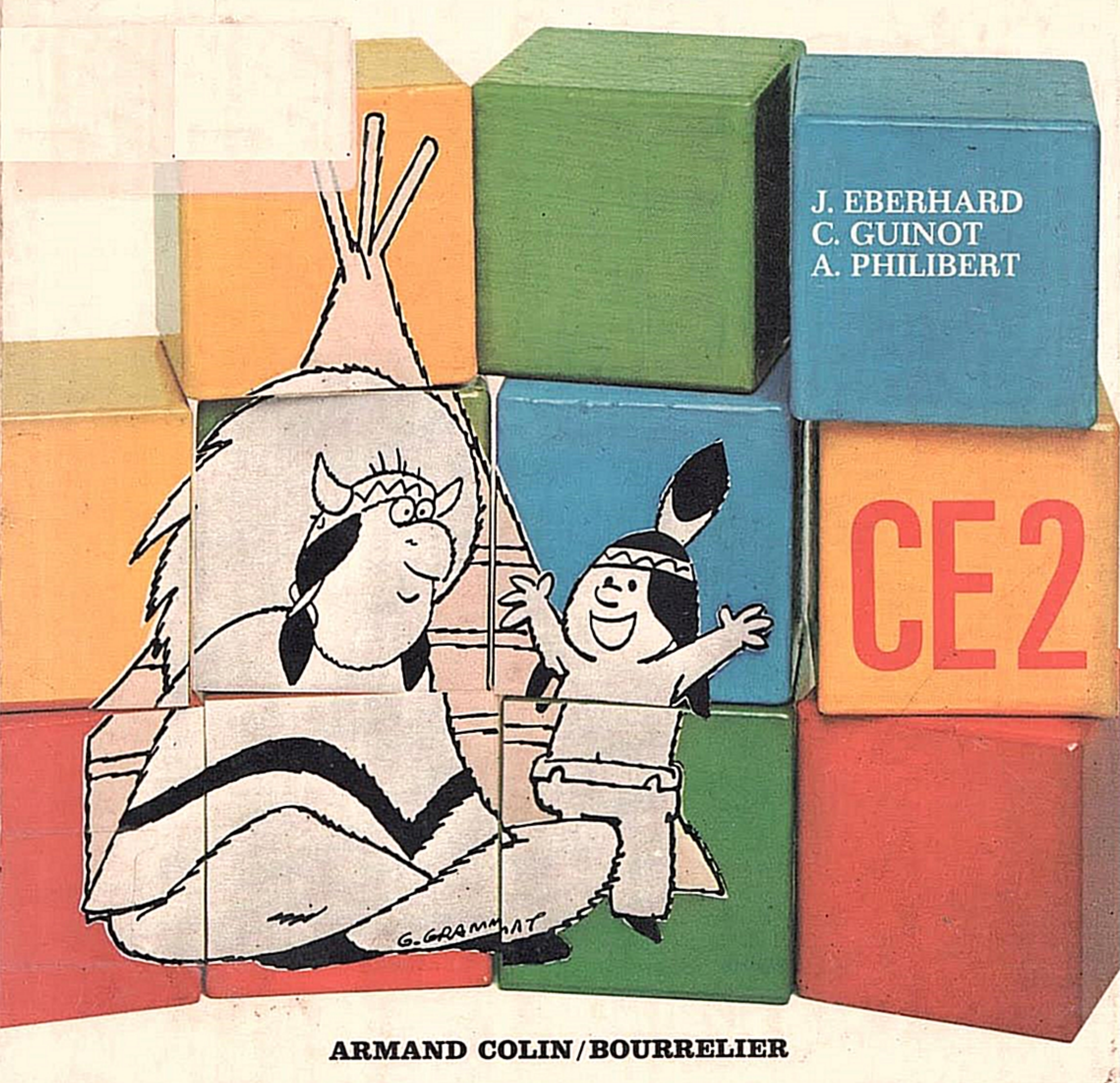
notre langage, *collection Joseph LEIF*
responsable pédagogique : Jeannie AESCHIMANN

histoires et dialogues



J. EBERHARD
C. GUINOT
A. PHILIBERT

CE 2

ARMAND COLIN/BOURRELIER

notre langage,

collection Joseph LEIF

Inspecteur général de l'Instruction publique

responsable pédagogique : Jeannie AESCHIMANN
Directrice d'Ecole élémentaire –
Associée aux recherches de l'I.N.R.D.P.

avec la collaboration de

Alphonse PARLANT, *Inspecteur départemental de l'Éducation nationale*

Simone DELESALLE, *chargée d'une maitrise de conférence de linguistique (Paris VIII)*

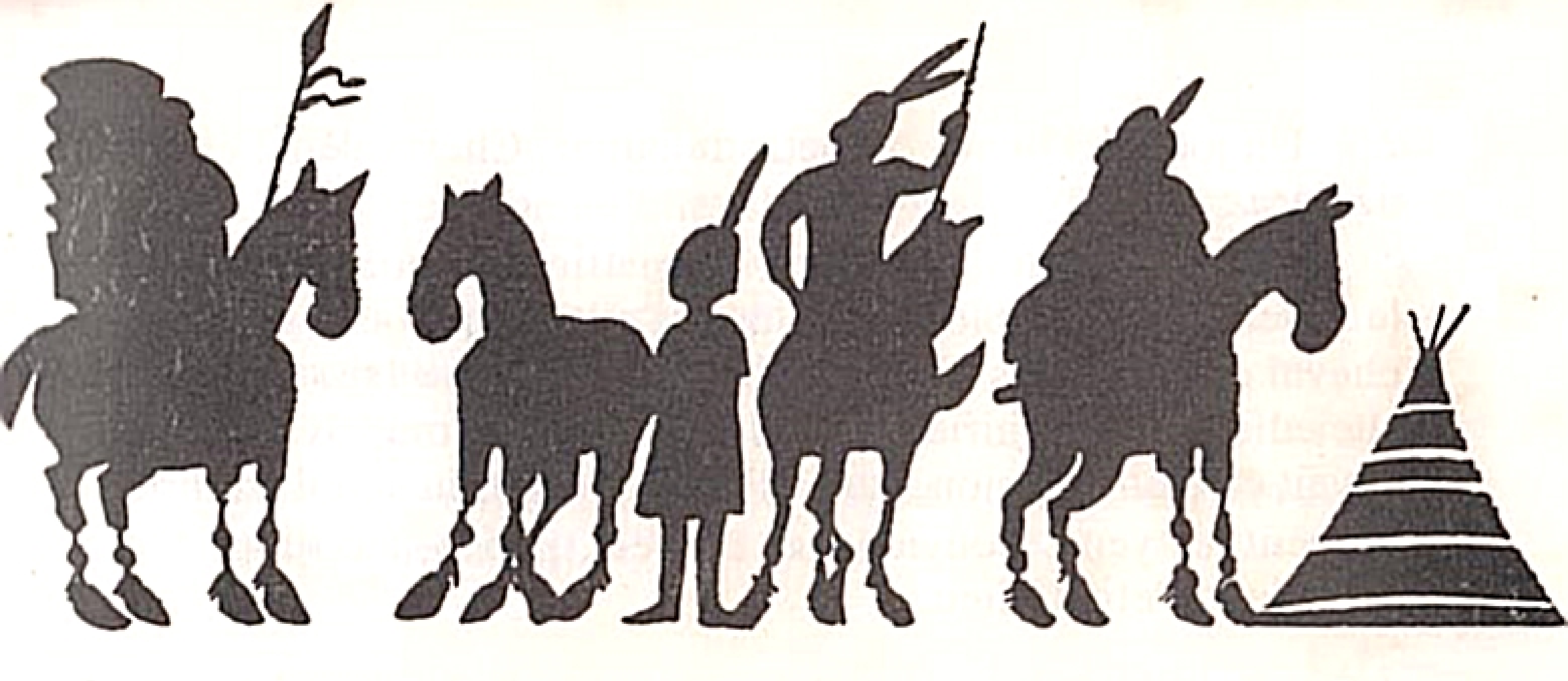
histoires et dialogues

CE 2

Textes choisis et expérimentés par
Jacqueline EBERHARD, Claire GUINOT,
Arlette PHILIBERT, *Institutrices*

Illustrations de Georges GRAMMAT

ARMAND COLIN/BOURRELIER
103, bd Saint-Michel, 75005 Paris



Le Petit Indien

1. Voici l'histoire de toute une famille d'Indiens : le père, la mère, le grand frère, la grande sœur, et un tout petit qu'on appelait Petit Indien.

Le père s'appelait Chef Soleil Levant et il avait un cheval.

Le grand frère s'appelait Feuille de Chêne, et il avait un cheval.

La grande sœur s'appelait Tige-d'Or, et elle avait un cheval.

La mère s'appelait Branche de Saule, et elle avait un cheval.

Mais Petit Indien, lui, n'avait pas de cheval, et son plus grand désir était d'en avoir un.



2. Un jour, à l'heure du petit déjeuner, Chef Soleil Levant déclara :

« En traversant la prairie ce matin, au point du jour, le soleil était si éblouissant que j'ai presque cru voir un cheval couché dans l'herbe. Mais personne ne laisserait son cheval dans la prairie toute la nuit. J'ai compris que ce devait être une illusion, car, à l'aube, l'éclat du soleil trompe souvent les yeux. Souviens-toi de cela, petit », ajouta-t-il en regardant Petit Indien.

3. Petit Indien réfléchit à ce que son père avait dit, et, après le petit déjeuner, il partit pour voir s'il aurait la même illusion. Il marcha jusqu'à la prairie qui était toute fleurie de marguerites blanches. Et là, il fut victime de la même illusion. Il s'approcha cependant et comprit soudain que ses yeux ne le trompaient pas. Il y avait un grand cheval blanc, couché au milieu des marguerites.

4. Petit Indien se mit à caresser très doucement le museau du cheval. Puis il passa son petit bras autour de sa tête. Tout en réfléchissant il serrait le cheval contre lui.

« Ce cheval ne peut sans doute pas marcher, pensait Petit Indien. Il doit donc avoir soif. »

5. Petit Indien alla jusqu'au ruisseau dans les bois.

Il trouva le grand vase de terre que les Indiens laissaient toujours à cet endroit. Il l'emplit d'eau et retourna avec peine vers le cheval.

Le cheval avait grand-soif. Il but toute l'eau du vase. Petit Indien lui donna encore quelques caresses.

6. « Il doit aussi avoir faim », se dit Petit Indien.

Il apporta donc au cheval une brassée de trèfles, autant que ses petits bras en pouvaient contenir. Le cheval les mangea avidement et regarda Petit Indien avec des yeux reconnaissants.

Le temps passait. Petit Indien devait rentrer chez lui.

« Je reviendrai », dit-il en caressant une dernière fois la tête du cheval. Et le voilà parti.

7. Le reste de la journée, il fut occupé à travailler à la maison. Mais la nuit venue, quand tous furent endormis, Petit Indien resta éveillé dans l'obscurité : il songeait à son cheval.

Depuis le coucher du soleil, il faisait froid. Et Petit Indien frissonnait à l'idée de ce qu'on pouvait éprouver là-bas, couché dans les hautes marguerites et seul dans la nuit.

8. Petit Indien se leva. Il prit sa chaude couverture de laine et sortit de la tente sur la pointe des pieds.

L'obscurité qui l'entourait paraissait très épaisse. Les étoiles semblaient lointaines et froides. Les oiseaux nocturnes poussaient d'étranges cris.

Petit Indien en fut effrayé. Mais il songea à son cheval et continua son chemin à travers la nuit mystérieuse.

9. Il trouva le cheval dans l'obscurité et lui caressa le museau. « C'est moi, dit-il, n'aie pas peur. »

Le cheval grelottait. Il le couvrit de sa couverture sous laquelle il se glissa et s'endormit.

10. Le matin, quand tout le monde s'éveilla sous la tente, il n'y avait pas de Petit Indien roulé par terre dans sa couverture. Ils partirent donc tous à sa recherche.

Quand ils arrivèrent à la prairie fleurie de marguerites, ils virent, ce n'était pas une illusion, un grand cheval blanc qui dormait sous la couverture de Petit Indien, et Petit Indien blotti contre lui.

11. Ils éveillèrent Petit Indien.

« Ce n'est pas une illusion, Chef Soleil Levant, dit Petit Indien, j'ai pensé qu'il avait froid. »

Chef Soleil Levant sourit, il était heureux de retrouver son Petit Indien sain et sauf. Il était fier aussi...

12. Chef Soleil Levant était fier de savoir que son fils avait bravé l'obscurité pour retourner vers son cheval.

« Tu as eu raison, lui dit son père, de vouloir vérifier par toi-même ce que j'avais dit. »

13. Ils examinèrent le grand cheval blanc et lui trouvèrent une patte cassée. Chef Soleil Levant y mit une attelle. Le cheval put ainsi marcher en boitant sur trois pattes, en attendant que la quatrième fût guérie.

« Puis-je le garder, s'il vous plaît? » demanda Petit Indien avec anxiété.

Chef Soleil Levant regarda le petit garçon en souriant :

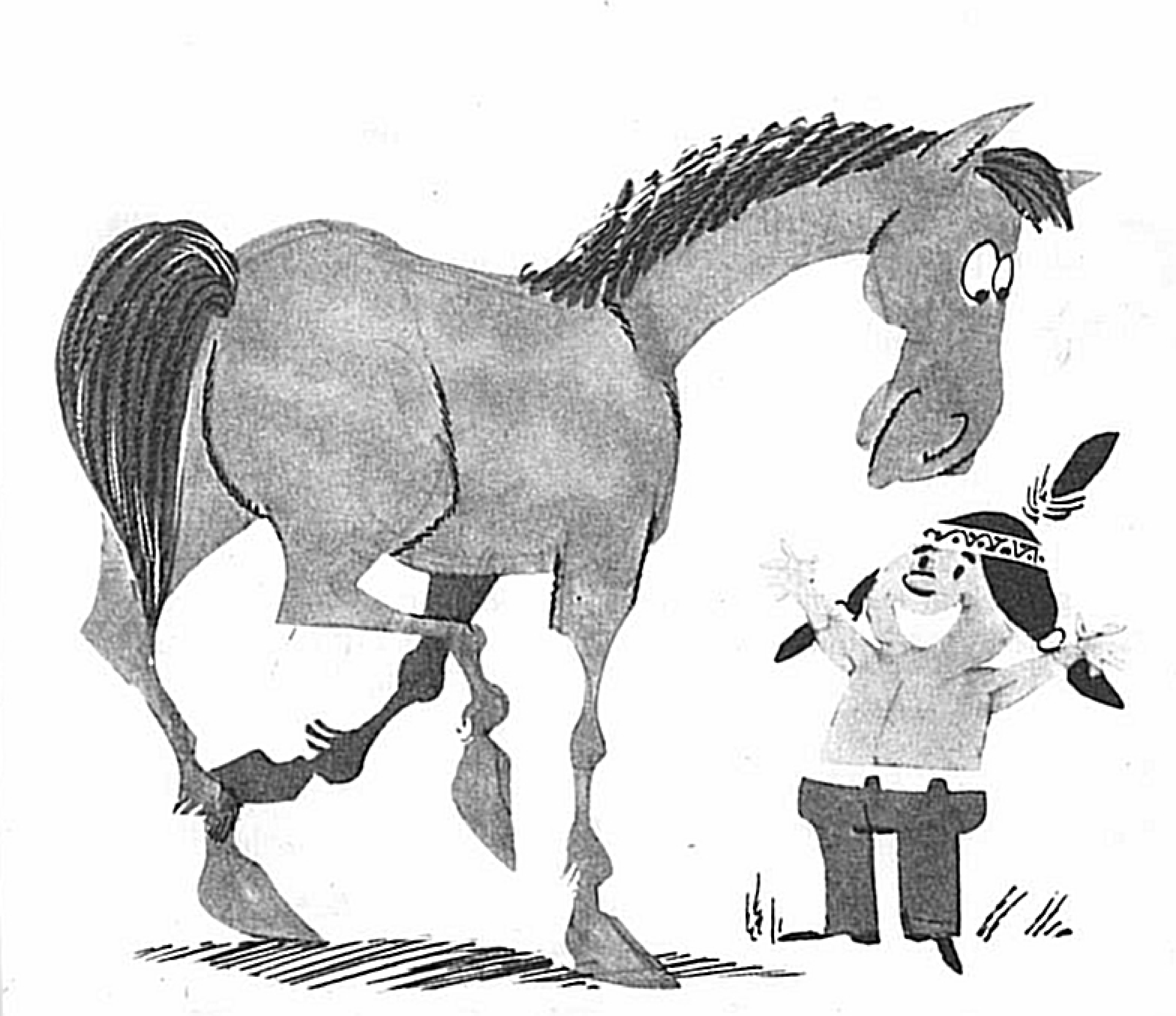
« Puisque c'est toi qui l'as trouvé, qui lui as donné à manger et à boire, et qui es allé dormir près de lui la nuit, avec ta couverture, le cheval t'appartient de droit, Petit Indien. »

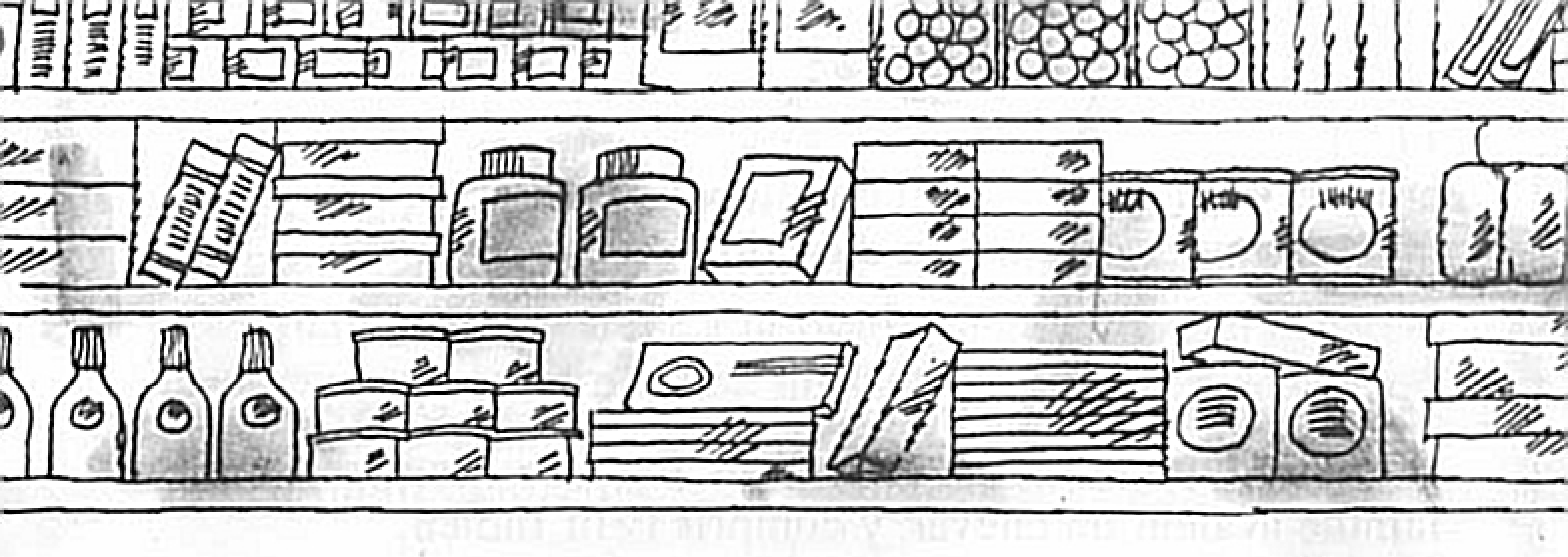
14. Le grand cheval posa avec reconnaissance son nez humide dans la main de Petit Indien. Et ils partirent lentement à travers champs en direction de chez eux.

15. Le cœur de Petit Indien battait de joie et ses yeux brillaient comme le soleil : à présent tous les membres de la famille avaient un cheval, y compris Petit Indien.

Et c'est ce qu'il désirait le plus au monde.

C. ZOLOTOW
Trésor des petits livres d'or
Collection Petits Livres d'Argent
(Les Deux Coqs d'or).





Dans l'épicerie

1. Les parents de Pierrot ont une grosse épicerie. Toutes les étagères y sont très bien garnies. Les conserves de fruits, de légumes, de poisson occupent un des côtés du magasin; les pâtes : vermicelle, nouilles, macaronis, s'étalent sur deux planches. Un rayon porte du sucre, du café, du chocolat sous toutes ses formes. Les légumes secs sont rangés près de l'entrée.

Ce matin, il est arrivé une grosse livraison à l'épicerie; après le déjeuner, Pierrot a aidé ses parents à tout mettre en place. Il reste maintenant seul dans le magasin qui est fermé jusqu'à seize heures. Il joue avec le chat; puis, fatigué, il s'assied par terre contre le comptoir. Peu à peu, il se sent gagné par le sommeil. Ses yeux se ferment. Dort-il ou rêve-t-il? Il lui semble entendre un chuchotement. Il prête l'oreille et voilà ce qu'il entend :

2. *Une boîte de petits pois :* Bonjour, mes amis. Il faut commencer notre réunion. Qui veut prendre la parole?



Un macaroni : Il vient d'arriver beaucoup de nouveaux.

La boîte de petits pois : Oui, et, comme d'habitude, ils vont nous raconter leur histoire.

Un grain de café : Je viens d'arriver avec mes frères. Qu'est-ce que je dois dire?

Le macaroni : Eh! bien, café, si tu es nouveau, raconte-nous d'où tu viens.

Le café : Je viens du Brésil.

Un artichaut : Tiens! Le dernier café qui était ici venait de la Colombie. Est-ce le même pays?

Le café : Je ne crois pas; le Brésil est un pays de l'Amérique du Sud.

L'artichaut : Comme la Colombie.

Une sardine : Comment est fait le Brésil? Quel temps y fait-il?

Le café : Il fait toujours chaud au Brésil, le soleil brille. Je suis né dans une plantation de caféiers au nord de Rio de Janeiro où il faisait un temps merveilleux. J'y serais bien resté!

Un petit pois : Nous autres, graines, on nous cueille avant que nous ne tombions dans la terre. Mais dis-nous comment tu es venu jusqu'ici?

Le café : Une fois cueillis, nos grains sont entassés dans des sacs et les sacs sont chargés dans la cale d'un bateau. Que le voyage est long!

La sardine : Et ensuite?

Le café : Ensuite, les sacs sont transportés dans un camion jusqu'à l'endroit où le grain est grillé. C'est là qu'il prend la belle couleur sombre que nous avons maintenant.

L'artichaut : Comment est le grain avant d'être grillé?

Le petit pois : De la même couleur que nous, tu le sais bien.

L'artichaut : Non, je ne savais pas. Et que devient le café ensuite?

Le café : Une fois grillé et mis en paquets, c'est de nouveau le camion, des entrepôts, le camion encore. Il a fallu beaucoup de temps pour que j'arrive parmi vous.

Le petit pois : Ton voyage n'est pas terminé.

Le café : Où vais-je aller maintenant?

L'artichaut : Personne ne peut te le dire. Nous attendons tous ici comme toi.

3. *La boîte de petits pois :* Y a-t-il d'autres nouveaux?

Un paquet de nouilles : Oui, moi.

Une plaque de chocolat : Moi aussi.

Une boîte d'ananas : Et moi également.

L'artichaut : Chaque nouveau doit raconter son histoire. Qui commence?

Le chocolat : Moi qui suis fait de cacao et de sucre, je viens de...

L'ananas : Je suis venu au monde à Madagascar et...

Une nouille : L'usine qui m'a fabriquée est dans les Alpes, mais je suis faite avec du blé qui...

La boîte de petits pois : Ne parlez donc pas tous à la fois; chacun son tour!

L'artichaut : Attention! Quelqu'un vient.

La sardine : C'est l'épicier.

La boîte de petits pois : C'est l'heure de la réouverture du magasin.

Le café : A ce soir, les amis.

La nouille : Si nous sommes encore ici!

A. PHILIBERT



Pim le lutin

1. La décision est prise! Pim part en voyage. Le joyeux lutin du ruisseau veut visiter le royaume de l'eau et découvrir le monde. Tout le peuple aquatique est consterné et ses amis essaient de retenir Pim.

C'est d'abord la truite aux écailles brillantes :

« Tu es trop petit, Pim, il va t'arriver malheur! »

C'est ensuite la grenouille aux pattes élastiques :

« Tu rencontreras le pêcheur avec son hameçon cruel, Pim! »

C'est maintenant toute la troupe des alevins frétillants :

« Il y a des hommes dans la plaine, Pim, tu ne sais pas ce que sont les hommes! »

Et les vairons timides ajoutent :

« Et les tourbillons, Pim? As-tu pensé aux tourbillons? »

Mais Pim est têtu, il n'a peur de rien et il veut partir.

Il demande à Pam, le lutin des bois, une grande écorce pour se faire un bateau.

Il demande à Pom, le lutin des prés et des fleurs, une provision de graines et de pétales pour la route.

2. Et un beau matin, Pim quitte ses amis, la jolie clairière, la montagne de son enfance, et il s'élance sur le torrent.

La barque légère glisse sur le courant rapide et Pim manœuvre habilement pour éviter les obstacles : un coup de rame à droite pour contourner un rocher, un coup de rame à gauche pour empêcher la barque de s'enliser. Celle-

ci bondit, franchit de petites chutes et retombe plus bas pour continuer sa course.



Pim siffle à tue-tête. De temps en temps, il s'arrête le long de la berge et s'installe sur la mousse pour manger ses provisions tout en bavardant avec les libellules.

Le soir, il trouve toujours une toile d'araignée tendue entre les orties et il s'y allonge comme dans un hamac.

Le matin, reposé et heureux, il reprend sa route.

3. Mais un jour, le lutin entend un bruit terrifiant : à toute allure, il approche d'une cascade et, brusquement, le voici projeté en l'air avec les provisions, les rames et la barque elle-même.

Entraîné dans une chute vertigineuse, Pim croit sa dernière heure arrivée. Va-t-il s'écraser sur un rocher ou disparaître dans un gouffre?

Mais non! Par chance, il est retombé dans la rivière large et tranquille qui recueille les eaux de la cascade.

Pim n'a plus de barque. Tout étourdi, il se laisse couler

au fond de l'eau où il dérange une grosse carpe qui dormait dans la vase et qui l'injurie avec énergie.

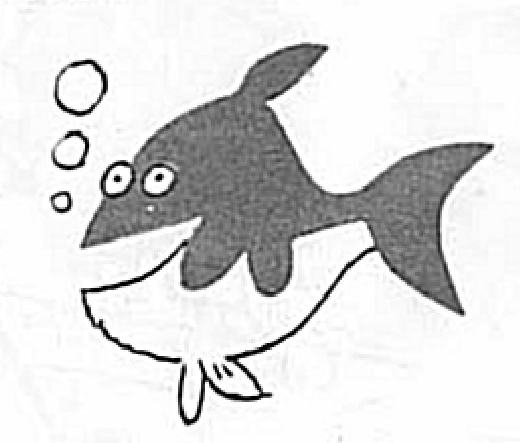
Vite, Pim remonte à la surface. Il essaie de se hisser sur une feuille de nénuphar, mais il est bientôt entouré d'une multitude de petits poissons pleins de curiosité : goujons, gardons, ablettes se pressent autour de lui :

« Qui es-tu?

– D'où viens-tu?

– Où vas-tu?

– Que fais-tu? »



4. Pim leur raconte son voyage.

Gentiment, ses nouveaux amis lui décrivent la vie de la rivière. Ils lui montrent les larves, les mouches, les herbes dont ils se nourrissent, leurs cachettes en cas de danger.

« Des cachettes? des dangers? demande Pim, qu'est-ce que cela veut dire? »

Les petits poissons craintifs expliquent : la carpe est gourmande, les lignes des pêcheurs sont nombreuses, et le brochet...

« Le brochet? interroge Pim, je ne connais pas.

– C'est un ogre, disent les goujons tremblants, il a des dents comme des scies... Au secours! Le voilà! »

En une seconde, tous les poissons ont disparu.

Pim croit déjà sentir les dents du monstre se refermer sur lui quand il est brusquement emporté dans les airs.

Un joli martin-pêcheur, qui passait par là, a sauvé le lutin et l'emmène, suspendu par le fond de son pantalon. Pim a peur : où va-t-il atterrir?



Le martin-pêcheur traverse la rivière et pénètre dans un trou de la berge. Il s'y enfonce et dépose le voyageur dans une petite niche, tout au fond du tunnel souterrain.

Fatigué, le lutin s'endort immédiatement.

5. Après plusieurs heures de sommeil, Pim se réveille bien au chaud dans un nid tapissé d'arêtes de poissons. Ce sont les restes des repas du martin-pêcheur et de sa famille.

L'oiseau regarde Pim amicalement et lui demande :

« Et maintenant, que veux-tu faire, petit lutin? »

Celui-ci explique qu'il veut continuer à descendre la rivière.

« Comment? demande le martin-pêcheur.

– En nageant, répond Pim. Je suis le lutin des eaux, je nage comme un poisson.

– Bien sûr, dit son nouvel ami, mais as-tu pensé aux brochets? La rivière en est peuplée. Sais-tu qu'on les appelle les requins des eaux douces? Ils te mangeront tout cru.

– Alors, je vais trouver un bateau, dit Pim, un bateau à voiles, à rames ou à moteur, cela m'est égal. »

Le martin-pêcheur réfléchit longuement.

« Ecoute, dit-il : un peu plus loin sur la rivière, il y a un moulin; un marinier y vient tous les soirs pour charger les sacs de farine sur sa péniche. Si tu veux, je te porterai jusqu'au moulin; tu te trouveras une cachette sur le bateau et tu descendras la rivière en toute sécurité. »

6. Pim accepte avec joie et, le soir même, bien caché derrière un gros cordage, il commence un merveilleux voyage.

Au début, tout l'inquiète : le bruit du moteur, la voix terrible du marinier et surtout le morceau de bois que ce géant tient continuellement dans sa bouche et dont s'échappent des nuages de fumée.

Mais Pim se rassure peu à peu; il commence à s'aven-

turer sur le pont jusqu'au moment où le marinier s'écrie de sa voix terrible :

« Mistigri! viens ici, il y a un rat près des sacs de farine, attrape-le! »

Pim n'a que le temps de sauter dans un seau d'eau oublié sur le pont pendant que le chat cherche partout à flairer l'odeur d'un rat.

Devenu prudent, Pim se contente d'admirer le paysage. La péniche glisse tranquillement sur la rivière, les berges sont plantées de roseaux, de saules, de fleurs de toutes sortes.

Parfois, des poissons suivent le bateau et Pim bavarde avec eux, découvrant de nouveaux amis, la tanche, la brème, la perche.

7. La rivière s'élargit et devient bientôt un fleuve. Elle traverse des villages, des villes, et Pim ouvre tout grands ses yeux pour regarder ces hommes inconnus : certains pêchent, d'autres flânent sur les quais, des femmes lavent leur linge tout en bavardant. Pim ne se lasse pas de ce spectacle.

Un jour, la péniche arrive dans une ville plus grande que toutes les autres et s'arrête. Le voyage est terminé. Des hommes montent à bord pour décharger la farine et Pim se faufile à terre.

Le lutin marche au hasard dans la ville et voici que sur le soir, bien fatigué, il se trouve à nouveau au bord de l'eau. Mais c'est une eau étrange! Elle est sans cesse en mouvement; elle avance, recule, éclate en vagues ou s'étale sur un tapis de sable fin.

Prudemment, Pim s'approche pour se baigner et il recule tout étonné : l'eau est salée.

En même temps, le lutin découvre des bêtes qu'il ne connaît pas : des crevettes rapides, des coquillages aux reflets de nacre et toute une famille de crabes.

« Qui êtes-vous? demande Pim, et où allez-vous? »

Un jeune crabe s'arrête :

« Nous sommes les crabes de la plage et nous retournons à la mer, tu le vois bien.

– Je vois seulement que vous marchez de travers, dit Pim, mais je vous remercie du renseignement; je ne savais pas que j'étais au bord de la mer. »

8. Après une bonne nuit passée sur un matelas d'algues, Pim découvre les joies de la plage en été.

Dès le matin, des hommes, des femmes, des enfants arrivent au bord de l'eau; ils plongent et nagent comme des poissons.

Après le bain, les enfants jouent avec des ballons, des pelles, des seaux, des coquillages.

Malicieusement, Pim enlève un coquillage d'un seau, met un caillou ou un crabe dans un autre, ou se cache dans un château de sable.

Mais la plus grande distraction de Pim, c'est d'accompagner les pêcheurs en mer.

Il aime partir avant le lever du soleil, caché dans un panier ou dans la poche d'un vêtement. Pim se fait des amis parmi les sardines, les maquereaux, les harengs et les soles qui vivent le long des côtes.

Les pêcheurs ne comprennent pas pourquoi, certains jours, les filets ne se remplissent pas : c'est que, prévenus

par Pim, les poissons ont changé de chemin. Seuls les casiers à homards remontent toujours pleins, car Pim refuse de s'intéresser à ces animaux depuis que l'un d'eux a essayé de l'attraper avec ses terribles pinces.

9. Ah! la bonne vie que mène Pim!

Les jours passent sans qu'il s'en aperçoive. Il ne voit pas que le soleil brille de moins en moins fort, de moins en moins longtemps, que les baigneurs sont de moins en moins nombreux.

Un matin, Pim se retrouve tout seul sur la plage. Alors il part à l'aventure et revient sur le quai, à l'embouchure du fleuve. Longtemps il observe le mouvement des bateaux et la vie du port. Peu à peu l'envie lui vient de revoir la clairière dans la montagne et tous ses amis du torrent.

Pim descend au bord du fleuve et s'adresse à l'eau qui est son amie :

« Pourquoi coules-tu toujours dans le même sens?

« Comment fais-tu pour remonter jusqu'à ta source?

« S'il te plaît, ramène-moi dans la montagne. »

Le lutin entend comme un rire dans le fleuve et l'eau se met à parler :

« Pauvre Pim! Tu ne peux pas venir avec moi. Je deviens vapeur pour monter dans le ciel. La vapeur forme les nuages



que tu vois là-haut. Le vent pousse ces nuages vers la montagne et, un jour, l'eau retombe en pluie sur la terre. »

10. Cette fois, Pim se met à pleurer.

Il se sent perdu, abandonné. Jamais il ne pourra retourner chez lui! Il est bien malheureux!

Au milieu de son désespoir, il lui semble entendre crier : « Ohé! Pim, comment vas-tu? »

Il regarde partout et aperçoit la tête d'un énorme poisson qu'il ne connaît pas.

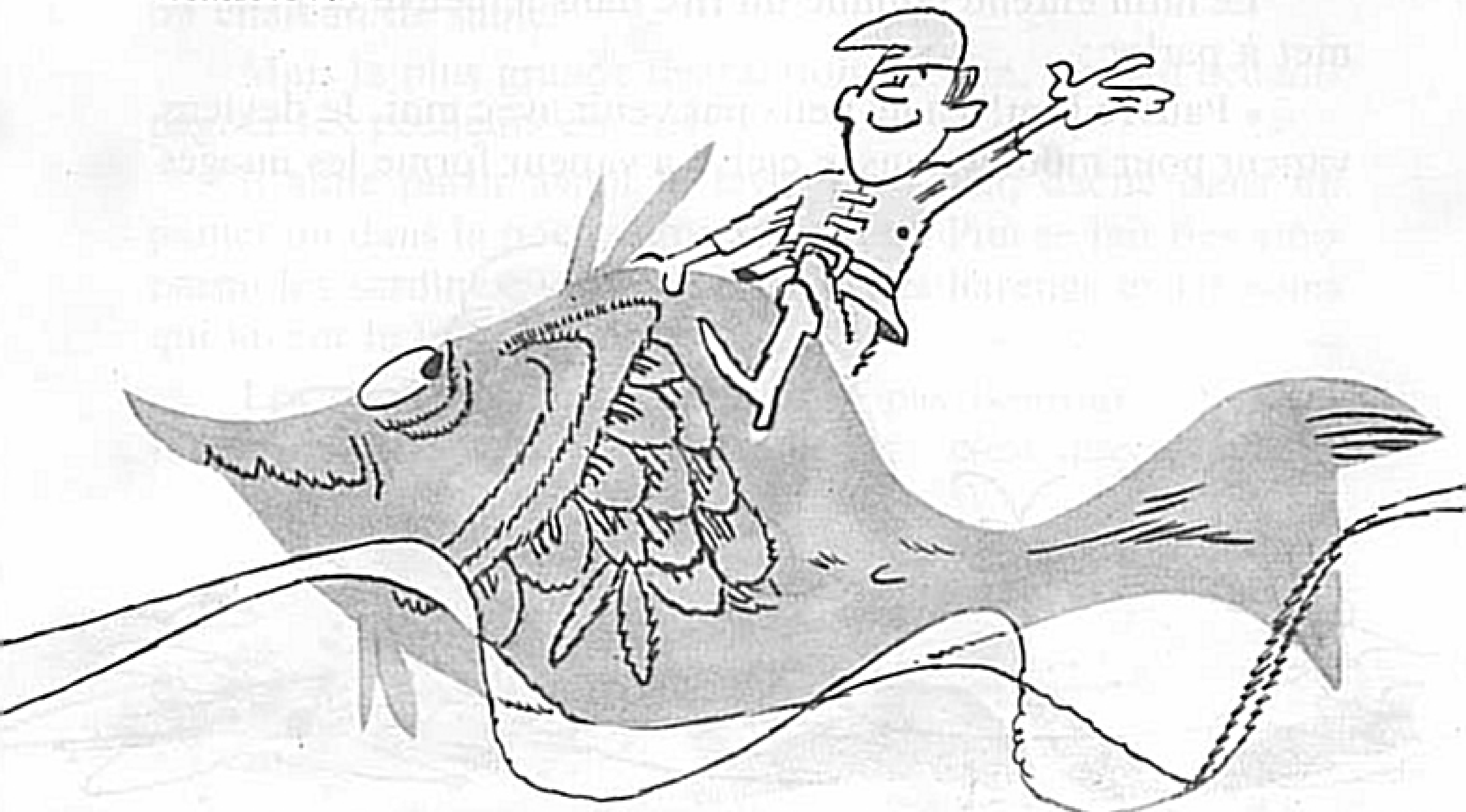
« Bonjour, dit-il, qui es-tu?

– Je suis Flock le saumon. Tu ne me reconnais pas? »

Pim est très étonné :

« J'ai connu un Flock, il y a longtemps; c'était un jeune alevin, pas plus grand que moi. Un jour, il a disparu avec tous ses frères. Cela ne peut pas être toi.

– C'est pourtant le même poisson, Pim. Je suis Flock, mais j'ai grandi depuis trois ans. J'ai fait un long voyage très loin dans la mer. Et maintenant je retourne dans la clairière. »



Le cœur de Pim se met à battre.

« Oh! Flock, je t'en supplie, emmène-moi avec toi.

– Rien de plus facile, saute sur mon dos! »

Pim ne se le fait pas dire deux fois et, dès que le lutin est à califourchon sur le dos du grand poisson, le voyage commence.

11. Pim est fou de joie.

« Plus vite! plus vite! » crie-t-il.

Avec son ami Flock, il n'a peur de rien. Il devient même audacieux et il interpelle tous ceux qu'il rencontre :

« Salut, marinier! Comment va ton chat?

« Bonjour, la carpe, as-tu bien dormi?

« Ohé! martin-pêcheur, comment va ta famille?

« Adieu, brochet! Ne sois pas trop glouton. »

Rapidement, les voyageurs remontent la rivière et ils approchent de la cascade : c'est ici que le lutin a perdu sa barque.

« Accroche-toi bien, dit Flock, je vais sauter. »

Pim est tout de même un peu inquiet :

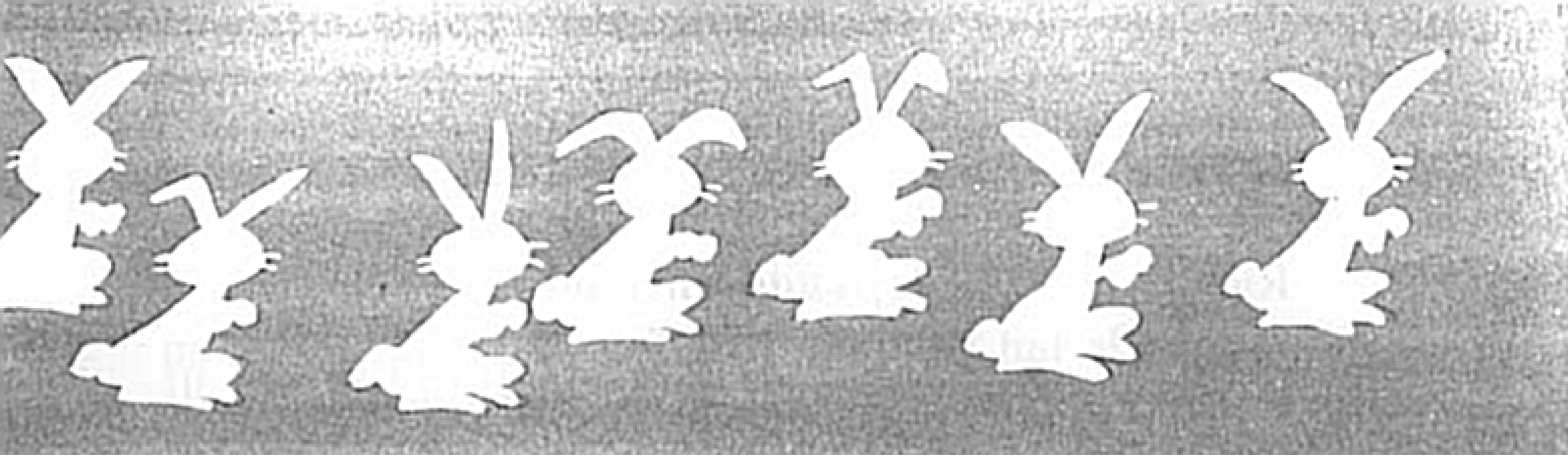
« Attention, Flock, c'est haut! »

Mais le saumon a pris son élan. D'un énorme bond, il a franchi la cascade et il est retombé dans le torrent qu'il remonte habilement parmi rochers et tourbillons.

Enfin les deux amis arrivent dans la clairière de la montagne.

Quelle fête! quelle joie! quel bonheur pour tout le peuple aquatique : Pim le lutin est de retour!

A. PHILIBERT



Les sept lapins à queue blanche 

1. Ils étaient sept... sept petits lapins, sept frères qui tous possédaient une jolie petite queue blanche, touffue comme un pompon de laine.

Ils étaient nés, un matin d'été, dans un terrier, à deux pas d'un grand champ de carottes et, ma foi, ils avaient pensé que cette belle vie durerait toujours. Or, il arriva que le ciel se couvrit plus souvent, que l'air devint plus frais. Un jour, ils rencontrèrent Rouquin, l'écureuil, qui revenait vers son arbre, les bras chargés de noisettes.

« Où vas-tu, Rouquin, ainsi encombré? demandèrent-ils.

– Je fais ma provision pour l'hiver, ne sentez-vous pas qu'il approche?

– Qu'est-ce que l'hiver?

– Comment, vous ne savez pas?... une méchante saison, où on ne trouve plus rien à manger. Vous verrez! »

2. Mais les sept petits lapins à queue blanche avaient bien d'autres choses à faire qu'à songer aux provisions. Et puis, pourquoi se tracasser puisque le champ de carottes était là, tout près?

Ils reprirent leurs jeux, dans les bois et les prés. Mais, un jour, le plus grand, le plus fort des sept lapins à queue blanche revint à la maison, annonçant qu'il n'avait pu arracher la moindre carotte, malgré toute la peine qu'il s'était donnée.

« Comment, s'écrièrent les autres en riant, nous allons voir ça! »

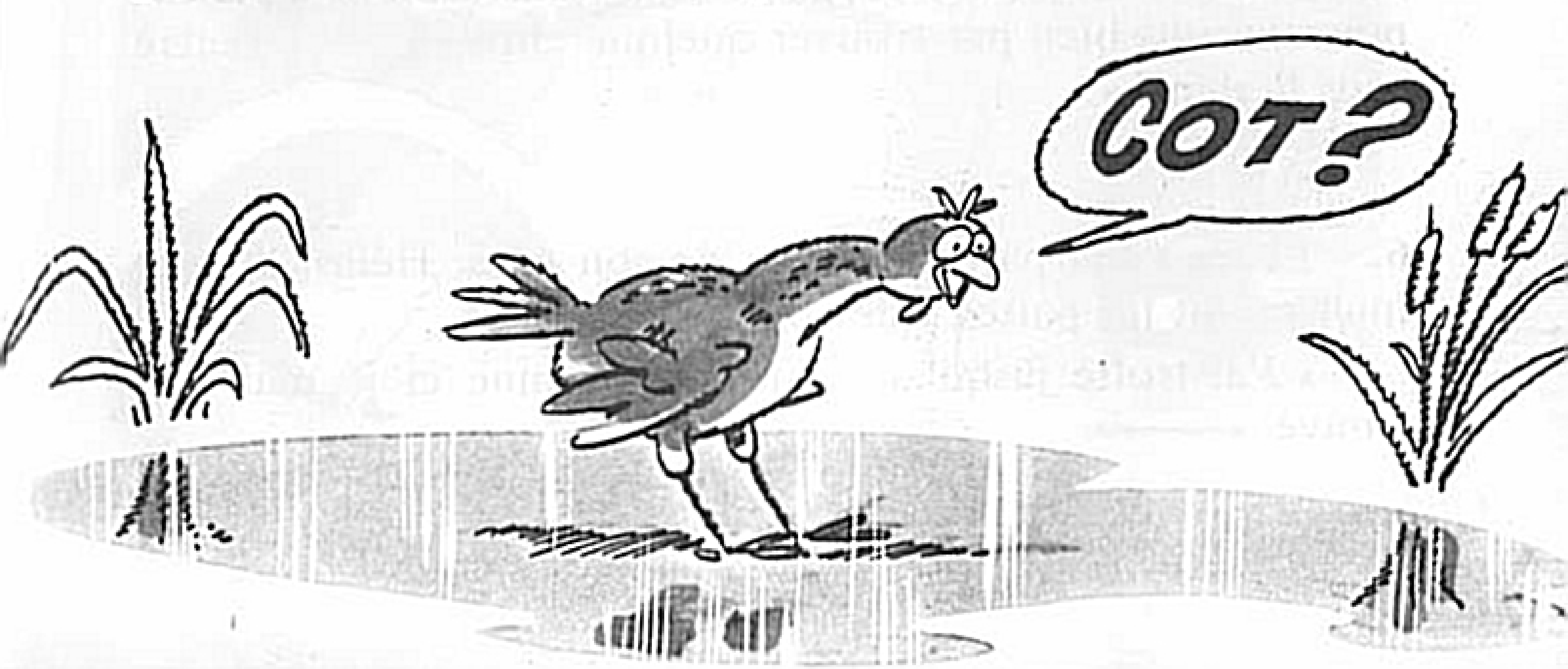
3. Tous en chœur, ils coururent au champ et, se tenant les uns aux autres, tirèrent en même temps sur une grosse carotte en criant : « Ho! hisse! ho! hisse! » comme les bûcherons qui étaient venus abattre le grand sapin, près de leur maison.

Mais la carotte ne bougea pas d'un pouce.

« Oh! oh! firent-ils, voilà vraiment quelque chose d'extraordinaire! »

Ignorants petits lapins qui n'avaient pas compris que la terre était gelée!

4. Comme ils rentraient chez eux, les pattes vides, les oreilles rouges de froid, ils aperçurent une poule, oui, une poule, qui marchait sur l'eau de la mare. Depuis quand les poules avaient-elles donc le pouvoir de marcher sur l'eau?



Du coup, ils en oublièrent leur carotte et s'assirent sur leurs petits derrières pour regarder ce spectacle extraordinaire. L'eau était donc devenue aussi dure que la terre?

« Allons voir de plus près », proposa l'un des sept lapins à queue blanche.

Et les voilà partis sur la glace. Ah! mes amis, quelles glissades! Il fallait les voir partir comme des flèches, dégringoler, se relever en secouant leurs queues comme des houppettes. Ils s'amusaient tant qu'ils ne virent même pas la nuit arriver et qu'ils eurent beaucoup de peine à retrouver leur maison.

5. Mais le lendemain, le froid devint plus grand encore. Dans les champs, plus rien ne s'arrachait. Un matin, un des sept lapins à queue blanche remonta de la cave, l'oreille basse, en disant :

« Mes frères, voici la dernière carotte.

– La dernière carotte?... mais alors, nous allons mourir de faim! »

Tous se regardèrent. Deux larmes coulèrent sur la joue du plus petit qui n'était guère plus gros qu'une souris. Le plus grand le consola et déclara :

« Essayons encore une fois d'explorer la campagne... La terre ne s'est peut-être pas partout transformée en pierre; nous finirons bien par trouver quelque chose à nous mettre sous la dent! »

6. Et les voilà partis, chacun de son côté. Hélas, le premier revint les pattes vides en disant :

« J'ai trotté jusqu'au bout de la plaine et je n'ai rien trouvé. »

Le second, lui non plus, ne rapporta rien... et le troisième pas davantage... Quant au dernier, il annonça qu'il avait vu voler de gros papillons blancs et que, certainement, la belle saison allait revenir.

« Des papillons blancs?... » s'écrièrent les autres.

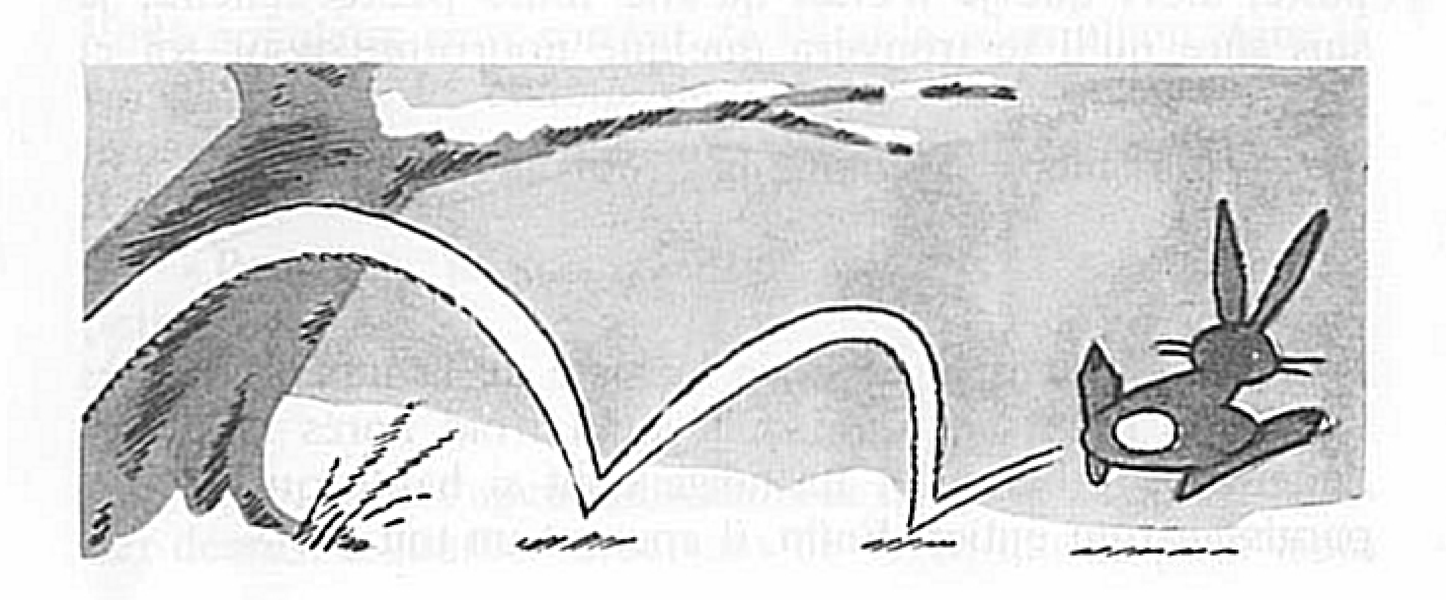
Et tous de se précipiter à la fenêtre. C'étaient bien des papillons, en effet, mais quand les lapins à queue blanche voulurent les attraper, les beaux papillons se changèrent aussitôt en eau glacée qui ruissela au bout de leurs pattes. Pauvres petits lapins qui ne connaissaient pas la neige!...

7. Bientôt, toute la campagne disparut sous un immense tapis, un tapis tout blanc mais si froid, si froid, que les pattes gelaient quand on marchait dessus.

« Qu'allons-nous devenir? se lamentèrent les sept lapins à queue blanche. Allons-nous mourir de faim? »

C'est alors que le plus petit, celui qui n'était guère plus gros qu'une souris, déclara :

« Laissez-moi partir, mes frères, je ne suis pas grand, c'est vrai, mais je cours vite. J'irai très loin et je saurai bien vous trouver quelque chose à manger... »



8. Tout le jour, le malheureux petit lapin trotta sans rien trouver. Quand le soir arriva, il était si las qu'il n'eut pas le courage de rentrer à la maison.

Apercevant un toit, il pensa pouvoir s'abriter là pour la nuit. C'était une bergerie.

« Mon pauvre petit lapin, s'écria une brebis en le voyant grelotter, que faisais-tu dehors par un temps pareil? Viens tout contre moi, je te réchaufferai. »

Il s'approcha et se fourra le museau dans l'épaisse toison de laine.

« Dis-moi, redemanda la brebis, que faisais-tu dehors au lieu de rester au chaud dans ton trou? »

9. Il lui raconta son histoire, parla de ses frères qui étaient en train de mourir de faim là-bas, très loin, dans leur maison. La brebis l'écouta avec beaucoup d'attention en le gardant tout contre elle, comme elle eût fait d'un agnelet.

« Hélas! dit-elle, moi je ne puis rien d'autre pour toi que te réchauffer, mais tout près d'ici, sous un autre toit je connais un âne très gentil qui m'a sauvé la vie, autrefois, en me portant sur son dos, quand je m'étais cassé une patte, alors que je n'étais qu'une toute petite agnelle; je suis sûre qu'il te trouvera quelque nourriture pour toi et tes frères.

– Oh! merci, Madame la Brebis! »

10. Il passa dans la bergerie le reste de la nuit, puis, dès l'aube, se remit en route. Oh! quel froid après la douce tiédeur de la bergerie! La neige était si haute qu'il y disparaissait tout entier. Enfin, il aperçut un toit...

Il poussa la porte et vit d'énormes chevaux comme ceux qu'il avait aperçus, dans les champs, traînant la charrue, puis, plus loin, un âne qui dormait sur de la paille.

« Bonjour, Monsieur l'Ane... C'est la brebis de la bergerie qui m'envoie vous trouver. »

L'âne tourna la tête et regarda cet étrange petit bonhomme de lapin à queue blanche, à peine plus gros qu'une souris.

« Que me veux-tu?... je t'entends à peine, grimpe sur mon dos, et parle-moi dans le cornet de mes oreilles. »

11. Le petit lapin sauta sur la croupe énorme de l'âne, remonta le cou tout le long de la crinière, s'assit au coin de l'immense oreille et raconta la triste histoire de ses frères qui mouraient de faim dans leur trou.

« Hi! han! fit l'âne, attendri, je voudrais bien t'aider... mais comment? Regarde, je suis attaché, impossible de sortir de l'étable.

– Si j'essayais de dénouer ta corde? »

Alors le petit lapin à queue blanche descendit le long de la grosse corde attachée à un anneau, et se mit à la ronger de toutes ses dents de petit lapin. L'âne était libre. Voilà nos deux amis sortant de l'étable, s'en allant dans la neige. Hélas! le champ de carottes avait disparu sous l'épaisse couverture blanche. Pas la moindre trace de feuille.

« Pourtant, je suis sûr que c'était là! » répétait le petit lapin.

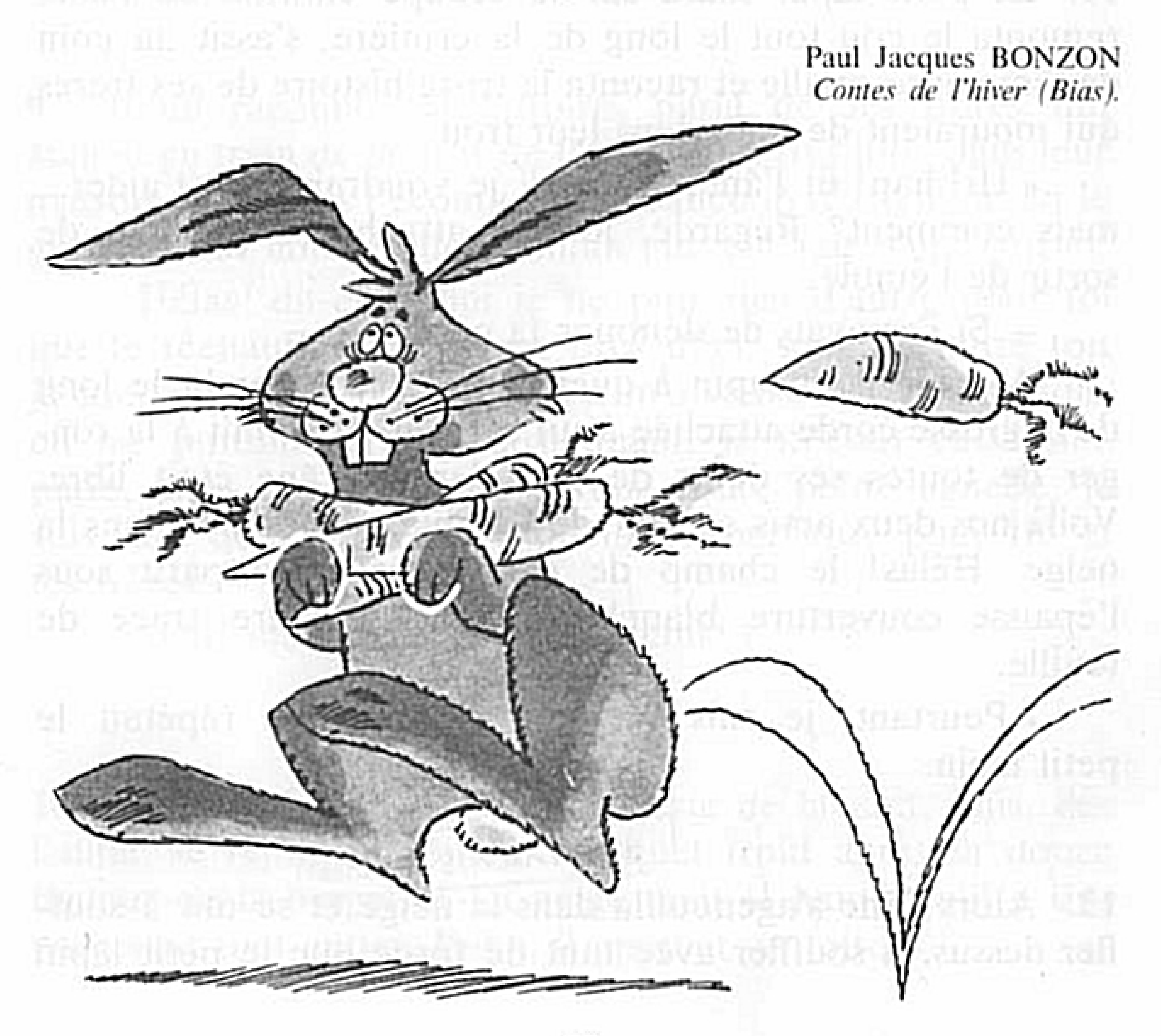
12. Alors l'âne s'agenouilla dans la neige et se mit à souffler dessus, à souffler avec tant de force que le petit lapin

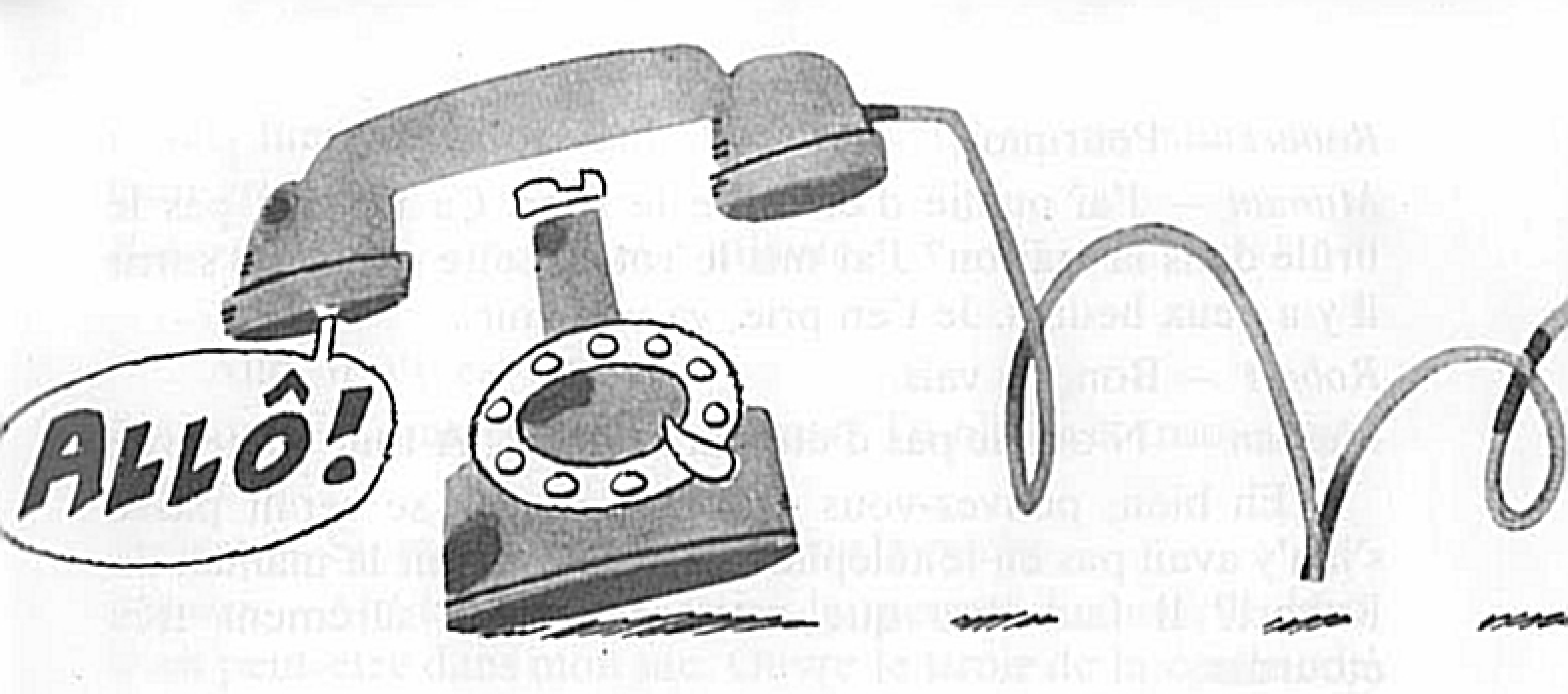
crut être emporté par le vent qui sortait des naseaux grands ouverts... Et voilà que, sous le souffle chaud, la neige se mit à fondre, à fondre si vite que bientôt quelque chose de vert apparut. Miracle! une feuille de carotte!

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le petit lapin arracha une carotte, puis une autre, et encore une autre. Il en avait les bras chargés à ne plus savoir où les mettre. Il remercia l'âne et, courant à perdre haleine, s'en revint à la maison.

Quelle fête, ce jour-là, chez les sept lapins à queue blanche! On rit, on chanta en faisant la ronde autour des carottes... mais on jura aussi qu'à la saison prochaine on n'oublierait pas de faire des provisions.

Paul Jacques BONZON
Contes de l'hiver (Bias).





Le téléphone (I)

1. Le téléphone est une invention merveilleuse. Vous voulez un rendez-vous? Hop! en quelques secondes, vous voilà en communication avec le médecin, le coiffeur, un ami...

Vous voulez faire une commande? Hop! en quelques secondes vous voilà en communication avec le boucher, l'épicier, le marchand de fuel ou d'engrais.

Et si vous avez oublié quelque chose, pensez au téléphone; je vous assure que cela peut tout arranger. Exemple : Robert vient de rentrer de l'école. Il est seul à la maison, le téléphone sonne, il décroche l'appareil :

Robert – « Allô!

– Allô Robert, tu es rentré?

Robert – Oui. Qui parle?

– C'est maman.

Robert – Où es-tu?

Maman – Je suis chez le coiffeur. Mon petit Robert, va vite à la cuisine!

Robert – Pourquoi?

Maman – J'ai oublié d'éteindre le four. Ça ne sent pas le brûlé dans la maison? J'ai mis le rôti à cuire avant de sortir il y a deux heures. Je t'en prie, va vite voir.

Robert – Bon, j'y vais.

Maman – N'oublie pas d'éteindre le four! A tout à l'heure.

Eh bien, pouvez-vous imaginer ce qui se serait passé s'il n'y avait pas eu le téléphone? Qu'aurait fait la maman de Robert? Il faut dire que cette dame est sûrement très étourdie.

2. Voici le même Robert qui rentre de l'école le lendemain. Le téléphone sonne.

Robert – « Allô!

– Allô Robert, tu es rentré?

Robert – Oui. Qui parle?

– C'est maman.

Robert – Ah! maman, quand est-ce que tu rentres? Je croyais que tu devais être à la maison avant moi.

Maman – Oui, je voulais seulement aller chercher un outil dont ton père a besoin.

Robert – Et alors?

Maman – Et alors je ne trouve plus le papier sur lequel j'ai noté l'adresse du monsieur qui nous prête l'outil. Ecoute, Robert, essaie de me trouver cette adresse.

Robert – Mais où es-tu?

Maman – Je suis dans un café près de la Bastille. Je sais que c'est dans ce quartier, mais je ne sais plus le nom de la rue. Je t'en prie, tâche de retrouver le papier.

Robert – Mais où peut-il être?

Maman – J'ai dû le laisser dans la poche du manteau que

j'avais hier. Regarde dans l'armoire, tu verras mon manteau gris.

Robert – Bon, attends une minute.

. . . .

Allô, il n'y est pas.

Maman – Comment, il n'y est pas? Tu n'as pas trouvé mon manteau?

Robert – Si, mais il n'y a rien dans la poche.

Maman – Ah! la la! Où ai-je pu le mettre? Ecoute, Robert, il est peut-être dans mon sac. Ouvre le tiroir de la commode, le premier tiroir. Je crois bien que j'y ai rangé mon sac, le sac bleu, tu sais? Le papier est peut-être dedans.

Robert – Bon, attends une minute.

. . . .

Voilà, j'ai trouvé le sac.

Maman – Mais est-ce que le papier est dedans?

Robert – Attends, je regarde... Ah! voilà un papier. Non, c'est une facture... En voilà un autre – rue de Prague, c'est ça?

Maman – Oui, c'est ça. Quel numéro?

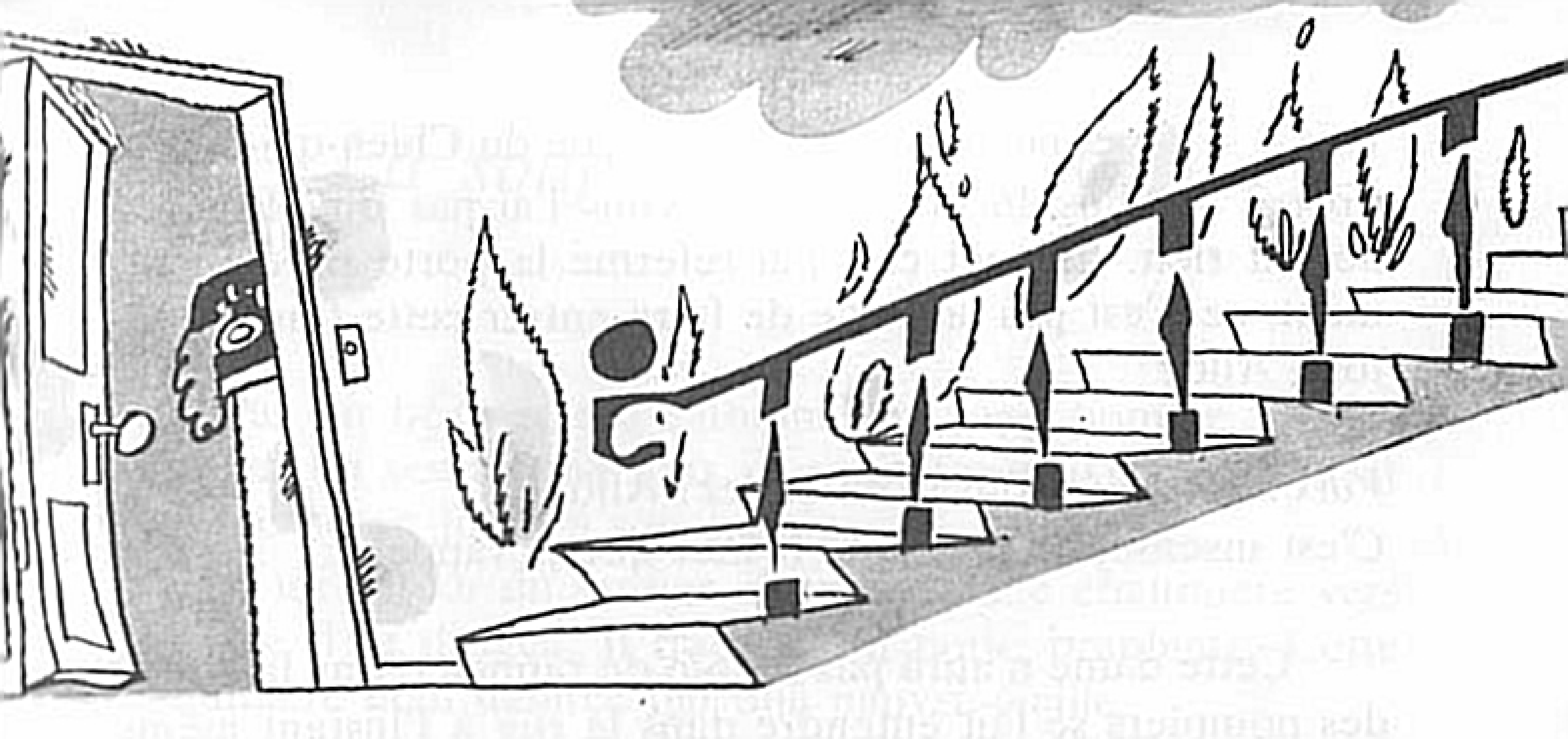
Robert – Numéro vingt-sept... Monsieur Leroy.

Maman – Ah! merci. Je suis sauvée. J'y vais vite. A tout à l'heure, Robert.

Robert – A tout à l'heure, maman.

3. Heureusement tout le monde n'est pas aussi étourdi que cette dame. Mais le téléphone rend encore d'autres services, puisqu'il permet de parler à quelqu'un qui est à l'autre bout du monde comme s'il était dans la pièce à côté.

Voix 1 – Allô, la Guadeloupe?
Voix 2 – Oui, ici, l'hôtel Beaurivage à Pointe-à-Pitre.
Voix 1 – Je voudrais parler à Monsieur Farine de la Rocardière, s'il vous plaît.
Voix 2 – Ne quittez pas, je vous passe sa chambre.
....
Voix 3 – Allô!
Voix 2 – Allô, chambre dix-sept, Monsieur Farine de la Rocardière?
Voix 3 – Oui.
Voix 2 – On vous demande au téléphone.
Voix 3 – Allô!
Voix 1 – Allô Henri? Ici, Martine.
Voix 3 (Henri) – Comment? Martine? Attends, je me réveille.
Voix 1 (Martine) – Comment, tu te réveilles? Mais il est dix heures du matin!
Henri – Mais pas du tout, il n'est que cinq heures du matin ici.
Martine – Oh! excuse-moi. Je voulais t'annoncer que tu as un fils.
Henri – Un fils? Quand est-il né?
Martine – Il y a une heure.
Henri – Comment s'appelle-t-il?
Martine – Olivier. Il est très beau.
Henri – C'est merveilleux! Je prends l'avion demain matin pour venir le voir.
Martine – A demain alors.
Henri – Je suis très heureux.
Martine – Je t'attends.
Henri – J'ai hâte d'arriver.



4. Quelquefois aussi des drames peuvent être évités grâce au téléphone.

Voix 1 – Allô! Ici, la caserne Saint-Marcel. J'écoute.

Voix 2 – Allô! les pompiers?

Voix 1 – Oui, j'écoute.

Voix 2 – Monsieur, venez vite, il y a le feu dans l'escalier.

Voix 1 – Où habitez-vous?

Voix 2 – Quelle horreur! Figurez-vous, je venais à peine de rentrer et je m'aperçois que je n'ai pas acheté de sucre, alors...

Voix 1 – Où habitez-vous, madame?

Voix 2 – Alors, je veux aller en chercher chez la voisine et voilà que l'escalier est plein de fumée.

Voix 1 – Madame, où habitez-vous?

Voix 2 – Rue du Chien-qui-Saute. Une fumée épouvantable, vous savez...

Voix 1 – Rue du Chien-qui-Saute, quel numéro?

Voix 2 – On n'y voit pas à deux mètres.

Voix 1 – Quel numéro?

Voix 2 – Pardon?

Voix 1 – Quel numéro habitez-vous rue du Chien-qui-Saute?
Voix 2 – Mais au douze, je ne vous l'ai pas dit? Bon, ça ne fait rien. En tout cas, j'ai refermé la porte précipitamment, ce n'est pas la peine de faire entrer cette fumée partout. Allô?
Voix 1 . . . .
Voix 2 – Allô, vous m'entendez? Allô?
C'est insensé, on a coupé. Il faut que je rappelle...

Cette dame n'aura pas besoin de rappeler, car la sirène des pompiers se fait entendre dans la rue à l'instant même où elle raccroche le téléphone.

A. PHILIBERT

La soupe au caillou

1. Par un beau soir d'automne, un vieil homme cheminait sur un sentier pierreux. Il avait froid, il avait faim et son sac pesait lourd à son épaule.

A un détour du sentier, il aperçut une chaumière vers laquelle il se dirigea. Il frappa à la porte branlante. Cette chaumière était habitée par une pauvre vieille.

« Entrez, brave homme, dit-elle quand elle le vit sur le seuil. Que voulez-vous?

– J'aimerais seulement m'asseoir au coin de votre feu, brave femme.

– Volontiers, dit la vieille. Je ne suis pas riche, mais le bois qui brûle dans la cheminée peut bien nous chauffer tous les deux. Asseyez-vous donc. »

2. Voilà nos deux vieux assis de chaque côté de la cheminée. Ils se chauffent un moment en silence, puis le vieux se racle la gorge et demande :

« Avec votre permission, je pourrais mettre ma soupe à cuire sur votre feu. »

La vieille s'étonne :

« Mais, vous n'avez rien pour la faire, cette soupe!

– Ne vous inquiétez pas, j'ai tout ce qu'il faut dans mon sac. »

Tout en parlant, le vieux a ouvert le sac d'où il tire une grosse pierre, ronde et polie. Puis il ajoute :

« Si vous pouvez seulement me prêter une casserole avec de l'eau, je ferai une soupe au caillou.

– Au caillou? s'écrie la vieille. On n'a jamais fait une soupe avec des cailloux.

– Mais si, répond tranquillement le vieux, j'en ai déjà mangé. Ne vous occupez pas de moi, je ne voudrais pas vous déranger. Continuez votre travail. »

3. Le vieux met son caillou dans l'eau, pose la casserole sur le feu à côté de celle de la vieille et se réinstalle devant la cheminée.

La vieille jette une poignée de persil dans sa marmite où l'eau commence à chanter et dit au vieux :

« Un brin de persil donnerait peut-être bon goût à votre soupe?

– Certainement, dit le vieux, et deux feuilles d'oseille encore plus. »

Et il jette le brin de persil et les feuilles d'oseille dans sa casserole.

4. La vieille lave maintenant un beau céleri.

« Il est bien gros, dit-elle; si je le mets tout entier, le parfum sera trop fort pour ma soupe; prenez-en donc une branche pour la vôtre.

– Si cela vous arrange, dit le vieux, je veux bien. »

Il allume sa pipe pendant que la vieille commence l'épluchage de ses légumes.

Elle grommelle :

« Voilà des carottes et des navets bien durs. Je ferais aussi bien de vous en donner quelques-uns, ils ne se garderont pas. »

5. Le vieux accepte et ajoute navets et carottes à sa soupe, tandis que la vieille gémit :

« Où ai-je la tête? J'ai oublié les poireaux. Brave homme, rendez-moi le service d'aller jusqu'au fond du jardin et d'en arracher quelques-uns.

– Avec plaisir, dit le vieux.

– Prenez-en deux ou trois pour vous, en remerciement de votre peine. En passant le long de la haie, coupez donc aussi un chou, nous le partagerons. »

Quand le vieux revient dans la chaumière, la vieille épluche des pommes de terre d'un air fâché et le vieux se rassied sans rien dire.

Au bout d'un moment, la vieille soulève le couvercle de sa marmite pour y jeter ses pommes de terre. Elle explique tout en préparant le chou et les poireaux :

« J'ai dû recommencer mon épluchage, je m'étais trompée de casserole, j'ai mis les pommes de terre dans votre soupe. J'espère que vous n'en serez pas fâché?

– Mais non, mais non, dit le vieux. Ne vous excusez pas. »

6. L'eau clapote doucement dans les marmites. Une délicieuse odeur flotte dans la pièce. La vieille range sa cuisine. Le vieux fume sa pipe. Il demande soudain :

« Avez-vous pensé au sel, brave femme? »

Vite, la vieille ajoute une poignée de gros sel dans chaque marmite.

Le temps s'écoule. On entend seulement le tic-tac de la pendule et le crépitement du feu.

7. Enfin les deux vieux se lèvent. Chacun se penche sur sa marmite et se sert une bonne écuelle de soupe.

Quand son écuelle est vide, le vieux dit :

« Je vous ai assez dérangée comme ça, brave femme. Je suis bien réchauffé et j'ai retrouvé mes forces. Je vais reprendre ma route.

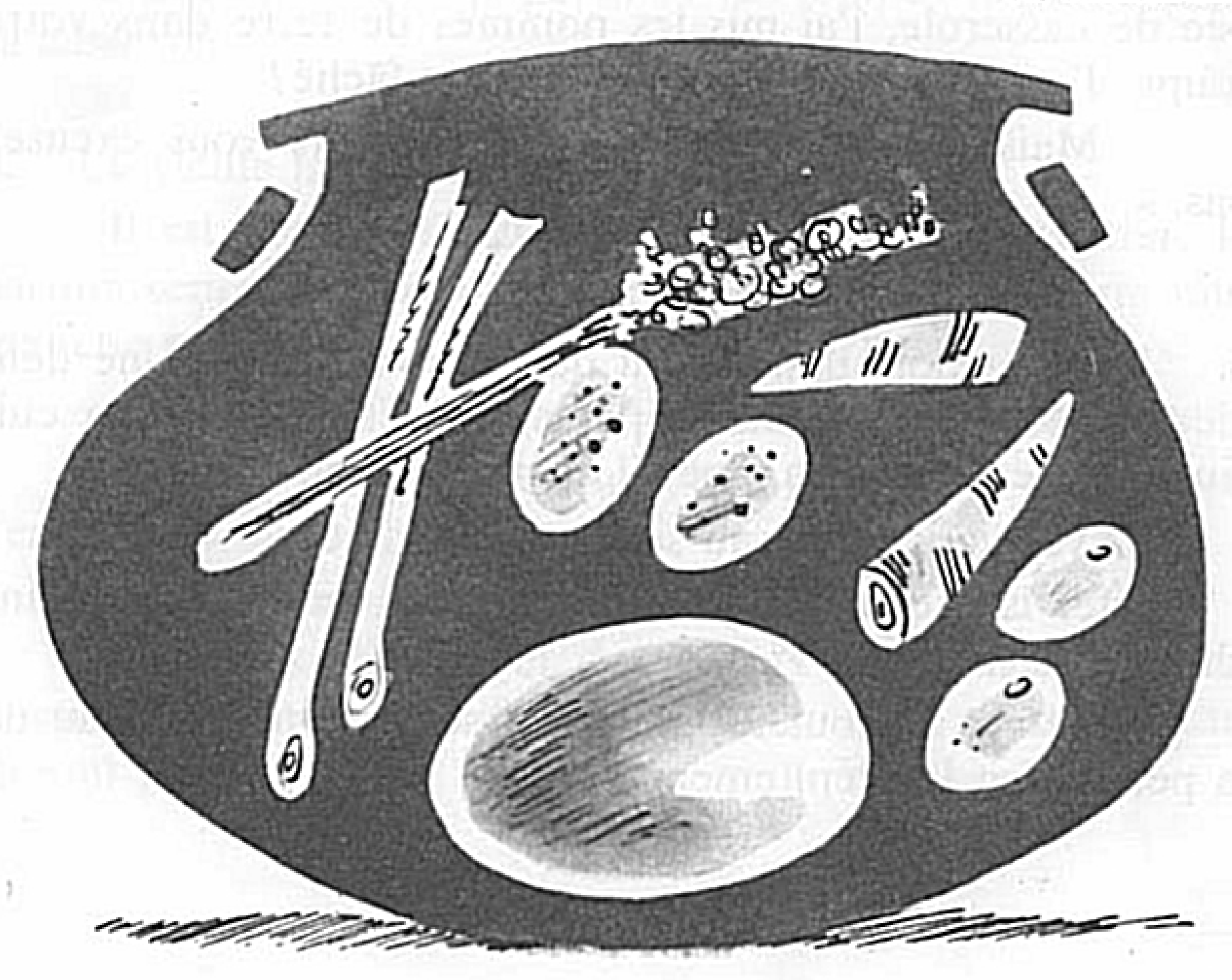
– Attendez, brave homme, dit la vieille. »

Elle se penche sur la marmite, en retire le caillou qu'elle essuie soigneusement et qu'elle tend au vieux :

« N'oubliez pas votre caillou, brave homme, il pourra encore vous servir. Et vous trouverez toujours une marmite et un bon feu quand vous passerez par ici.

– Eh bien, adieu, brave femme, à une autre fois. Et... merci ! »

A. PHILIBERT



Le téléphone (II)

1. Le téléphone est une belle invention, c'est vrai. Mais à une condition, c'est qu'il marche bien. Sinon, que de temps perdu à appeler la poste pour essayer d'obtenir une communication!

Par exemple, vous êtes dans un petit village qui n'a pas le téléphone automatique et vous voulez appeler Marseille.

Voix 1 – Allô! poste 8, que désirez-vous?
Voix 2 – Allô! je voudrais Marseille, s'il vous plaît.
Voix 1 – Tous les circuits sont occupés, voulez-vous renouveler votre appel.

. . . .

Voix 1 – Allô, poste 6, j'écoute. Que désirez-vous?
Voix 2 – Je voudrais Marseille, s'il vous plaît.
Voix 1 – Pour Marseille, trois heures d'attente.

Et quand, enfin, vous avez obtenu Marseille, ne croyez pas que vos ennuis soient terminés pour cela.

Voix 1 – Allô!
La téléphoniste – Allô, Marseille? On vous parle de Saint-Michel-Chef-Chef.
Voix 1 – Allô!
Voix 2 – Allô, c'est toi, Jean?
Voix 1 – Oui, qui est à l'appareil?
Voix 2 – C'est Lucien. Comment vas-tu?
Voix 1 – Bien, merci. Et toi?
Voix 2 – Ça va, merci. Dis donc, Jean...

La téléphoniste – Terminé?
Voix 2 – Non, non, ne coupez pas. Ecoute, Jean, je voulais te demander...
Voix 3 – Allô! Je voudrais Bordeaux, s'il vous plaît.
Voix 2 – Qu'est-ce qui lui prend, à celui-là? Allô, Jean, tu es toujours là?
Voix 1 – Oui, je t'écoute, Lucien.
Voix 3 – Allô, Bordeaux?
La téléphoniste – Terminé?
Voix 1, 2, 3 – Non, ne coupez pas.
Voix 4 – J'arriverai demain chez toi.
Voix 1 – Mais qui parle? Allô, Lucien?
Voix 3 – Allô, Bordeaux, s'il vous plaît?
La téléphoniste – Terminé?
Voix 4 – Mais non, voyons, ne coupez pas. Je prends le train à midi.
Voix 2 – Allô, Jean? Allô, allô... C'est coupé naturellement. Quel ennui!

2. Il arrive aussi que l'on ait tout de suite la communication, mais attention! Comment être sûr que l'on parle bien à la personne que l'on voulait appeler?

Voix 1 – Allô!
Voix 2 – Allô, mademoiselle, je voudrais savoir si vous avez une carte de la région parisienne?
Voix 1 – Ne quittez pas, je vais voir.
Voix 2 – Merci.
....

Voix 1 – Allô, monsieur. Oui, nous en avons une.

Voix 2 – Ah! très bien. Pouvez-vous me dire quelles sont ses dimensions?

Voix 1 – Certainement – une minute, je vous prie, je vais mesurer... Voilà – 1,20 mètre sur 0,80 mètre.

Voix 2 – Bon, je crois que ça ira.

Voix 1 – Est-ce que je peux vous demander pourquoi cela ira?

Voix 2 – Eh bien, voilà : je suis chargé de faire la décoration d'une salle d'attente pour une agence Renault. Et comme cette agence est à Boulogne, à la sortie de Paris, nous avons pensé que, sur l'un des murs, une carte de la région parisienne ferait bien.

Voix 1 – Je comprends, mais...

Voix 2 – Dites-moi, mademoiselle, est-ce que votre carte est glacée?

Voix 1 – Non, pas du tout.

Voix 2 – Comment? vos cartes ne sont pas plastifiées?

Voix 1 – Non, monsieur. En tout cas, celle-ci ne l'est pas.

Voix 2 – C'est très ennuyeux vraiment. Et quel est son prix?

Voix 1 – Elle n'est pas à vendre, Monsieur.

Voix 2 – Comment, pas à vendre? Vous ne vendez pas vos cartes?

Voix 1 – Oh! non, monsieur, mes frères s'en servent tous les dimanches pour faire des randonnées en forêt et nous en avons besoin.

Voix 2 – Mais vous n'êtes pas la maison Labrousse? Vous n'éditez pas les cartes Labrousse?

Voix 1 – Pas du tout, monsieur, mes parents sont horlogers et c'est à leur appartement que vous avez appelé.

Voix 2 – Oh! excusez-moi, mademoiselle, je devais avoir un mauvais numéro.
Voix 1 – Au revoir, monsieur.

3. Enfin, quelquefois, la ligne est mauvaise. Il y a des bruits, des grésillements. Les voix sont lointaines. On entend mal et on comprend tout de travers.

Voix 1 – Allô!
Voix 2 – Allô!
Voix 1 – Pouvez-vous me passer Madame Durand?
Voix 2 – Allô, je n'entends pas.
Voix 1 – Je voudrais parler à Madame Durand.
Voix 2 – Comment? Vous avez mal aux dents?
Voix 1 – Oui, c'est cela, madame Durand.
Voix 2 – Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse?
Voix 1 – Vous dites qu'elle est en face?
Voix 2 – Je ne suis pas dentiste.
Voix 1 – Ah! bon, elle est chez le dentiste. Quand rentrera-t-elle?
Voix 2 – Je ne comprends rien. Vous devez faire erreur.
Voix 1 – Ah! elle rentrera tout à l'heure. Mais à quelle heure, s'il vous plaît?
Voix 2 – Quel numéro demandez-vous?
Voix 1 – Non, je n'ai pas de rendez-vous.
Voix 2 – A qui voulez-vous parler?
Voix 1 – Oui, je voudrais lui parler. Qui est à l'appareil?
Voix 2 – Oui, c'est chaque fois pareil. La ligne est mauvaise.
Voix 1 – Non, je ne vends pas de fraises, je veux parler à Madame Durand, c'est à propos de ses fenêtres.

Voix 2 – Qu'est-ce que vous dites? Qui est-ce qui vient de naître?

Voix 1 – Elle m'a commandé des fenêtres et je ne sais pas où je dois les mettre.

Voix 2 – Hein? Vous avez envoyé les lettres? C'est parfait. Au revoir, monsieur.

Voix 1 – Où dois-je les mettre?... Ah! on a coupé.

A. PHILIBERT



Le croquemitaine

1. « Cot cot cot!... » C'est la poule Belle-Geline qui arrive, moitié courant, moitié volant. Dans tous ses états.



« Si vous saviez, dit-elle, ce que j'ai vu dans le jardin, sur le petit fauteuil de Paulette!...

– Qu'est-ce que tu as vu? demandent les trois autres bêtes.

– J'ai vu une boîte. Et dans cette boîte, un croquemitaine.

– Ah! là là! Un croquemitaine dans une boîte!

– Je l'ai vu comme je vous vois, mais tout en plumes jaunes. Il m'a regardée aussi avec des petits yeux tout ronds et très méchants. Et j'ai eu bien peur, car il a essayé de me donner un coup de son terrible bec.

– Il faut, dit Biqueblanche la chèvre, que j'aille voir ce croquemitaine. »

Et la voilà partie. Et la voilà revenue.

2. « Qu'est-ce que tu as vu? demandent les trois autres bêtes.

– J'ai vu la boîte et le croquemitaine qui est dedans. Je l'ai vu comme je vous vois, mais tout en poils blancs. Il m'a regardée aussi avec des yeux fendus, obliques, et tout pleins de malice. Et j'ai eu très peur, il m'a menacée de ses cornes.

– Il faut, dit la petite chatte, que j'aille voir ce croquemitaine. »

Et la voilà partie. Et la voilà revenue.

3. « Qu'est-ce que tu as vu? demandent les trois autres bêtes.

– J'ai vu la boîte, dit la petite chatte, et le croquemitaine qui est dedans. Je l'ai vu comme je vous vois, mais couvert de poils noirs et hérissés. J'ai vu sa gueule très rouge remplie de dents très pointues, ses griffes en avant. Et j'ai eu très peur, car il a voulu me dévorer.

– Il faut, dit le chien, que j'aille voir ce croquemitaine. »

Et le voilà parti. Et le voilà revenu.

4. « Qu'est-ce que tu as vu? demandent les trois autres bêtes.

– J'ai vu la boîte et le croquemitaine qui est dedans. Mais vous l'aviez toutes les trois bien mal regardé. Car il n'a ni bec, ni cornes, ni griffes. Il est tout gentiment frisé comme moi, et ses oreilles retombent de chaque côté de sa tête. Il a aussi de bons gros yeux bien tendres. En m'apercevant, il a dressé ses oreilles, remué la queue. Et comme

j'ai voulu le caresser avec ma langue, il m'a aussitôt caressé avec la sienne. Et je n'ai pas eu peur, car j'ai compris qu'il n'était pas méchant.

– Il faut, dirent les quatre bêtes, que nous retournions voir ce croquemitaine. »

Mais, juste au même moment, on entend la voix de Paulette qui appelle :

« Riri! Riri!... Va me chercher dans le jardin, sur mon petit fauteuil, le joli coffret à ouvrage que papa vient de m'apporter. Je veux te le montrer. Mais touche-le avec précaution! Sois adroit! C'est très fragile, il y a un miroir sur le couvercle. »

Lina ROTH
Histoires de cette maison-là
(Sudel).

Les vacances de la famille Dutour (I)

1. Tous les matins, Monsieur et Madame Dutour ouvrent leur courrier tout‿en buvant le café, pendant que leurs‿enfants mangent des tartines avec appétit. Catherine a déjà dix-sept‿ans et les deux jumeaux, François et Francine, n'en‿ont que neuf.

Voilà qu'un matin du mois de juin Monsieur Dutour ouvre une lettre et commence à lire. Presque aussitôt, il pousse une exclamation.

M. Dutour – Oh! Quelle idée! Ecoutez un peu ce que m'écrit mon ami Jean Guérin :

« Mon vieux Jacques,

« Tu m'as dit l'autre jour que tu ne savais pas où aller cette année passer tes vacances avec ta femme et tes enfants, puisque tes parents ne peuvent pas vous recevoir, comme d'habitude, dans les Pyrénées.

« Or, j'ai une proposition à te faire. Tu sais que nous possédons une petite maison dans les Causses, sur le Larzac. Nous y allons tous les ans, mais ce sera impossible cette année. Je viens d'apprendre que je dois faire un voyage au Canada pour affaires et ma famille m'accompagne.

« La maison est donc libre; pourquoi ne pas y aller passer vos vacances? Comme je te l'ai déjà dit, la maison est petite, mais il y a assez de lits pour vous tous; évidemment, elle n'a aucun confort; ne t'attends pas à trouver un château ou un hôtel « trois étoiles ». Mais cela vaut mieux que le camping et le pays est magnifique.

« Si donc le cœur t'en dit, tu trouveras la clef chez ma concierge avec quelques indications pour atteindre la

maison. Elle est à ta disposition et tu n'as plus qu'à prendre la route.

« Bonnes vacances, mon cher Jacques. Mes amitiés à vous tous.

Jean. »

2. Eh bien, qu'est-ce que vous dites de ça?

Madame Dutour – C'est une très bonne idée. Quant à moi, j'ai horreur du camping et je serai ravie d'être dans une maison. Ce qu'il est gentil, ce Jean Guérin!

François – Il est génial.

Francine – Absolument génial!

Madame Dutour – Mais il dit que sa maison est petite. Est-ce que ce sera assez grand pour cinq?

Monsieur Dutour – Sûrement. N'oublie pas que les Guérin ont aussi trois enfants et ils y tiennent tous.

Catherine – Une maison sans confort, qu'est-ce que ça veut dire?

Madame Dutour – Ça veut dire sans doute qu'il n'y a pas de salle de bains.

François – Oh! ça...

Francine – C'est un détail!

François – On peut vivre sans se laver.

Francine – On ne se porte pas plus mal.

Madame Dutour – Taisez-vous un peu, tous les deux. Il n'y a peut-être pas non plus de frigidaire.

Monsieur Dutour – Eh bien, il suffit d'emporter la petite glacière de camping.

Madame Dutour – C'est une bonne idée. Ce sera mieux que rien.

Catherine – Moi, j'emporte mon sèche-cheveux.

Madame Dutour – Tu as raison. Et moi, l'ouvre-boîte électrique, c'est tellement pratique.

Catherine – Et le fer à repasser?

Madame Dutour – Oui, bien sûr, il le faut, et aussi le moulin à café.

Monsieur Dutour – N'oublie pas le grille-pain, nous nous ferons des tartines rôties.

François – Et la télé, vous croyez qu'elle y est dans cette baraque?

Francine – J'espère bien que oui.

Monsieur Dutour – Sans doute que non. Mais nous pouvons emporter le petit poste qui est dans la cuisine. La voiture est grande.

Catherine – Et un électrophone, ils en ont un?

Madame Dutour – Tu peux t'en passer. Tu nous casses la tête avec tes disques; nous emmènerons le transistor, ça suffit bien.

Catherine – Je ne suis pas de ton avis. On peut bien emporter l'électrophone et des disques.

Monsieur Dutour – En somme, vous êtes tous d'accord pour accepter la proposition des Guérin?

François – Oui, oui, on y va.

Francine – Oui, on y va.

Catherine – Mais qu'est-ce qu'on fera, là-bas?

Madame Dutour – Tu verras bien. Oui, il me semble que nous pouvons y aller.

Catherine – En tout cas, j'emporte des disques.

Monsieur Dutour – Bon, alors, je passe chez Jean dès ce soir pour prendre la clef.

A. PHILIBERT

La petite souris et le grand lama 

1. Au cœur du monde est l'Asie. Au cœur de l'Asie est le grand pays de Bod Yul que les étrangers de l'Occident appellent le Tibet. Au cœur de Bod Yul, il y a les montagnes les plus hautes de la terre : l'Himalaya, le Toit du Monde. Et dans ces montagnes vivait autrefois un grand lama, un sage très sage, très juste et très bon.

Par une froide nuit d'hiver, le lama trouva sur le seuil de sa porte une petite souris. La pauvre bête gisait sur la neige, déjà raidie par le froid. Le lama ramassa la petite souris et la réchauffa de son souffle. Puis il la porta dans sa chambre et lui donna du lait de yak à boire et de la farine de tsampa à manger. Et la petite souris, tout à fait ragaillardie, fit honneur au repas. Après quoi, elle se lava soigneusement, joignit ses pattes et tira la langue, ce qui est un signe de politesse au pays de Bod Yul. Et elle remercia le lama de lui avoir sauvé la vie. Elle dit au lama qu'elle lui gardait une reconnaissance éternelle et elle l'appela « Ta Jên », Grand Homme, ce qui est signe de respect, aussi bien en Chine qu'au pays de Bod Yul.

« Tu n'as pas à me remercier, répondit le lama. La loi dit : *Aide ton prochain* et je n'ai fait que mon devoir. Mais si tu veux rendre le bien pour le bien, reste ici, avec moi. Tu me tiendras compagnie et j'espère que tu seras heureuse. »

2. Et la souris resta dans la chambre du lama.

Sa vie désormais fut douce et facile. Elle avait toujours du bon lait de yak à boire et de la bonne farine de tsampa à

manger, avec beaucoup de beurre! et le lama la caressait et lui parlait avec douceur.

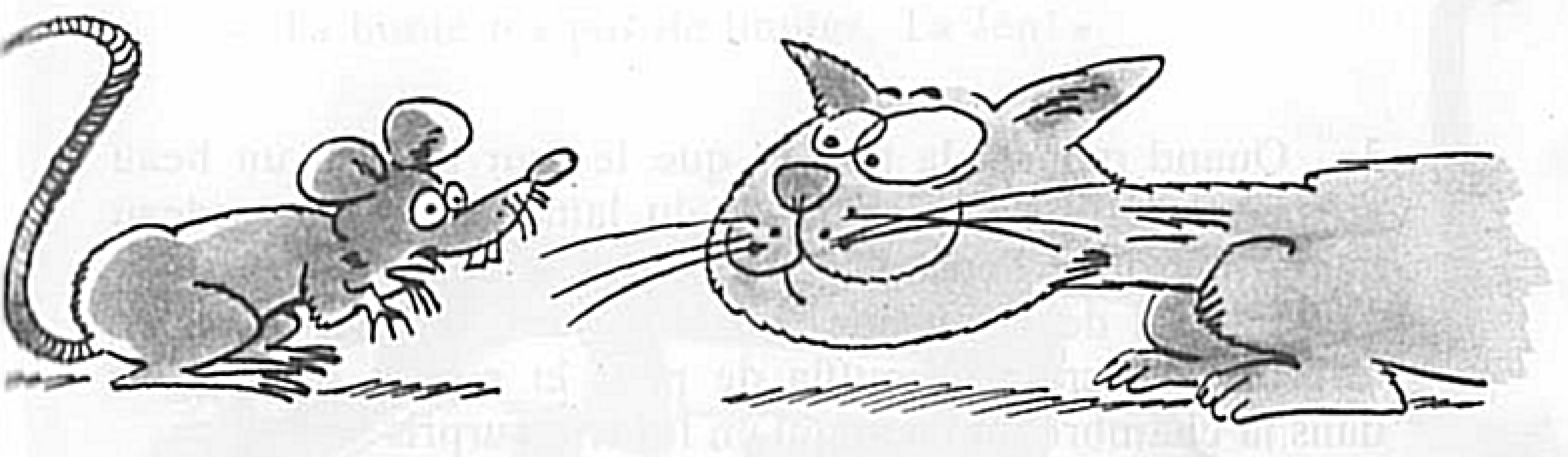
Mais, malgré cela, la petite souris n'avait pas l'air tout à fait heureuse. Le lama s'en inquiéta :

« Qu'as-tu, petite sœur? demanda-t-il. Tu regrettes peut-être ta vie libre et la montagne sauvage? Mais l'hiver est rude. Attends la venue des beaux jours et tu pourras t'en aller d'ici, si tu en as envie.

– Ta Jên! Je ne regrette rien, répondit la souris. Je suis très heureuse ici, avec toi. Du moins, je le serais, si...

– Si quoi, petite sœur? Dis-moi ce qui t'ennuie.

– Ta Jên! Tu es très bon pour moi. Et tout le monde dans ta maison est très bon pour moi. Mais il y a le chat... »



Le lama sourit. Il n'avait pas pensé au chat de la maison – une bête bien trop digne et beaucoup trop bien nourrie pour songer à faire la chasse aux souris. Le lama dit :

« Mais ce petit chat ne te veut pas de mal, petite sœur! Il ne ferait pas de mal à une souris! Tu n'as rien à craindre, je t'assure.

– Je te crois, Ta Jên! Mais c'est plus fort que moi, j'ai peur du chat et cela m'empêche d'être tout à fait heureuse. »

Le lama cessa de sourire et se mit à réfléchir. Parce qu'elle avait peur du chat, la souris n'était pas heureuse. Or, il faut toujours essayer de rendre heureux ceux qui sont petits et faibles. Et le lama se demandait comment aider la petite souris.

C'est alors que celle-ci demanda timidement :

« Ta Jên! Ton pouvoir est grand. Transforme-moi en chat! Ainsi je n'aurai plus peur de cette bête effrayante. »

Le lama hocha la tête, cela ne lui paraissait pas une très bonne idée... Mais la souris suppliait et le lama dit :

« Qu'il soit fait selon ton désir, petite sœur! »

Et aussitôt la petite souris fut transformée en un gros chat.

3. Quand mourut la nuit et que le jour naquit, un beau gros chat sortit de la chambre du lama. Devant le rideau qui en masquait l'entrée, il rencontra le chat de la maison qui revenait de la cuisine. En le voyant, le chat-souris fit le gros dos, cracha, souffla de peur et courut se réfugier dans la chambre du lama qui en fut très surpris :

« Que t'arrive-t-il, petite sœur? Tu n'as tout de même pas peur du chat, cette fois? »

La petite souris-chat eut très honte. Et elle mentit :

« Ta Jên! Ce n'est pas le chat qui m'a fait peur. C'est un chien, très gros, avec de très grandes dents et qui aboie très fort... »

Le lama hocha la tête et dit :

« Voudrais-tu devenir chien, par hasard?

– O Ta Jên! Si tu voulais faire cela!...

– Puisque tu le désires, qu'il en soit ainsi! »

4. Et quand le jour mourut et que s'allumèrent les lampes à beurre, un grand dogue noir sortit de la chambre du lama. Le dogue alla jusqu'au seuil de la maison et là, il rencontra le chat qui revenait de la cuisine. Le chat eut très peur en voyant ce gros chien. Mais le chien eut bien plus peur encore. D'un bond, il courut se réfugier dans la chambre du lama. Celui-ci regarda le chien épouvanté et dit : « Qui t'a fait peur à ce point? Est-ce un autre chien? »

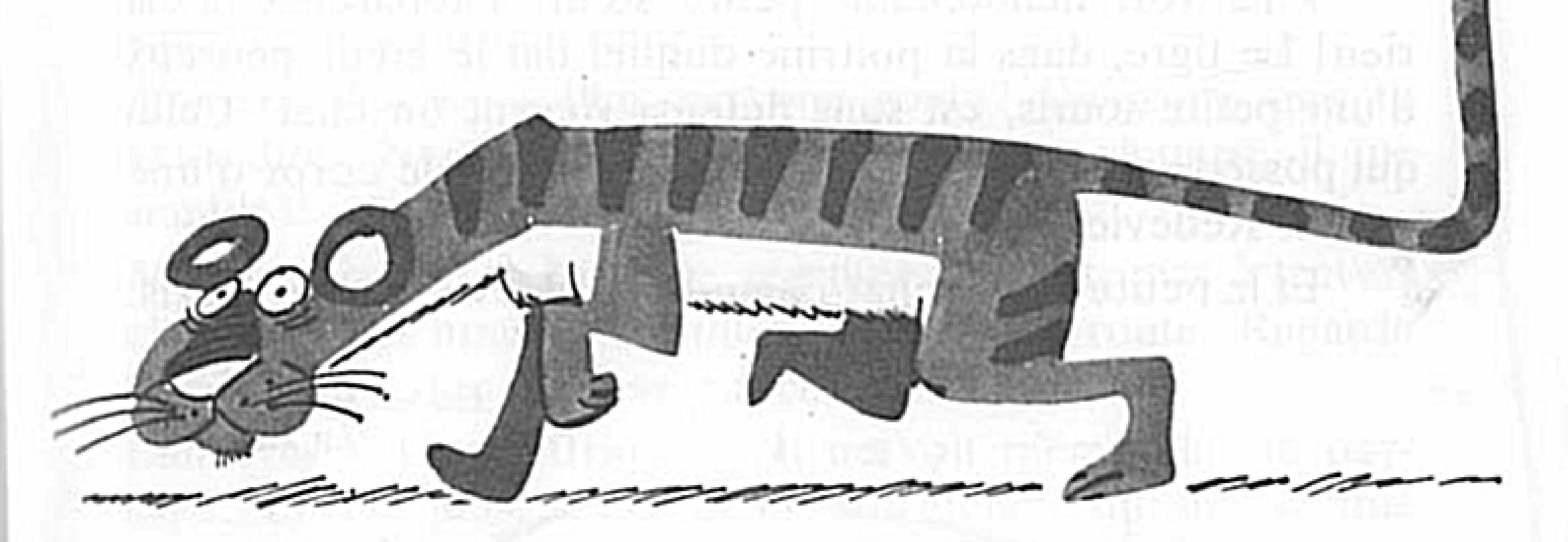
La souris-chien eut encore plus honte. Et elle mentit :

« Ta Jên! Juste devant ta maison, je viens de rencontrer un tigre terrible et féroce qui a voulu se jeter sur moi!... »

Le lama hocha la tête, gravement :

« Je comprends ta peur, petite sœur! Désires-tu que je te transforme en tigre?

– Ta bonté n'a pas de limites, Ta Jên! »



5. Et le lendemain, quand le jour naquit, c'est un énorme tigre qui sortit de la chambre du lama. Le tigre se promena dans toute la maison et tous les habitants s'enfuyaient à sa vue. Puis, le tigre sortit dans la cour et là, il rencontra le chat qui revenait de la cuisine. En voyant le tigre, le chat, fou de terreur, bondit, grimpa sur un arbre et ferma les yeux en se disant : « Je suis un chat mort! » Mais le tigre, en

apercevant le chat, miaula plaintivement et s'enfuit aussi vite qu'il put.

Hors d'haleine, le tigre courut se réfugier dans un coin de la chambre du lama. Il tremblait de tous ses membres. Le lama dit :

« Quelle bête effrayante as-tu rencontrée cette fois?

– Oh! Une bête effroyable, Ta Jên! Une bête vraiment horrible!...

– Mais dans toute l'Asie il n'existe pas de bête plus redoutable que le tigre! s'étonna le lama.

– Oh, si, Ta Jên! Il y en a, je t'assure...

– Mais de quel animal parles-tu? insista le lama.

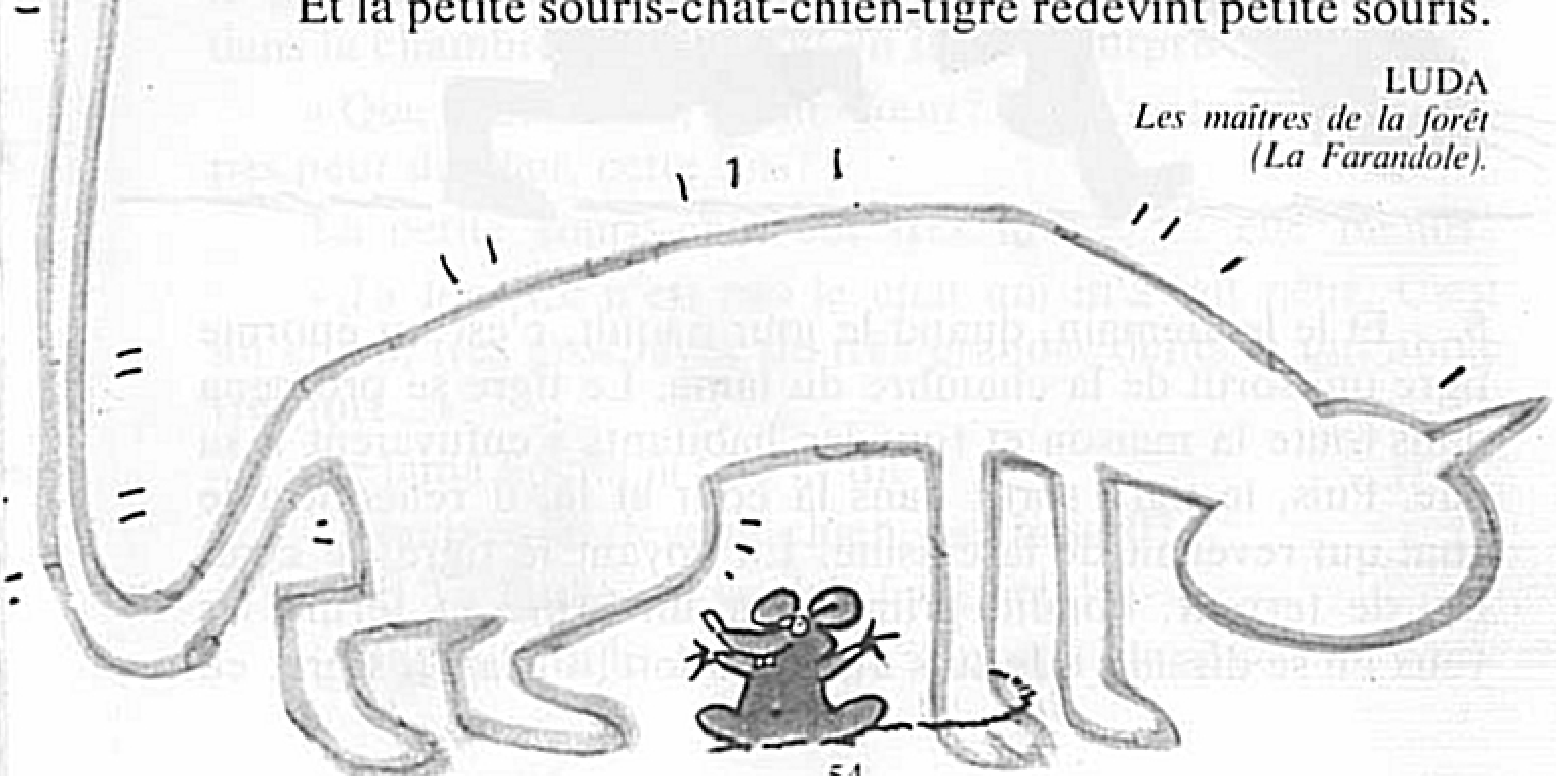
– Je... je parle... du chat..., Ta Jên! » balbutia le tigre, encore tremblant.

Le lama se mit à rire. Et il dit :

« Tu vois maintenant, petite sœur, l'apparence n'est rien! Le tigre, dans la poitrine duquel bat le cœur peureux d'une petite souris, est sans défense devant un chat! Celui qui possède un cœur de souris doit posséder le corps d'une souris. Redeviens ce que tu étais! »

Et la petite souris-chat-chien-tigre redevint petite souris.

LUDA
Les maîtres de la forêt
(La Farandole).



Les vacances de la famille Dutour (II)

1. Une semaine plus tard, sur une route du Massif Central, une voiture grimpe une côte.

Madame Dutour – Jacques, tu as dû te tromper de route. On ne voit aucune maison.

Monsieur Dutour – Mais non, regarde le plan, nous devrions arriver d'ici quelques instants.

Catherine – Mais il n'y a pas de village.

Monsieur Dutour – Jean Guérin n'a pas parlé de village. Peut-être que sa maison est isolée.

Catherine – Ça va être gai!

Madame Dutour – Ce qui m'étonne, c'est que nous ne sommes plus sur une route.

Monsieur Dutour – Plus sur une route? Qu'est-ce que tu veux dire? Nous ne sommes pas à travers champs, il me semble!

Madame Dutour – Nous ne sommes peut-être pas à travers champs, mais nous ne sommes pas sur une route. Regarde la poussière que soulève ta voiture.

Catherine – C'est effrayant, on ne voit même plus le paysage. Et de plus, c'est plein d'ornières, on est secoué comme des pruniers.

François – Tu es bien délicate.

Francine – Tu te prends pour une princesse!

Catherine – Taisez-vous donc, tous les deux... Tu t'arrêtes ici? Qu'est-ce qui se passe?

Monsieur Dutour – Nous sommes arrivés.

Madame Dutour – Comment, ici?

Monsieur Dutour – Oui, regarde le plan de Jean : laisser la voiture devant le bouquet d'arbres quand la route tourne à gauche. C'est ici, il n'y a pas d'arbres ailleurs.

Madame Dutour – Mais où est la maison?

Monsieur Dutour – Venez, nous allons la découvrir; elle est un peu plus loin sur la droite, derrière ces buissons.

François – Chic! Viens vite, Francine.

Francine – Hourrah! Attends-moi, François.

Catherine – Ce qu'il fait chaud!

2. Ah! voilà la maison. Tu as la clef?

Monsieur Dutour – Oui, voilà, voilà!

François – On n'y voit rien.

Francine – Il fait noir comme dans un four.

Monsieur Dutour – Attendez un peu, j'ouvre les volets.

Madame Dutour – En tout cas, la maison est fraîche, c'est agréable.

Catherine – Je meurs de soif. Je vais boire un verre d'eau.

Madame Dutour – Où est la cuisine?

Monsieur Dutour – Eh bien, j'ai l'impression qu'il n'y en a pas; il n'y a que ces deux pièces.

Madame Dutour – Comment, pas de cuisine? Et cette porte, où est-ce qu'elle mène?

Monsieur Dutour – C'est une resserre ou une cave. On n'y voit rien.

Catherine – J'ai soif. Où sont les robinets?

Monsieur Dutour – Tu vois bien qu'il n'y en a pas.

Catherine – Mais on va mourir de soif!

Madame Dutour – On ne peut pas se passer d'eau. C'est impossible, voyons, il faut chercher.

François (de dehors) – Hou-hou!... Venez voir!
Francine (de dehors) – C'est formidable!
Monsieur Dutour – Qu'est-ce qu'il y a, les enfants?
François – Venez voir, il y a un puits.
Francine – L'eau est merveilleuse.
Catherine – Ah! je vais boire.

3. *Madame Dutour* – Il faut s'installer, ne perdons pas de temps.
Monsieur Dutour – Venez m'aider, les enfants, il faut vider la voiture.
François – Je prends ce lit.
Francine – Et moi celui-ci.
Catherine – Voilà l'électrophone. Où est-ce que je le branche?
François – C'est du 220 ici?
Monsieur Dutour – Sûrement.
Francine – Voilà la télé.
Catherine – Mais je ne trouve pas de prise.
Madame Dutour – L'électrophone peut attendre, Catherine, aide-moi plutôt à faire les lits.
Francine – Branche-le sur une ampoule.
François – Tu n'as qu'à trouver une douille voleuse.
Madame Dutour – Tu ne vas pas couper la lumière pour mettre tes disques! Où sont les draps?
Monsieur Dutour – De toute façon, il n'y a pas d'ampoule, mes enfants.
Madame Dutour – Pas d'ampoule? Qu'est-ce que tu veux dire? Il faut retourner au village en acheter, je n'en ai pas apporté.

Monsieur Dutour – Mais non, je veux dire qu'il n'y a pas l'électricité.

Catherine – Pas d'électricité? Mais ce n'est pas possible! Il faut trouver le compteur.

Monsieur Dutour – Il n'y a pas de compteur. Aucun fil n'arrive à la maison.

4. *Madame Dutour* – Qu'est-ce que nous allons faire?

Catherine – Allons-nous-en. On ne peut pas rester ici.

François – Tu te passeras de tes disques.

Francine – Et de ton sèche-cheveux.

François – On est bien ici.

Francine – On reste.

Catherine – Restez si vous voulez, mais vous resterez tout seuls.

Madame Dutour – Taisez-vous, laissez-moi réfléchir. Jacques, qu'en penses-tu?

Monsieur Dutour – Eh bien, je trouve qu'il est tard. Nous sommes tous fatigués. Nous pourrions déjà dîner.

François – Bonne idée. J'ai faim.

Francine – Moi aussi. Qu'est-ce qu'il y a à manger?

Madame Dutour – Nous avons apporté des provisions : du jambon, du fromage, des fruits.

Monsieur Dutour – Alors, dépêchons-nous. Il faut faire les lits avant de dîner. La nuit commence à tomber.

François – Ah! non, mangeons d'abord.

Francine – J'ai faim.

Monsieur Dutour – N'oubliez pas qu'il n'y a pas d'électricité.

Madame Dutour – C'est vrai, quelle horreur! Il y a peut-être des bougies dans cette maison?

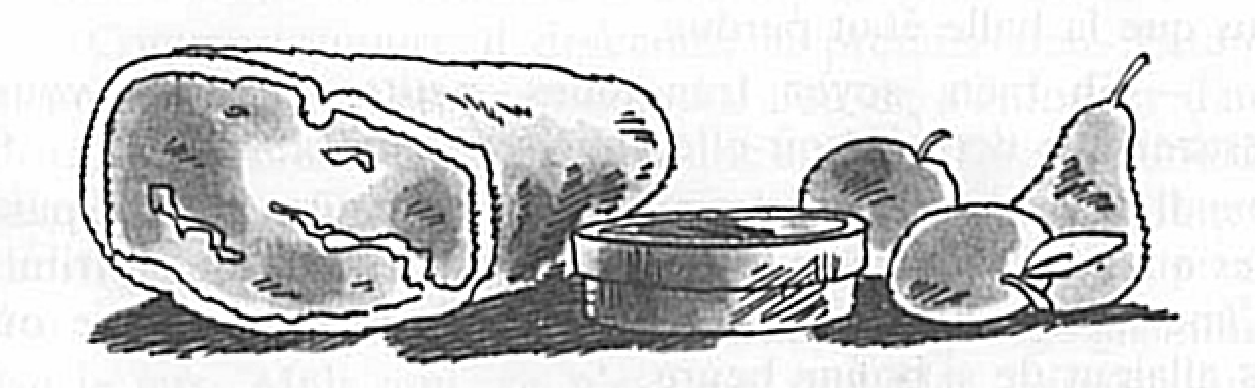
Monsieur Dutour – Je n'en ai pas vu. Nous chercherons demain.

Catherine – Ah! non, nous n'allons pas coucher ici.

Monsieur Dutour – Pourquoi non? Mieux vaut attendre demain pour prendre une décision.

Madame Dutour – Ton père a raison. Où irions-nous ce soir? Dînons et couchons-nous vite.

A. PHILIBERT



Le mauvais jars

Le mauvais jars a pris la balle de Delphine et Marinette. L'âne qui aime beaucoup les deux petites filles se demande comment les aider à retrouver leur balle. Il lui vient une idée ....

1. L'âne se mit à rire tout seul à cause d'une idée qui lui venait du bout de ses oreilles mordues par le froid.

Le lendemain matin, il gagna son pré de bonne heure. Il faisait un très grand froid, comme on n'en avait pas vu depuis longtemps. L'âne se posta au bord de la clôture, en dansant sur ses quatre pattes pour se réchauffer, il aperçut les petites qui allaient à l'école et les appela. S'étant assurées que le jars n'était pas dans son pré, elles vinrent lui dire bonjour.

« Est-ce que vos parents vous ont grondées, petites? leur demanda-t-il.

– Non, dit Marinette, ils ne se sont pas encore aperçus que la balle était perdue.

– Eh bien, soyez tranquilles, petites. Je puis vous assurer que demain soir elle vous sera rendue. »

Il n'y avait pas cinq minutes que les petites étaient parties quand il vit arriver le jars marchant en tête de sa tribu. L'âne salua toute la famille et demanda à la mère l'oie où ils allaient de si bonne heure.

« Nous allons à l'étang pour la baignade du matin, répondit-elle.

– Ma chère bonne oie, dit l'âne, j'en suis bien fâché, mais j'ai décidé que vous ne prendriez pas de bain ce matin. »

Le jars se mit à rire et dit avec un air de pitié :

« Et tu as cru qu'il te suffisait de décider pour que j'obéisse?

– Je ne sais pas quelles sont tes dispositions, mais il faudra bien m'obéir, car j'ai fait boucher l'étang pendant la nuit, et je ne le déboucherai pas avant que tu aies rendu la balle des petites. »

Le jars pensa que l'âne avait perdu la tête et dit à ses oisons :

« Allons, en route pour le bain. Je ne vois pas pourquoi je consens à écouter les discours de cette bourrique. »

2. Lorsqu'ils furent en vue de l'étang, les oisons poussèrent des cris de joie en disant que la surface de l'eau n'avait jamais été aussi polie et aussi brillante. Le jars n'avait jamais vu de glace et n'en avait même pas entendu parler, car l'hiver précédent avait été si tiède qu'il n'avait gelé nulle part. Il lui sembla aussi que l'eau était plus belle qu'à l'ordinaire, et cela le mit de bonne humeur.

« Voilà qui nous promet un bain agréable », dit-il.

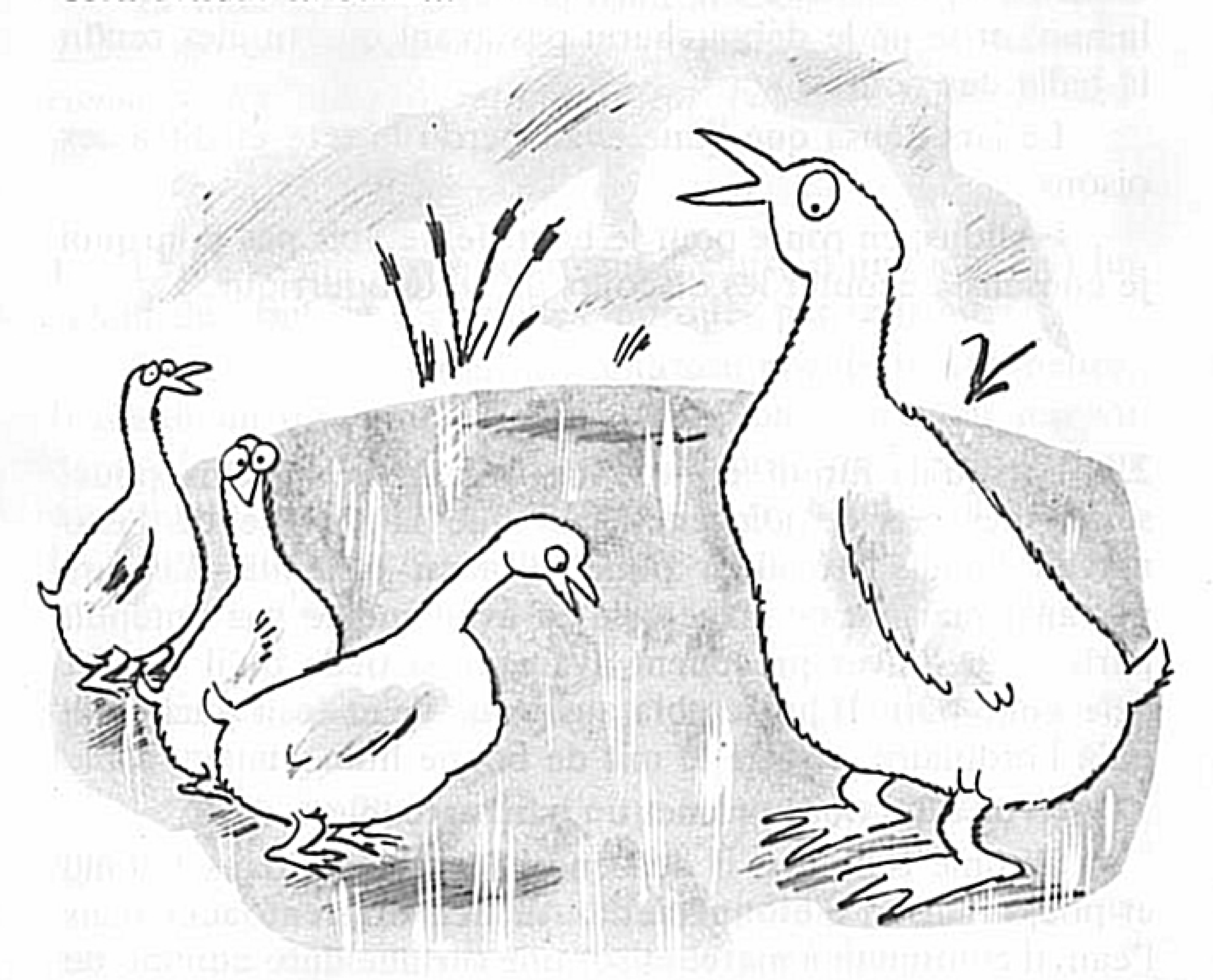
Comme toujours, il descendit le premier dans l'étang et poussa un cri d'étonnement. Au lieu de s'enfoncer dans l'eau, il continuait à marcher sur une surface dure comme de la pierre. Derrière lui, la mère et les oisons étaient muets de stupéfaction.

« Est-ce qu'il aurait vraiment bouché l'étang? grommelait le jars. Mais non, ce n'est pas possible... Nous allons trouver l'eau un peu plus loin. »

Ils traversèrent l'étang plusieurs fois et, partout, ils trouvèrent sous leurs pieds cette même surface de métal froid.

« C'est pourtant vrai qu'il a bouché notre étang, convint le jars.

– Quel ennui ! dit la mère l'oie. Une journée sans bain est une triste journée, surtout pour les enfants. Tu devrais bien rendre la balle...



– Laisse-moi tranquille, je sais ce que j'ai à faire. Et surtout, silence sur cette aventure... qu'on n'aille pas apprendre que je suis tombé sous la coupe d'une bourrique. »

3. La tribu quitta l'étang et rentra à la basse-cour se cacher dans un coin. Pour passer devant la clôture, elle fit un large détour, mais l'âne cria :

« Est-ce que tu rends la balle? Est-ce que je dois déboucher l'étang? »

Le jars ne répondit pas, trop orgueilleux pour céder du premier coup. Toute la matinée, il fut d'une humeur massacrante et ne toucha pas à sa pâtée. Vers le commencement de l'après-midi, il se demanda s'il était possible que l'âne eût bouché l'étang et s'il n'avait pas rêvé. Après bien des hésitations, il se décida à y aller voir. Il lui fallut constater qu'il n'avait pas rêvé. L'étang était solidement bouché.

A l'aller et au retour, l'âne lui demanda encore s'il était prêt à rendre la balle :

« Prends garde qu'il ne soit trop tard quand tu t'y décideras! »

Mais le jars passa la tête haute. Enfin, le lendemain matin, ne voulant pas engager lui-même les pourparlers, il envoya la mère l'oie auprès de l'âne. Delphine et Marinette se trouvaient justement là. Il faisait moins froid que la veille et la glace fondait déjà sur l'étang.

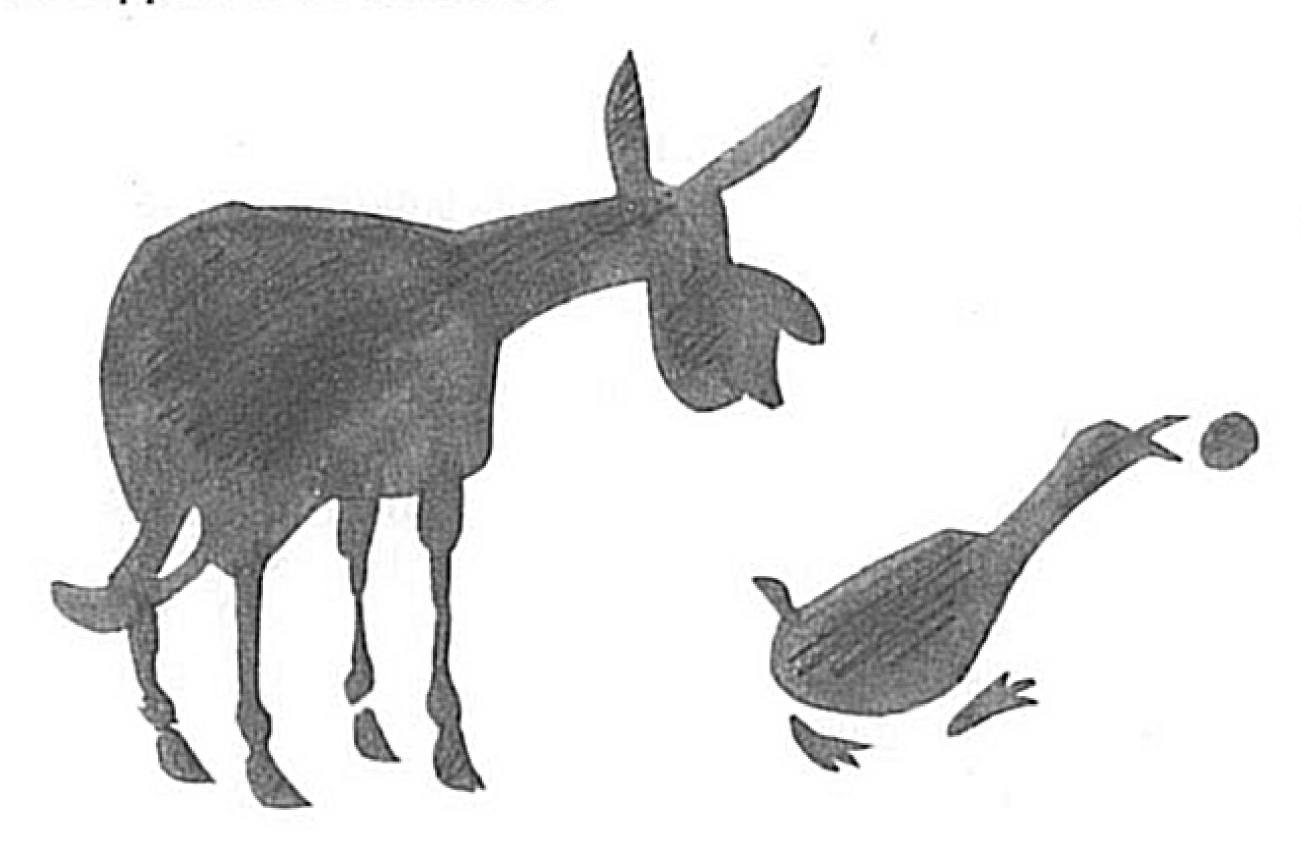
« Ma chère bonne oie, déclara l'âne (et il faisait semblant d'être en colère), je ne veux rien entendre avant d'avoir la balle. Vous pouvez aller le dire à votre époux. J'en suis ennuyé pour vous qui êtes une bonne personne, mais ce jars est un entêté qui fait le malheur de sa famille. »

La mère l'oie repartit à grands pas, et les petites, qui avaient eu de la peine à cacher leur envie de rire, purent s'amuser à leur aise.

« Pourvu que le jars n'aille pas faire un tour à l'étang avant de se décider, dit Delphine. Il verrait bien que le couvercle est en train de fondre.

– Ne craignez rien, dit l'âne, vous allez le voir arriver avec la balle. »

4. En effet, le jars ne tarda pas à arriver à la tête de son troupeau. Il tenait la balle dans son bec et la jeta d'un geste rageur de l'autre côté de la clôture. Marinette la ramassa, et le jars se disposait à gagner l'étang, mais l'âne le rappela d'un ton sec :



« Ce n'est pas tout, lui dit-il. Maintenant, il s'agit de faire des excuses à ces deux petites que tu as mordues l'autre jour.

– Oh! mais non, ce n'est pas la peine, protestèrent les petites.

– Si, j'exige des excuses. Je ne déboucherai pas avant qu'il vous ait demandé pardon.

– Moi, faire des excuses? s'écria le jars. Ah! jamais! j'aimerais mieux me passer de bains toute ma vie! »

Il rebroussa chemin aussitôt avec toute sa famille et regagna la cour de la ferme où il essaya d'oublier l'étang en pataugeant dans une flaque d'eau boueuse. Il tint bon pendant toute une semaine, et lorsqu'il se résigna aux

excuses, il y avait six jours que la glace était fondue sur l'étang; il faisait si chaud qu'on se serait cru au printemps.

« Je vous demande pardon de vous avoir mordu les jambes, prononça le jars que la colère faisait bégayer. Je fais le serment de ne pas recommencer.

– Voilà qui est bien, dit l'âne, je débouche l'étang. Allez vous baigner. »

Ce jour-là, le jars fit durer la baignade longtemps. Lorsqu'il fut de retour à la ferme, le bruit de sa mésaventure commençait à se répandre et il lui fallut subir les railleries de toutes les bêtes. Chacun s'émerveillait que le jars pût être aussi sot et l'âne aussi malin. Aussi n'est-il plus question, depuis ce jour-là, de la bêtise de l'âne; et l'on dit, au contraire, d'un homme à qui l'on veut faire compliment de son intelligence qu'il est fin comme un âne.

Marcel AYME
Derniers contes du chat perché
(Gallimard.)

Les vacances de la famille Dutour (III)

1. Il y a bientôt un mois que les Dutour sont arrivés sur le Larzac. Les vacances s'achèvent et ils sont en train de fermer la maison.

Madame Dutour – Catherine, peux-tu m'aider à plier les draps, s'il te plaît?

Catherine – Oui, maman.

Monsieur Dutour – François, porte ces valises jusqu'à la voiture.

François – Est-ce que ma peau de mouton est dedans?

Madame Dutour – La peau de mouton? Tu l'emportes? Elle est à toi?

François – Oui, le berger me l'a donnée; il m'a appris à tanner les peaux.

Francine – A moi, il a appris à traire les brebis.

Madame Dutour – Tu me fais penser qu'il ne faut pas oublier d'emporter les fromages qu'il nous a donnés.

François – Je resterais bien avec le berger!

Madame Dutour – Es-tu sûr qu'il voudrait te garder?

François – Bien sûr, il l'a dit.

Francine – Il était content de nous emmener avec lui.

François – Il est formidable.

Catherine – Moi, je serais bien restée avec mes amis du hameau.

Madame Dutour – Ils voulaient aussi te garder?

Catherine – Tu penses! Je les aidais. C'est un travail terrible de remettre en état des maisons en ruine.

Madame Dutour – Mais qu'est-ce que tu faisais, toi, sur le chantier?

Catherine – Oh! des tas de choses : préparer le ciment, déblayer les pierres, scier les planches.

Madame Dutour – Dépêchons-nous, mes enfants, il faut partir. Francine, as-tu rentré les affaires de toilette?

Francine – Où sont-elles?

François – Tu sais bien, là où nous faisions notre toilette, à côté du puits.

Francine – Ah! oui, j'y vais.

François – Il faut rentrer les cuvettes aussi?

Madame Dutour – Naturellement.

François – C'était quand même bien de se laver dehors avec l'eau du puits.

Catherine – Oh! elle était un peu froide, mais en la faisant chauffer au soleil, ça pouvait aller.

2. *François* – Dis donc, papa, est-ce que tu vas recommencer à te raser?

Monsieur Dutour – Hélas, oui!

Madame Dutour – Pourquoi? Je trouve que la barbe te va bien.

Catherine – Tu as l'air d'un vrai sauvage, tu es superbe!

Monsieur Dutour – Bon, je verrai ça au retour. Pour l'instant, dépêchons-nous.

François – Je commence à avoir faim.

Madame Dutour – Prends du pain et du fromage, si tu veux.

Francine – Dis, maman, est-ce que tu nous feras encore des pommes de terre cuites sous la cendre?



Catherine – Et des brochettes? C'est tellement bon!

Madame Dutour – Comment voulez-vous que j'en fasse? Vous savez bien qu'il n'y a pas de cheminée à la maison.

François – Quel dommage! Tu crois que les Guérin nous prêteront leur maison une autre année?

Monsieur Dutour – Eh bien, peut-être. En somme, tout le monde a été content ici?

Catherine, Francine, François, Madame Dutour – Oh! oui, alors!

Monsieur Dutour – Bon. Eh bien, en voiture! Nous n'avons rien oublié? Il me semble que le coffre est moins plein qu'à l'aller?

Francine – Je sais. Où est l'électrophone de Catherine?

Catherine – Tu as raison, et mon sèche-cheveux?

Madame Dutour – Il est dans la resserre, avec le moulin à café.

François – Et la télé.

Monsieur Dutour – Et le grille-pain.

Madame Dutour – Et le fer à repasser.

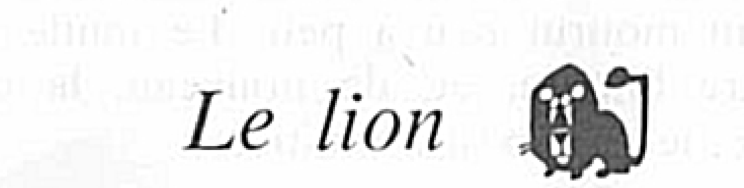
Monsieur Dutour – Et mon rasoir.

François – Et la glacière.

Monsieur Dutour – Ouf! Je crois, cette fois, que nous avons tout. En route!

A. PHILIBERT

Le lion



Joseph KESSEL est allé visiter une réserve africaine. Il fait la connaissance de Patricia, la fille du directeur de la réserve.

Celle-ci a élevé un lionceau qui, devenu adulte, est retourné dans la brousse.

Patricia lui fait de fréquentes visites.

Un jour, elle demande à Joseph Kessel de l'accompagner.

Celui-ci nous raconte comment s'est déroulée cette rencontre.

1. Le lion releva la tête et gronda. Il m'avait vu. Sa queue balaya l'air immobile et vint claquer comme une lanière de fouet contre son flanc. Alors je cessai de trembler : la peur vulgaire, la peur misérable avait contracté chacun de mes muscles.

Le lion gronda plus haut, sa queue claqua plus fort. Une voix m'ordonna :

« Pas de mouvement... Pas de crainte... Attendez. »

D'une main, Patricia tira violemment sur la crinière; de l'autre, elle se mit à gratter le mufle du fauve entre les yeux. En même temps, elle lui disait en chantonnant un peu :

« Reste tranquille, King. Tu vas rester tranquille. C'est un nouvel ami. Un ami, King, King. Un ami... un ami... »

Elle parla d'abord en anglais, puis elle usa de dialectes africains. Mais le mot « King » revenait sans cesse.

La queue menaçante retomba lentement sur le sol. Le grondement mourut peu à peu. Le mufle s'aplatit de nouveau contre l'herbe, et, de nouveau, la crinière, un instant dressée, le recouvrit à moitié.

2. « Faites un pas », me dit la voix.

J'obéis. Le lion demeurait immobile. Mais ses yeux, maintenant, ne me quittaient plus.

« Encore », dit la voix.

J'avançai.

De commandement en commandement, de pas en pas, je voyais la distance diminuer d'une façon terrifiante entre le lion et ma propre chair dont il me semblait sentir le poids, le goût, le sang.

Je venais de faire un pas de plus. A présent, si je tendais le bras, je touchais le lion.

Il ne gronda plus cette fois, mais sa gueule s'ouvrit comme un piège étincelant et il se dressa à demi.

« King! cria Patricia. Stop, King! »

Il me semblait entendre une voix inconnue, tellement celle-ci était chargée de volonté, certaine de son pouvoir. Dans le même instant, Patricia asséna de toutes ses forces un coup sur le front de la bête fauve.

3. Le lion tourna la tête vers la petite fille, battit des paupières et s'allongea tranquillement.

« Votre main, vite », me dit Patricia.

Je fis comme elle voulait. Ma paume se trouva posée sur le cou de King, juste au défaut de la crinière.

« Ne bougez plus », dit Patricia.



Elle caressa en silence le mufle entre les deux yeux. Puis elle ordonna :

« Maintenant, frottez la nuque. »

Je fis comme elle disait.

« Plus vite, plus fort », commanda Patricia.

Le lion tendit un peu le mufle pour me flairer de près, bâilla, ferma les yeux. Patricia laissa retomber sa main. Je continuai à caresser rudement la peau fauve. King ne bougeait plus.

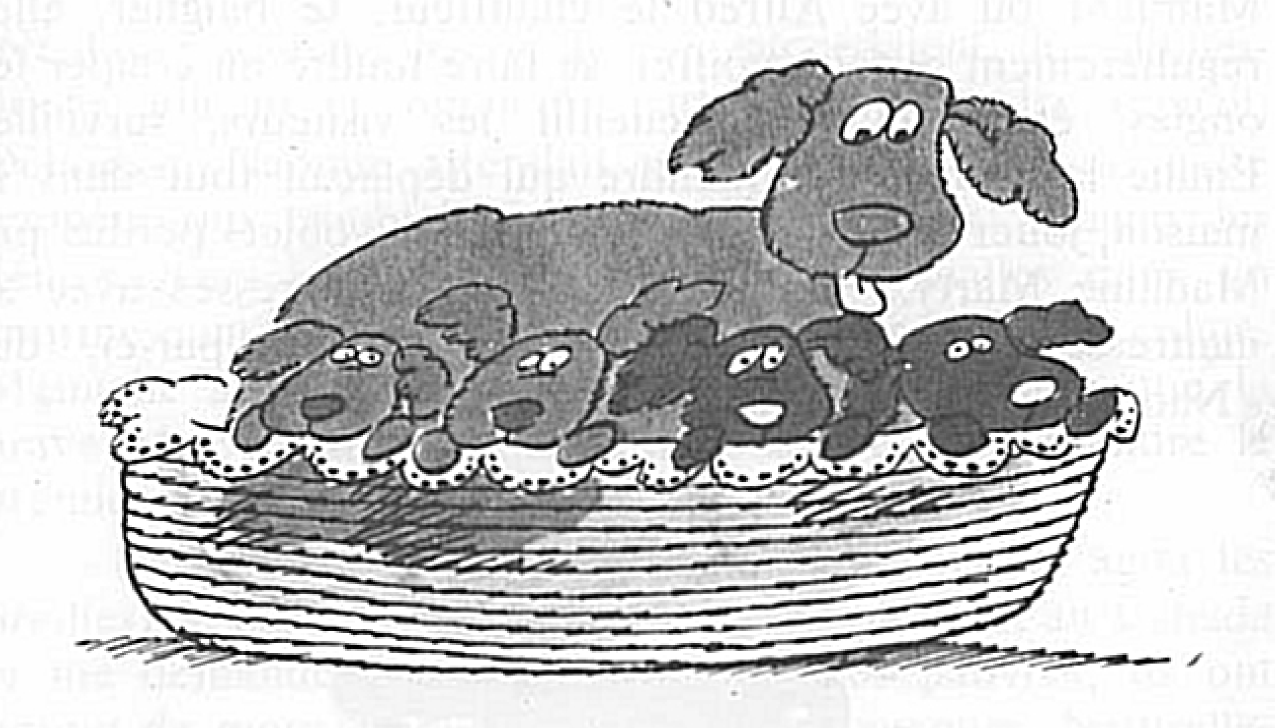
« C'est bien, vous êtes amis », dit Patricia gravement.

Joseph KESSEL
Le Lion (Gallimard)

Naomie

1. Connaissez-vous l'étrange histoire de Naomie, chienne de luxe, caniche royal aux tendres yeux, aux longues oreilles frisées et au cœur généreux? Je vais vous la conter. Ouvrez grandes vos oreilles et écoutez.

Naomie naquit dans une belle corbeille doublée de dentelle. Elle ouvrit l'œil presque au même moment que sa sœur, la douce Nelly et que ses frères, Nestor et Néron, l'un et l'autre noirs comme le charbon.



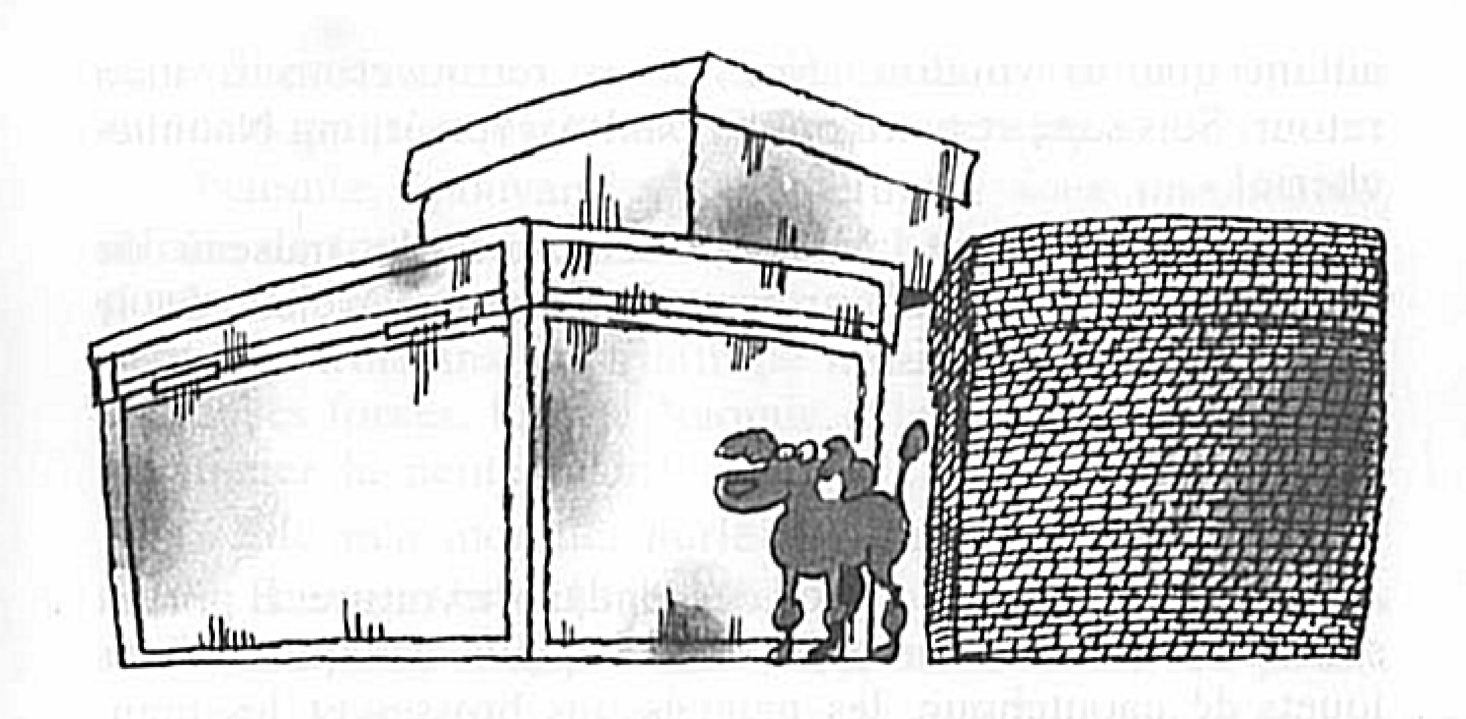
Tout de suite, Naomie connut la chaleur de l'amour maternel que sa mère lui manifestait à grands coups de langue affectueux. Plus tard, Naomie quitta cette famille heureuse, elle ne sait plus quand ni comment, et elle vint s'installer chez Madame Marty, vieille dame riche et désœuvrée.

Madame Marty était une si tendre mère pour son caniche que ses amis l'appelaient « Mam'aux-caniches » et plus souvent encore « Mamiche ». Elle aurait pu aussi bien s'appeler « Mémé-la-gâterie » et l'on peut dire que chez elle Naomie sut à quoi peut ressembler le paradis... le paradis des caniches, bien entendu, si toutefois il existe.

Quel luxe! quel confort! Des coussins moelleux (quand Naomie ne dormait pas tout simplement sous l'édredon de Mamiche). Toujours de bons morceaux : os à moelle, biftecks tendres, bouillons odorants, gâteaux, glaces, bonbons! La vie était un véritable enchantement. Vie très occupée d'ailleurs : ne fallait-il pas se promener, avec Mamiche ou avec Alfred le chauffeur, se baigner, aller régulièrement se faire coiffer, se faire tondre ou couper les ongles, être aimable, accueillir les visiteurs, surveiller Emilie la femme de chambre qui déplaçait tout dans la maison, jouer et chercher tous les menus objets perdus par Madame Marty... et puis échanger des caresses avec sa maîtresse? Toujours des « Naomie-chérie » par-ci, des « Naomie-chérie » par-là. Ah! la belle vie!



2. Et voilà qu'un beau jour tout changea. Madame Marty reçut un télégramme. Immédiatement, la maison fut en révolution. D'énormes malles envahirent les pièces. Le



téléphone sonnait, les visites se succédaient, les domestiques allaient et venaient. Partout le désordre régnait. Délaissée, Naomie attendait patiemment la fin de cette tempête qui troublait sa tranquillité. Hélas! Quand les déménageurs eurent chargé les lourdes malles dans un énorme camion et que la maison eut retrouvé son calme, Mamiche appela Naomie et lui tint un discours que la brave bête écouta avec attention sans en comprendre le premier mot :

« Naomie-chérie (Naomie remua la queue et agita les oreilles), je pars en voyage. Mes neveux habitent au Canada et me demandent de les rejoindre. Les pauvres, ils ont besoin de moi; je cours, je vole à leur secours. Naturellement je ne peux pas t'emmener, tu le comprends bien. » (Je l'ai dit, Naomie ne comprenait rien, mais Mamiche continua.) « Je t'ai parlé de mes amis Dupont qui ont une quantité d'enfants et habitent à la campagne. Ils veulent bien se charger de toi pendant mon absence. Alfred te conduira chez eux ce soir. Ils s'occuperont de toi, te soigneront. Tu y seras très heureuse et tu pourras gambader

autant que tu voudras. Nous nous retrouverons à mon retour. Sois sage et ne m'oublie pas! Au revoir, ma Naomie-chérie! »

Et, se penchant, Mamiche embrassa le museau de Naomie stupéfaite qui, croyant à un nouveau jeu, fit le beau et rendit le baiser.

3. Un peu plus tard, Alfred descendait de voiture. Il portait sous un bras une corbeille dans laquelle s'empilaient les jouets de caoutchouc, les peignes, les brosses et les manteaux de Naomie. De l'autre main, il tenait la laisse que Naomie tirait.

Un coup de sonnette, des pas, des cris, des mains qui s'emparent de la laisse et Naomie ne s'aperçoit même pas qu'Alfred se sauve, que la porte claque et qu'elle reste seule dans cette maison inconnue! C'est ainsi qu'un beau soir, elle se retrouva dans un monde nouveau auquel rien ne l'avait préparée. Pauvre Naomie! Pour un changement, ce fut un changement, je vous assure! Les enfants parlent tous à la fois :

« Maman, je cours chez le boucher acheter un os et je prépare son dîner.

– Maman, je pose la corbeille en haut, Naomie dormira dans ma chambre.

– Non, dans la mienne, je la coifferai le matin et je lui mettrai des rubans de couleur.

– Jamais de la vie, crie Madame Dupont, vous n'y pensez pas! Il ne faut pas que cette chienne s'installe dans la maison et prenne de mauvaises habitudes. Quant à sa nourriture, nous ne sommes pas riches, elle mangera nos restes. J'ai bien peur qu'elle n'ait été terriblement gâtée

et les bonnes choses qu'elle a mangées avant de venir lui suffiront pour aujourd'hui. On verra demain. »

Naomie, épouvantée, s'est réfugiée sous un meuble, affolée de tout ce bruit. On la cherche, on la trouve, on la pousse. Tout le monde s'y met, même Poussette, la toute petite de trois ans qui a attrapé une oreille qu'elle tire de toutes ses forces. Pauvre Naomie, elle se dégage, non sans égratigner la petite main!

« Elle m'a mordue, hurle Poussette.

– Sauvage! brute! sale bête! dehors! » hurlent les autres et ils jettent la coupable dans l'obscurité froide du jardin.

Ah! Mamiche! si vous aviez su que Naomie-chérie se retrouverait seule dans le noir, qu'elle aurait peur des bruits inconnus, qu'elle souffrirait du froid, de la faim, de la nuit, de la solitude, qu'auriez-vous fait? Seriez-vous quand même partie?

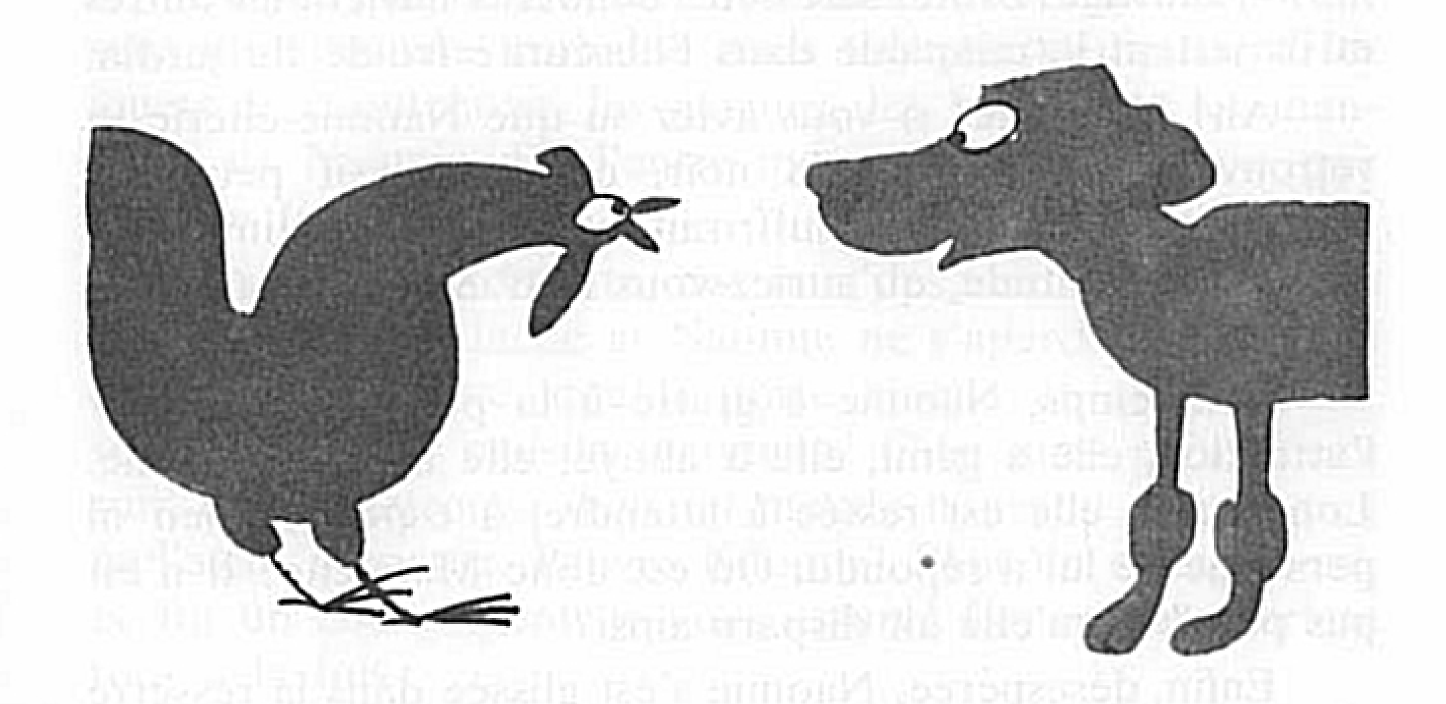
Longtemps, Naomie a gratté à la porte pour attirer l'attention, elle a gémi, elle a aboyé, elle a pleuré même. Longtemps, elle est restée à attendre, à espérer. Rien ni personne ne lui a répondu. Où est donc Mamiche? Il n'est pas possible qu'elle ait disparu ainsi?

Enfin, désespérée, Naomie s'est glissée dans la resserre à outils au fond du jardin. Elle s'y est roulée en boule sur un reste de paille, elle a fermé ses beaux yeux dorés et, là, le sommeil a fini par l'emporter dans un monde merveilleux de caresses, de sucre, d'os moelleux et de chaleur.

4. Le jour s'est levé, radieux et neuf. Madame Dupont, femme active, a réveillé tous les enfants. Elle a nourri toute la famille et tous sont partis pour l'école, l'atelier, le marché. Qui pense encore à Naomie?

Dans le fond du jardin, celle-ci rêve toujours, le museau dans ses pattes. Soudain elle est réveillée par un bruit léger. Il s'agit de grattements, de coups de pic et surtout de drôles de gloussements. Tout de suite en alerte, elle lève le museau, dresse l'oreille, ouvre l'œil, prête à fuir. Devant elle, se tient un curieux animal qui la fixe de deux petits yeux ronds et l'interpelle sans amabilité :

« Que faites-vous là, vous? Cot, cot, cot... voulez-vous bien vous en aller! »



Naomie est trop étonnée pour répondre. L'autre continue :

« Je suis la petite poule noire et je ne veux personne ici. Déguerpissez ou j'appelle le coq. »

A ce nom de poule, Naomie dresse l'oreille et passe une langue gourmande sur ses babines; elle voit en imagination le plat préféré de Mamiche... et le sien : une bonne cuisse croustillante, ruisselante de jus. Elle pense :

« Quand j'aurai retrouvé Mamiche, nous en mangerons! »

Mais en attendant, elle ne voit pas le rapport entre ce plat de choix et l'animal qui est devant elle et qui continue à caqueter :

« Allons, bougez-vous un peu! Vous n'avez pas entendu? »

5. Naomie soupire :

« Où puis-je aller?

– Allez donc rejoindre vos frères!

– Où sont-ils? »

La petite poule hausse les épaules et décide d'un seul coup :

« Venez avec moi, je vais vous conduire. »

Naomie se lève, pleine d'espoir, et la suit sans discuter. La petite poule se dirige hardiment vers la haie du jardin, elle se baisse, se glisse sous le feuillage et disparaît de l'autre côté. A son tour, Naomie se faufile sous la haie et se retrouve chez les voisins dans une grande cour remplie de toutes sortes d'animaux qu'elle ne connaît pas. Déjà, la petite poule noire s'avance vers un bâtiment dans lequel elle pénètre, Naomie sur ses talons. Il fait sombre dans ce hangar et une odeur forte la prend au gosier. Où peuvent bien se cacher les frères qu'on vient de lui annoncer?

« Cot, cot, cot, je vous amène une visite. »

Un concert de bêlements répond à la petite poule noire et Naomie contemple, ahurie, ce troupeau d'inconnus.

« Qu'est-ce que c'est que ça? » demande-t-elle brusquement.

– « Des moutons, comme vous! » répond la petite poule noire.

Naomie est déchaînée. Elle aboie à en perdre le souffle,

ce qui finit d'épouvanter les moutons et même la petite poule.

« Vous êtes folle! Un mouton? vous n'y pensez pas! Personne ne mange mes côtelettes ni mon gigot, que je sache! Regardez-moi, s'il vous plaît, je suis Naomie-chérie, la chienne de Mamiche et quand Mamiche sera revenue, je mangerai du mouton et de la poule... mais j'ai perdu Mamiche et je la cherche. »

La petite poule noire se ressaisit.

« N'aboyez donc pas comme ça, je ne suis pas sourde! Vous n'aviez qu'à le dire, à la fin, que vous étiez un chien. Ce n'est pas de ma faute si vous ressemblez à un mouton... Allez, venez, ne restons pas là. Si vous avez perdu quelqu'un, il faut le dire à Vieux-Pigeon. »

A nouveau, Naomie et la petite poule traversent la cour. De l'autre côté, sur un toit, plusieurs pigeons se racontent leur vie. La poule les interpelle :

« Cot, cot, où est Vieux-Pigeon? Il faut qu'il vienne pour que nous lui posions quelques questions. »

Naomie s'est assise sur son arrière-train, dans la boue, et contemple l'animation qui l'entoure. Bientôt on entend un bruissement d'ailes et un pigeon se pose à côté d'elle.

« Rou, rou, rou, que veux-tu? Qui cherches-tu?

– J'ai perdu Mamiche », aboie Naomie qui pense en même temps : « Quand j'aurai retrouvé Mamiche, je mangerai du poulet, du gigot, et du pigeon! »

Mais hélas! le pigeon revenait de voyage et avait vu beaucoup de choses; sous ses yeux, Mamiche était montée en avion et s'était envolée bien au-delà des mers, là où aucun animal, pas même le pigeon, ne peut aller.

6. Pauvre Naomie! Elle reste assise dans la cour pendant que le pigeon s'envole et que la petite poule recommence à picorer. Mais un nouveau bruit la fait tressaillir et l'emplit de terreur. Cette fois, elle croit sa dernière heure arrivée, car deux monstres hideux foncent vers elle et grognent d'une manière affreuse :

« Ote-toi de notre chemin, nous allons à la soupe! »

Oh! le mot merveilleux! Naomie n'en croit pas ses oreilles. Tous les souvenirs des soupes délicieuses de Mamiche lui reviennent à la mémoire. Du coup, elle oublie la laideur des deux animaux et elle s'élance derrière eux. Mais que font-ils? Ils s'arrêtent devant le tas de fumier et se roulent dans ce jus noir comme s'ils étaient dans leur baignoire.

Naomie ne cherche pas à comprendre ce qu'ils font, car elle a respiré l'odeur appétissante qui se dégage d'une vieille bassine posée contre le mur. Elle y enfouit son nez et avale avec délice les raves, les épluchures de pommes de terre qui baignent dans l'eau grasse.

Ah! Naomie-chérie, que penserait Mamiche si elle te voyait? Et pourtant, jamais tu n'as mangé de si bon appétit! Ah! la bonne soupe! Mais quelqu'un l'observe d'un air méprisant :

« Vous n'avez pas honte? Miaou... de la nourriture de cochon! Vous n'êtes vraiment pas difficile, ma chère! Et que vous êtes sale, fi! »

Naomie regarde le petit chat gris avec étonnement. Elle s'excuse :

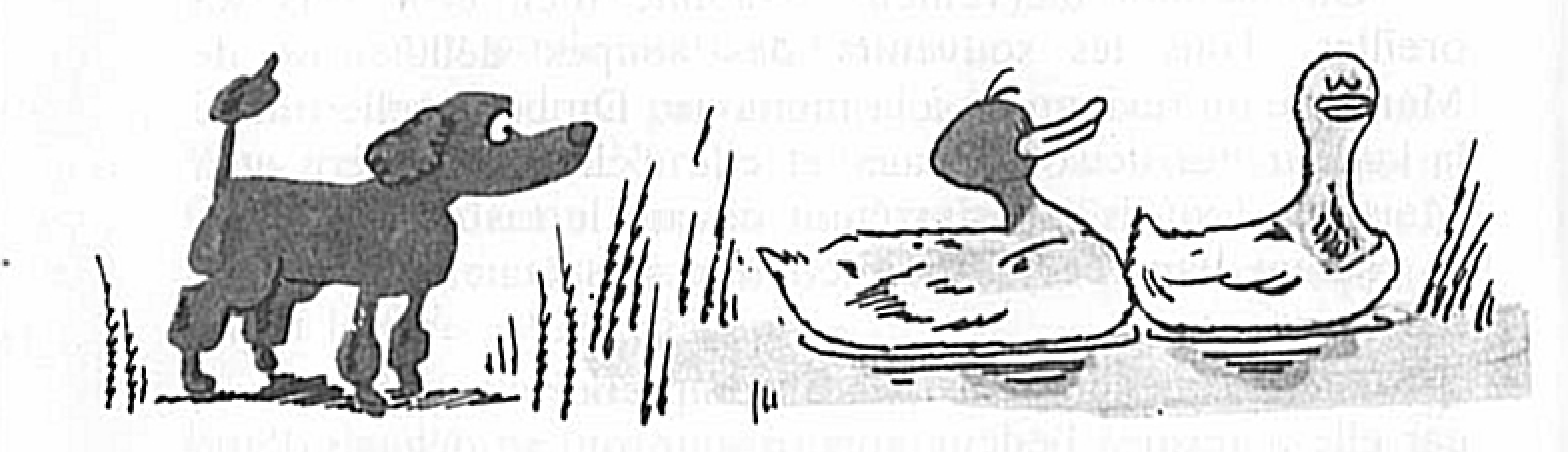
« Si Mamiche revenait, elle me baignerait. »

Le petit chat devient encore plus méprisant :

« Ne savez-vous pas vous laver? Vous n'avez qu'à vous lécher! »

Et il s'en va d'un pas digne. Naomie hésite à le poursuivre mais une procession s'avance vers elle en se dandinant et l'interpelle au passage :

« Coin, coin, laissez ce chat tranquille. N'écoutez pas ses conseils, venez plutôt avec nous, nous allons nous baigner. »



7. Curieuse, Naomie suit les nouveaux venus et arrive au bord d'une mare. Immédiatement, les canards entrent dans l'eau et nagent vers le large. Prudente, Naomie les regarde.

« Quelle drôle de baignoire! » pense-t-elle.

« Venez donc, crient les canards. L'eau est bonne, vous verrez. »

Naomie hésite, la mare a l'air profonde. Ne va-t-elle pas se noyer? Les chiens nagent dès leur naissance, mais Naomie ne le sait pas.

Pendant qu'elle réfléchit, elle ne voit pas Poussette s'approcher de la mare. La petite fille a lancé un bateau qui s'éloigne de la rive et elle voudrait bien le rattraper. Vite, elle enlève ses sandales et s'avance hardiment dans l'eau. Mais soudain le sol manque sous ses pieds et elle disparaît en poussant un grand cri.

« Coin, coin, » hurlent les canards.

Sans plus réfléchir, Naomie a bondi. Elle agite les pattes à toute allure et avance le plus vite qu'elle peut. Elle ne réalise pas qu'elle nage à la perfection. Elle ne voit pas le fermier et la fermière accourir, ni madame Dupont et tous les petits Dupont. Elle ne voit pas non plus s'approcher la petite poule noire, le chat gris, les pigeons, les gros cochons et même quelques moutons. Elle n'entend pas les cris affreux qu'ils poussent. Elle ne pense qu'à arriver le plus vite possible.

Enfin elle attrape d'un coup de dent la robe qui flotte et tire tant qu'elle peut vers la rive.

Très vite, madame Dupont réussit à empoigner sa fille qu'elle enveloppe dans une couverture et Naomie se secoue, procurant une douche imprévue aux spectateurs qui l'acclament.

« Ah! la brave bête! Vite du sucre pour Naomie!

– Vite, une bouillotte pour Naomie! »

Les animaux se joignent aux Dupont et aux fermiers pour la féliciter. Ils veulent que tout le voisinage apprenne la nouvelle et on ne s'entend plus dans ce concert de cris. Naomie les regarde avec attendrissement et pense :

« Ah! Si Mamiche pouvait me voir... »

Tistou les pouces verts (I)

Tistou est un petit garçon qui ne travaille pas bien en classe. Son père décide de le retirer de l'école et de l'instruire en lui donnant des leçons « de vie ».

Il commence par le confier au jardinier Moustache pour lui donner une leçon « de jardin ». Puis il ira visiter un hôpital et le zoo.

LA LEÇON « DE JARDIN »

1. Tistou mit son chapeau de paille pour aller prendre sa leçon de jardin.

Dans la serre, le jardinier Moustache, prévenu par Monsieur Père, attendait son élève.

Le jardinier Moustache était un vieil homme solitaire, peu bavard et pas toujours aimable. Une extraordinaire forêt, couleur de neige, lui poussait sous les narines.



La moustache de Moustache, comment vous la décrire? Une véritable merveille de la nature. Les jours de bise, lorsque le jardinier s'en allait la pelle sur l'épaule, c'était superbe à voir; on aurait dit deux flammes blanches qui lui sortaient du nez et lui battaient les oreilles.

Tistou aimait bien le vieux jardinier, mais il en avait un peu peur.

« Bonjour, Monsieur Moustache, dit Tistou en soulevant son chapeau.

– Ah! te voilà, répondit le jardinier. Eh bien! on va voir de quoi tu es capable. Voici un tas de terreau et voici des pots à fleurs. Tu vas remplir les pots avec du terreau, enfoncer ton pouce au milieu pour faire un trou, et ranger les pots en ligne le long du mur. Après nous mettrons dans les trous les graines qui conviennent. »

Tistou, en accomplissant la tâche que Moustache lui avait donnée, eut une bonne surprise : ce travail ne l'endormait pas. Au contraire il y prenait plaisir. Il trouvait que le terreau avait une bonne odeur. Un pot vide, une pelletée, un trou avec le pouce, et le tour était joué. On passait au suivant. Les pots s'alignaient le long du mur.

2. Pendant que Tistou continuait avec beaucoup d'application, Moustache faisait lentement le tour du jardin. Et Tistou découvrit ce jour-là pourquoi le vieux jardinier parlait si peu aux gens; c'est qu'il parlait aux fleurs.

Vous comprenez aisément que tourner le compliment à chaque rose d'un massif, à chaque œillet d'un buisson, ne laisse guère de voix, le soir venu, pour lancer des « Bonne nuit, Monsieur » ou « Bon appétit, Madame » ou encore des « A vos souhaits! » lorsqu'on éternue devant vous, toutes choses qui font dire de quelqu'un : « Comme il est poli! »

Moustache allait d'une fleur à l'autre, s'inquiétait de la santé de chacune.

« Alors, la rose-thé, toujours gamine; on joue à garder des boutons en réserve pour les faire éclater quand personne ne s'y attend? Et toi, le volubilis, tu te prends pour le roi de la montagne, à vouloir t'échapper vers le haut de mes châssis! En voilà des façons! »

Puis il se tourna vers Tistou et lui cria de loin :

« Alors, c'est pour aujourd'hui ou c'est pour demain?

– Ne vous impatientez pas, professeur; je n'ai plus que trois pots à remplir, répondit Tistou. »

Il se hâta de terminer et alla rejoindre Moustache à l'autre bout du jardin.

« Voilà, j'ai fini.

– Bon, nous allons voir ça, fit le jardinier. »

3. Ils revinrent lentement, parce que Moustache en profitait, ici pour féliciter une grosse pivoine de sa bonne mine, là pour encourager un hortensia à devenir bleu... Soudain, ils s'immobilisèrent, ébahis, bouleversés, stupéfaits.

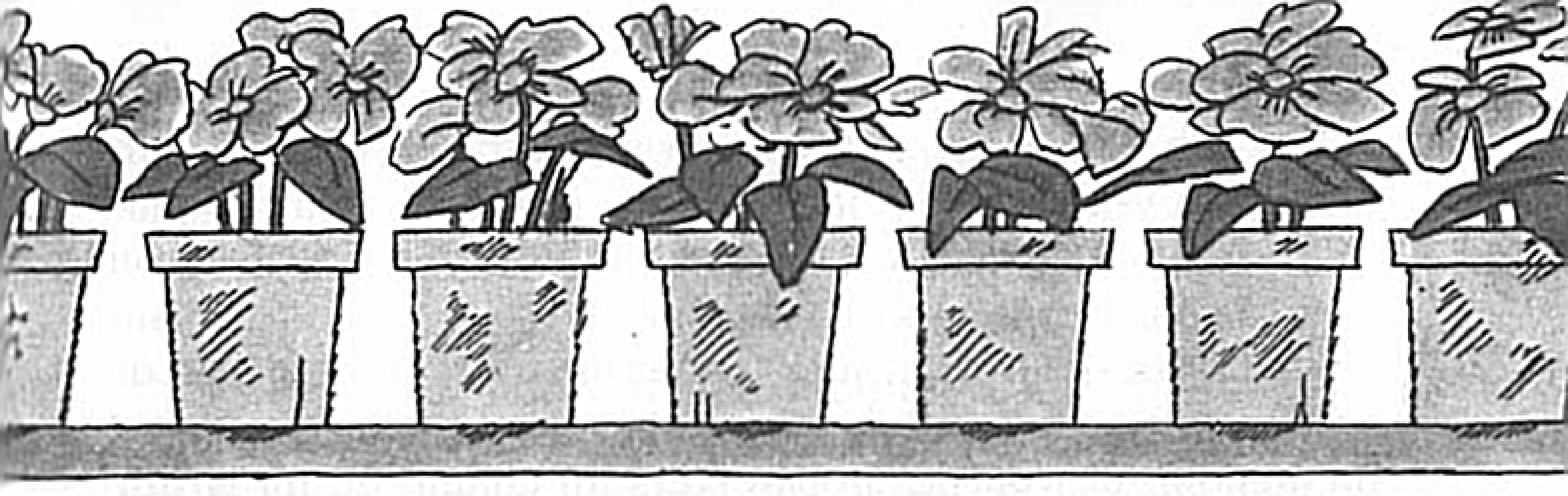
« Voyons, voyons, je ne rêve pas, dit Moustache en se frottant les yeux. Tu vois bien la même chose que moi?

– Mais oui, Monsieur Moustache. »

Le long des murs, là, à quelques pas, tous les pots remplis par Tistou avaient fleuri, en cinq minutes!

Entendons-nous bien : il ne s'agissait pas d'une floraison timide, de quelques pousses hésitantes et pâles. Non! dans chaque pot s'épanouissaient de superbes bégonias, et tous ces bégonias alignés formaient un épais buisson rouge.

« Ce n'est pas croyable, disait Moustache. Il faut au moins deux mois pour faire des bégonias comme ceux-ci! »



Un prodige est un prodige; on commence par le constater et ensuite on essaie de l'expliquer.

Tistou demanda :

« Mais puisqu'on n'avait pas mis de graines, Monsieur Moustache, d'où viennent ces fleurs?

– Mystère... mystère..., répondit Moustache. »

Puis, brusquement, il prit entre ses mains rugueuses les petites mains de Tistou, en disant :

« Montre-moi donc tes pouces! »

4. Il examina attentivement les doigts de son élève, audessus, au-dessous, dans l'ombre et dans la lumière.

« Mon garçon, dit-il enfin après mûre réflexion, il t'arrive une chose aussi surprenante qu'extraordinaire. Tu as les pouces verts.

– Verts? s'écria Tistou, fort étonné. Moi, je les vois roses, et même plutôt sales pour le moment. Ils ne sont pas verts.

– Bien sûr, bien sûr, tu ne peux pas le voir, reprit Moustache. Un pouce vert est invisible. Cela se passe sous la peau; c'est ce qu'on appelle un talent caché. Seul un spécialiste peut le découvrir. Or je suis spécialiste et je t'affirme que tu as les pouces verts.

– A quoi ça sert, les pouces verts?

– Ah! c'est une qualité merveilleuse, répondit le jardinier, un vrai don du ciel! Vois-tu, il y a des graines partout. Non seulement dans la terre; mais il y en a sur le toit des maisons, sur le rebord des fenêtres, sur les trottoirs, sur les palissades, sur les murs. Des milliers, des milliards de graines qui ne servent à rien. Elles sont là, elles attendent qu'un coup de vent les pousse vers un champ ou un jardin. Souvent elles meurent, prises entre deux pierres, sans avoir pu se changer en fleurs. Mais si un pouce vert se pose sur une de ces graines, où qu'elle soit, la fleur pousse, instantanément. Du reste, tu en as la preuve devant toi. Tes pouces ont découvert dans la terre des graines de bégonias, et tu vois le résultat. Crois-moi, je t'envie; ça m'aurait été bien utile, dans mon métier, d'avoir les pouces verts. »

Tistou ne parut pas enchanté de la révélation.

« On va encore dire que je ne suis pas comme tout le monde, murmura-t-il.

– Le mieux, répliqua Moustache, c'est de n'en parler à personne. A quoi bon éveiller la curiosité ou la jalousie? Les talents cachés risquent toujours de nous attirer des ennuis. Tu as les pouces verts, c'est entendu. Eh bien! garde-le pour toi, et que cela reste un secret entre nous. »

Sur le carnet de notes, remis par Monsieur Père, et que Tistou devait faire signer à la fin de chaque leçon, le jardinier Moustache écrivit simplement :

« Ce garçon présente de bonnes dispositions pour le jardinage. »

Maurice DRUON
Tistou les pouces verts
(Plon).

Tistou les pouces verts (II)

TISTOU A L'HOPITAL

1. C'est en visitant l'hôpital que Tistou fit la connaissance de la petite fille malade.

L'hôpital de Mirepoil, grâce à la générosité de Monsieur Père, était un très bel hôpital, très grand, très propre, et pourvu de tout ce qu'il fallait pour soigner les maladies. De larges fenêtres laissaient entrer le soleil; les murs étaient blancs et brillants. Tistou ne trouva pas que l'hôpital était laid, pas du tout. Et pourtant il sentit... comment expliquer cela?... il sentit qu'il s'y cachait quelque chose de triste.

Le docteur Mauxdivers, qui dirigeait cet hôpital, était un homme très savant et très bon, cela se voyait au premier regard. Tistou trouva qu'il ressemblait au jardinier Moustache, un Moustache qui n'aurait pas eu de moustaches et qui aurait porté de grosses lunettes d'écaille. Tistou le lui dit.



« Cette ressemblance vient sans doute, répondit le docteur Mauxdivers, de ce que Moustache et moi nous nous occupons l'un et l'autre de soigner la vie. Moustache soigne la vie des fleurs et moi je soigne la vie des gens. »

2. Le docteur ouvrit la porte de la chambre qu'occupait la petite fille malade.

« Je te laisse, Tistou, tu viendras me retrouver tout à l'heure dans mon bureau, dit le docteur Mauxdivers. »

Tistou entra.

« Bonjour », dit-il à la petite fille malade.

Elle lui parut très jolie, mais bien pâle. Ses cheveux se déroulaient, noirs, sur l'oreiller. Elle avait à peu près le même âge que Tistou.

« Bonjour », répondit-elle poliment, sans bouger la tête.

Elle regardait fixement le plafond.

Tistou s'assit auprès du lit, son chapeau blanc sur les genoux.

« Le docteur Mauxdivers m'a dit que tes jambes ne marchaient pas. Vont-elles mieux depuis que tu es ici?

– Non, répondit la petite fille toujours aussi poliment; mais cela n'a pas d'importance.

– Pourquoi? demanda Tistou.

– Parce que je n'ai nulle part où aller.

– Moi, j'ai un jardin, dit Tistou pour dire quelque chose.

– Tu as de la chance. Si j'avais un jardin, peut-être aurais-je envie de guérir pour aller m'y promener. »

3. Tistou aussitôt regarda ses pouces. « S'il n'y a que cela pour lui faire plaisir... »

Il demanda encore :

« Tu ne t'ennuies pas trop?

– Pas trop. Je regarde le plafond. Je compte les petites fentes qu'il y a dedans. »

« Des fleurs, ce serait mieux », pensa Tistou. Et il se mit à appeler intérieurement : « Coquelicots, coquelicots!... Boutons-d'or, pâquerettes, jonquilles! »

Les graines entrèrent sans doute par la fenêtre, à moins que Tistou ne les ait apportées sous ses chaussures.

« Tu n'es pas malheureuse, au moins?

– Pour savoir si on est malheureux, répondit la petite fille, il faut avoir été heureux. Moi, je suis née malade. »

Tistou comprit que la tristesse de l'hôpital se cachait dans cette chambre, dans la tête de cette petite fille. Il en devenait tout triste lui-même.

« Tu reçois des visites?

– Beaucoup. Le matin, avant le petit déjeuner, je vois la sœur-thermomètre. Et puis le docteur Mauxdivers vient; il est très gentil, il me parle très doucement et il me donne un berlingot. A l'heure du déjeuner, c'est le tour de la sœur-pilules; puis, avec mon goûter, je vois entrer la sœur-aux-piqûres-qui-font-mal. Et après vient un monsieur en blanc qui prétend que mes jambes vont mieux. Il les attache avec des ficelles pour les faire bouger. Tous, ils disent que je vais guérir. Mais moi je regarde le plafond; lui, au moins, il ne me raconte pas de mensonges. »

Tandis qu'elle parlait, Tistou s'était levé et s'affairait autour du lit.

« Pour que cette petite fille guérisse, il faut qu'elle ait envie de voir un lendemain, c'est clair, songeait-il. Une

fleur, avec sa manière de se déplier, de ménager des surprises, pourrait sûrement l'aider. Une fleur qui pousse, c'est une vraie devinette, qui recommence tous les matins. Un jour elle entrouvre un bouton, le jour d'après elle défroisse une feuille verte comme une petite grenouille, et puis après elle déroule un pétale... A attendre chaque jour la surprise, cette petite fille oubliera peut-être sa maladie... »

Les pouces de Tistou ne chômaient pas.

« Moi, je crois que tu vas guérir, dit-il.

– Toi aussi tu le crois?

– Oui, oui, je t'assure. Au revoir.

– Au revoir, répondit poliment la petite fille malade. Tu as bien de la chance d'avoir un jardin. »

4. Le docteur Mauxdivers attendait Tistou derrière son grand bureau nickelé, encombré de gros livres.

« Alors, Tistou, demanda-t-il, qu'as-tu appris aujourd'hui? Que sais-tu de la médecine?

– J'ai appris, répondit Tistou, que la médecine ne peut pas grand-chose contre un cœur triste. J'ai appris que, pour guérir, il faut avoir envie de vivre. Docteur, est-ce qu'il n'y a pas des pilules pour donner de l'espoir? »

Le docteur Mauxdivers fut étonné de trouver tant de sagesse chez un si petit garçon.

« Tu as appris tout seul, dit-il, la première chose que doit savoir un médecin.

– Et la seconde, docteur?

– C'est que, pour bien soigner les hommes, il faut les aimer beaucoup. »

Il donna toute une poignée de berlingots à Tistou, et mit une bonne note sur son carnet.



5. Mais le docteur Mauxdivers fut encore bien plus étonné le lendemain, lorsqu'il entra dans la chambre de la petite fille. Celle-ci souriait; elle s'était réveillée en plein champ. Des narcisses poussaient autour de la table de nuit; la couverture était devenue un édredon de pervenches; de la folle avoine moussait sur la carpette. Et puis la fleur, la fleur à laquelle Tistou avait donné tous ses soins, une rose merveilleuse, qui ne cessait de se transformer, d'épanouir une feuille ou un bourgeon, la fleur montait à la tête du lit, le long de l'oreiller. La petite fille ne regardait plus le plafond; elle contemplait la fleur.

Le soir même, ses jambes commencèrent à remuer. La vie lui plaisait.

Maurice DRUON
Tistou les pouces verts
(Plon).

Tistou les pouces verts (III) 

LE ZOO

1. « A quoi penses-tu donc, Tistou? » lui demanda un jour Madame Mère. Tistou répondit :

Tistou répondit :

« Je pense que le monde pourrait être tellement mieux qu'il n'est. »

Madame Mère prit une figure fâchée.

« Ce ne sont pas des idées de ton âge, Tistou. Va donc jouer avec Gymnastique.

– Gymnastique pense comme moi », dit Tistou.

Cette fois, Madame Mère se fâcha.

« C'est un comble! s'écria-t-elle. Voilà que les enfants prennent l'avis des poneys, maintenant! »

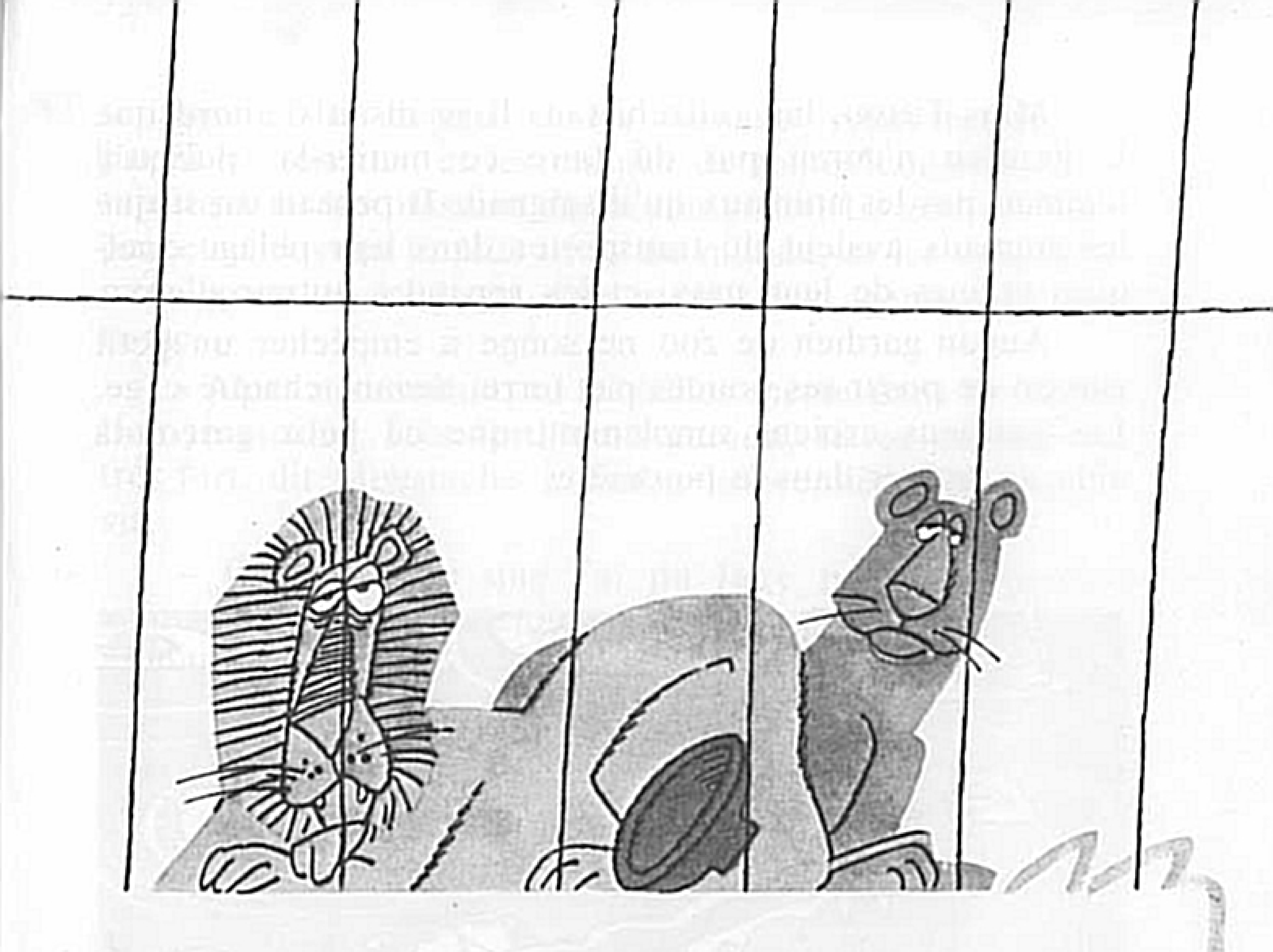
Et elle en parla à Monsieur Père, qui considéra que Tistou avait besoin de distractions.

« Le poney, le poney, c'est très bien, mais il ne faut pas qu'il voie toujours les mêmes animaux. Envoyons-le visiter le zoo. »

Mais là encore, Tistou eut une mauvaise surprise.

Il s'était imaginé le zoo comme un lieu féerique où les animaux s'offraient de leur plein gré à l'admiration des visiteurs, une sorte de paradis des bêtes où le boa faisait sa culture physique autour de la jambe de la girafe, où le kangourou mettait un petit ours dans sa poche pour l'emmener en promenade...

Il pensait que jaguars, buffles, rhinocéros, tapirs, oiseaux-lyres, perroquets et sapajous s'ébattaient parmi toute espèce d'arbres et de plantes merveilleuses, tels qu'ils sont peints sur les livres d'images.



2. Au lieu de cela, il ne vit au zoo que des cages où des lions pelés dormaient tristement devant des écuelles vides, où les tigres étaient enfermés avec les tigres, et les singes avec les singes. Il essaya de réconforter une panthère qui tournait en rond derrière ses barreaux, et voulut lui offrir une brioche. Un jardinier l'en empêcha.

« Interdit, jeune homme, restez en arrière. Ce sont des animaux féroces, cria le gardien fort en colère.

– D'où viennent-ils? demanda Tistou.

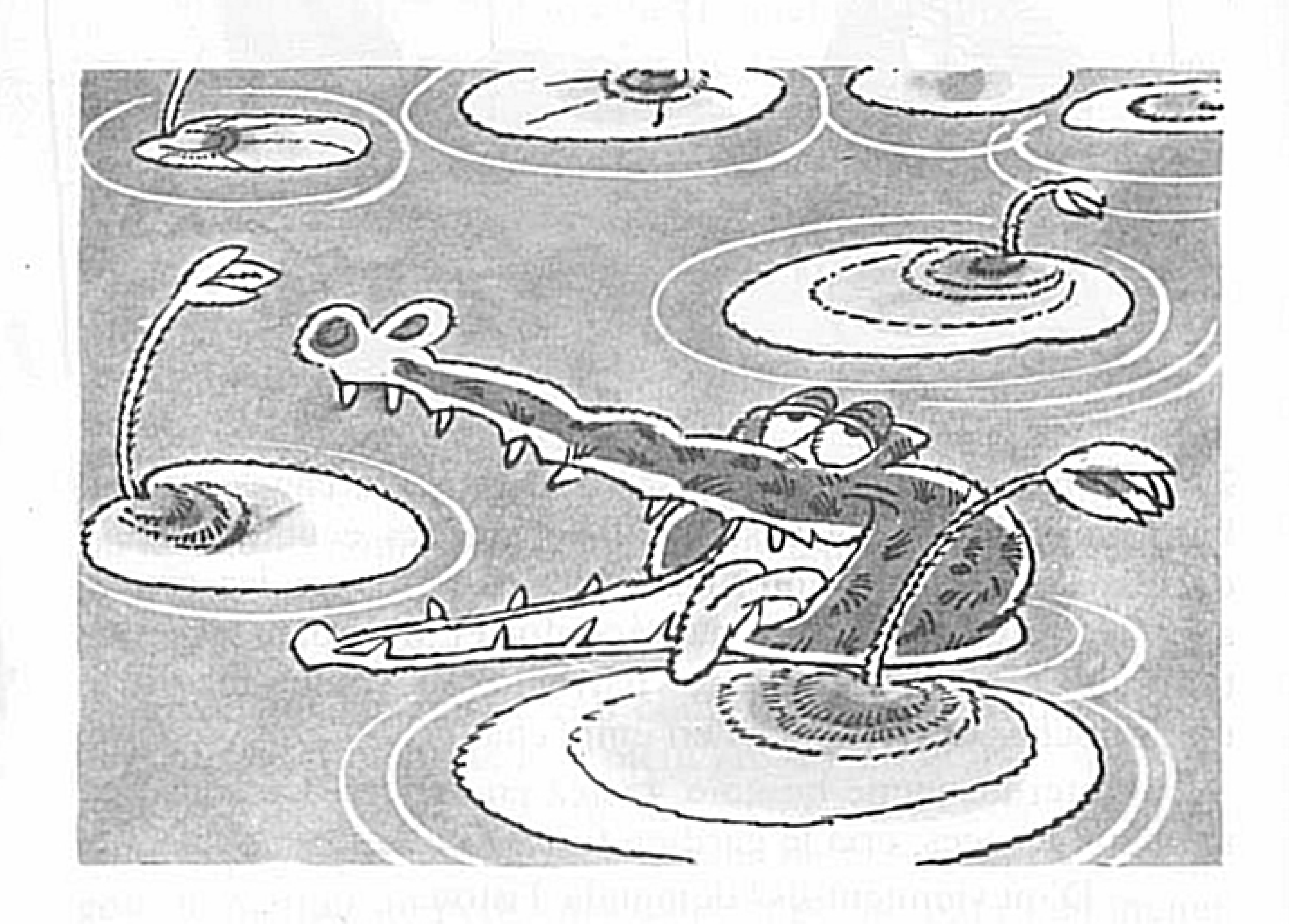
– De très loin. D'Afrique, d'Asie, je ne sais d'où!

– On leur a demandé leur permission avant de les amener ici? »

Le gardien haussa les épaules, et s'éloigna, en grommelant qu'on se moquait de lui.

Mais Tistou, lui, réfléchissait. Il se disait d'abord que le gardien n'aurait pas dû faire ce métier-là, puisqu'il n'aimait pas les animaux qu'il soignait. Il pensait aussi que les animaux avaient dû transporter dans leur pelage quelques graines de leur pays, et les répandre autour d'eux...

Aucun gardien de zoo ne songe à empêcher un petit garçon de poser ses pouces par terre, devant chaque cage. Les gardiens croient simplement que ce petit garçon-là aime se traîner dans la poussière.



3. C'est pourquoi, quelques jours plus tard, un immense baobab s'élevait dans la cage aux lions, les singes s'élançaient de liane en liane, des nénuphars s'éployaient dans la baignoire du crocodile. L'ours avait son sapin, le kangourou

sa savane; les hérons et les flamants roses marchaient parmi les roseaux, et les oiseaux de toutes couleurs chantaient parmi les buissons de jasmin géant. Le zoo de Mirepoil était devenu le plus beau du monde, et les conseillers municipaux se hâtèrent d'en avertir les agences de tourisme.

« Alors maintenant, tu travailles même dans la végétation tropicale? Très fort, mon garçon, tu es décidément très fort, dit Moustache à Tistou la première fois qu'il le vit.

– C'est tout ce que j'ai pu faire pour ces pauvres animaux féroces, qui s'ennuyaient si fort loin de chez eux », répondit Tistou.

Maurice DRUON
Tistou les pouces verts
(Plon).

Brin-de-laine

1. « Grand-mère, mon chandail est déchiré. »

« Grand-mère, j'ai un trou à ma chaussette. »

« Grand-mère, mon bonnet n'a plus de pompon. »

C'est toute la journée le même refrain dans la ferme de la colline et les vêtements à réparer s'entassent dans la corbeille à ouvrage de grand-mère. Celle-ci met ses lunettes, cherche son dé et ses aiguilles, choisit une pelote de laine et elle attaque la pile de raccommodages.

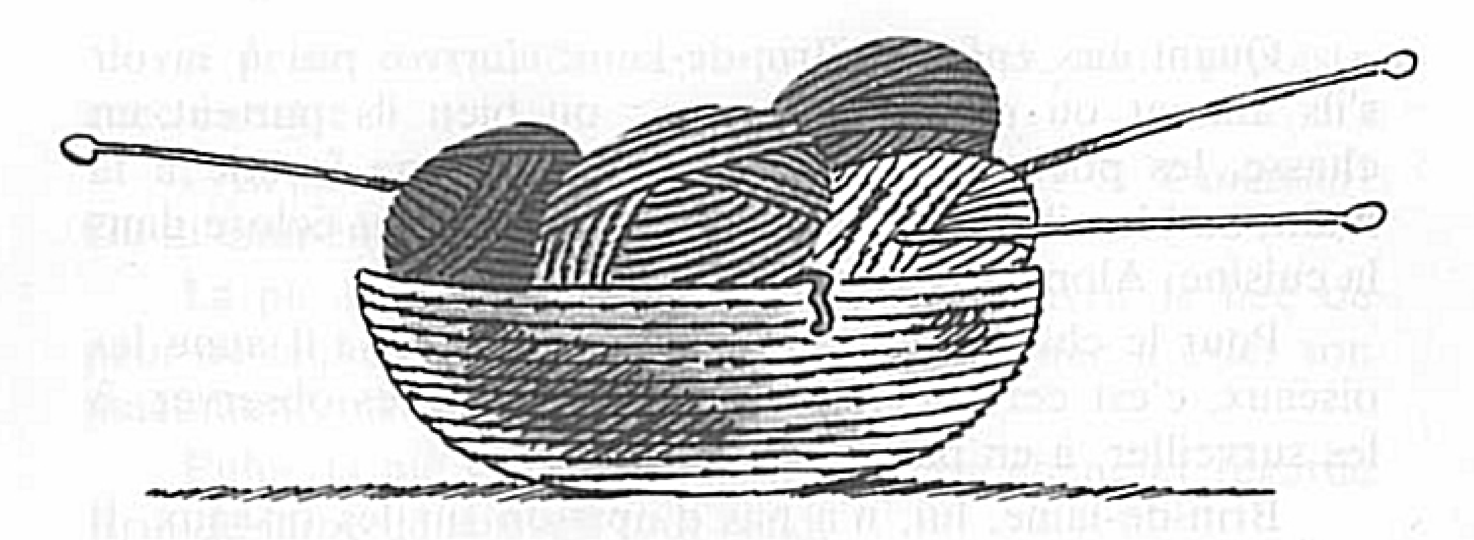
Brin-de-laine, petit personnage malicieux tout habillé de rouge, se faufile entre les pelotes et se cache au fond de la corbeille, surtout si le vêtement que tient grand-mère est rouge comme lui. C'est qu'il ne veut pas finir ses jours au talon d'un enfant insupportable; il ne veut pas être tissé au coude du fermier et supporter les trépidations du tracteur; il ne veut pas non plus décorer un bonnet qui sert de balle aux enfants de l'école.

Brin-de-laine aime mieux rester bien au chaud dans la grande cuisine de la ferme.

Il faut dire que depuis son enfance, passée sur le dos d'un mouton dans les pâturages de la montagne, il a beaucoup voyagé.

Il revoit souvent en pensée le matin de printemps où un tondeur, venu de la plaine, l'a enlevé à son univers familier et lancé dans de nombreuses aventures.

Aventures et voyages l'ont amené un beau jour à la ferme de la colline où il mène maintenant une existence tranquille.



En sécurité dans la corbeille à ouvrage de la grand-mère, il écoute les conversations et connaît ainsi toutes les nouvelles du pays.

2. Brin-de-laine est curieux d'esprit; tout l'intéresse et particulièrement la vie de la ferme.

Chaque jour, selon les saisons, le fermier parle de ses récoltes et de son travail.

En juin, il annonce : « Les groseilles mûrissent. Espérons que les bouvreuils nous en laisseront! » Ou bien : « Les cerisiers sont chargés de fruits, mais il faudra mettre un épouvantail dans le verger si nous voulons manger des cerises. »

En août, il déclare : « Les blés seront bientôt bons à faucher. »

Et à l'automne, il dit : « Je vais labourer le champ derrière la grange. Il faut semer la luzerne. Pourvu que les oiseaux ne picorent pas toute la semence! »

Le fermier n'aime pas les oiseaux. Et il n'est pas le seul; Brin-de-laine entend, parfois, la fermière dire : « Les pies sont encore venues par ici. Une bonne décharge de plomb nous débarrasserait de ces sales bêtes! »

Quelquefois la grand-mère soupire : « J'ai entendu crier la chouette cette nuit. C'est signe de malheur! »

Quant aux enfants, Brin-de-laine n'arrive pas à savoir s'ils aiment ou non les oiseaux : ou bien ils partent en chasse, les poches pleines de cailloux et une fronde à la main; ou bien ils rapportent des œufs qu'il font éclore dans la cuisine. Alors? Brin-de-laine ne sait pas...

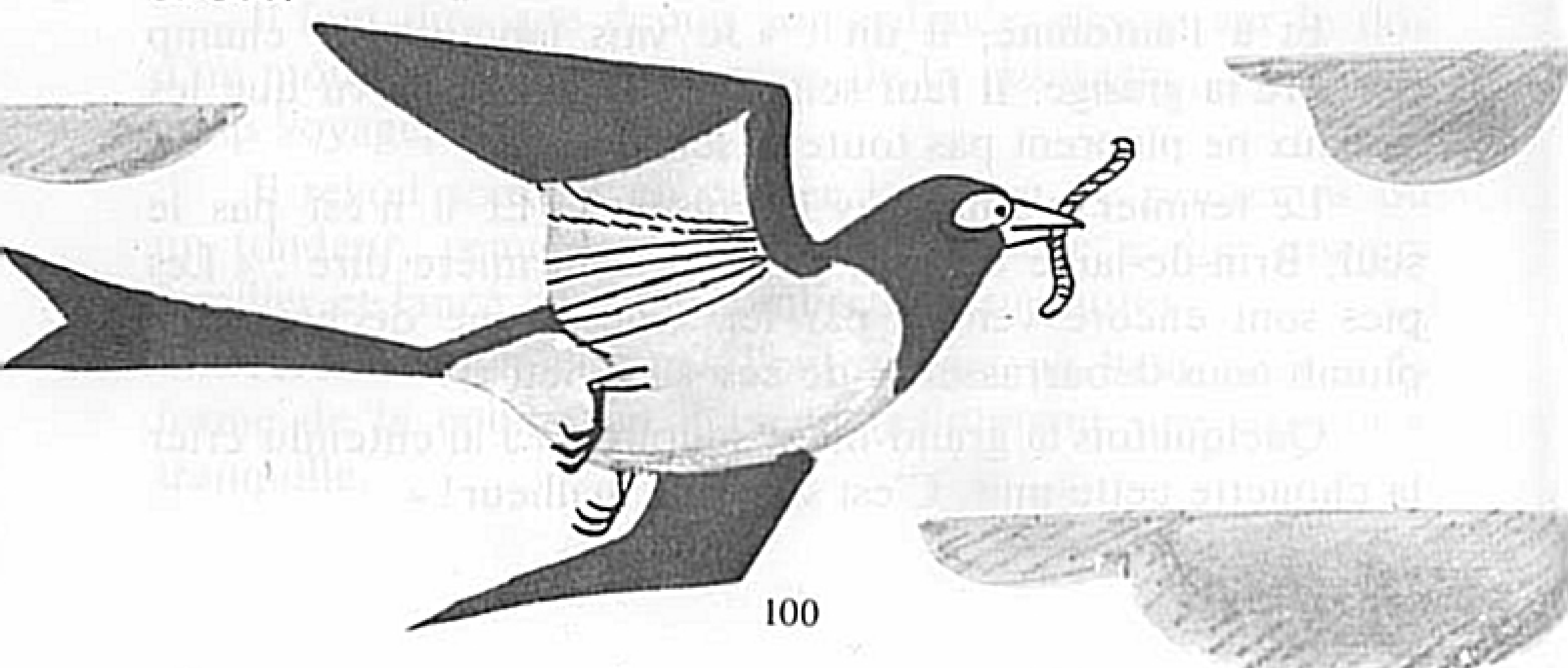
Pour le chat, les choses sont plus simples : il aime les oiseaux, c'est certain. Il passe son temps à les observer, à les surveiller, à en parler.

Brin-de-laine, lui, n'a pas d'opinion sur les oiseaux. Il ne les connaît pas, pas plus que les cerises, les groseilles ou la luzerne. Il essaie de comprendre et il prend à cœur les intérêts du fermier. Il voudrait lui rendre service.

3. Dans la ferme de la colline, sa vie s'écoule, calme et protégée, mais monotone et inutile.

Cela aurait pu durer toujours; mais un matin... ah! quelle aventure! C'était au printemps. Un matin donc, que la cuisine était vide, Brin-de-laine somnolait sans méfiance sur le bord de la corbeille à ouvrage. Soudain, avant même de comprendre ce qui lui arrive, il se sent saisi comme dans une pince et emporté sans ménagement dans les airs.

La pie, curieuse et voleuse, est entrée une fois de plus dans la cuisine et elle s'envole par la fenêtre, son butin dans le bec.



A peine revenu de sa surprise, Brin-de-laine proteste avec énergie :

« Au secours! Au secours! Au voleur! A l'assassin! Où m'emmènes-tu, vilaine bête? »

La pie ne répond rien. Elle ne peut ouvrir le bec de peur de lâcher Brin-de-laine. Celui-ci continue à crier son mécontentement.

Enfin, la pie se pose au sommet d'un chêne et regarde Brin-de-laine de son œil tout rond.

« Eh bien! quel tapage! Je te fais prendre le baptême de l'air et tu n'es pas content? »

Brin-de-laine interroge :

« Quel animal es-tu donc?

– Je suis une pie, petit niais, tu ne me connais pas? »

Brin-de-laine est indigné.

« Ah, c'est toi la pie? La fermière a bien raison de se plaindre de toi. Et pourquoi m'as-tu enlevé, je te prie? »

La pie prend un air dégoûté :

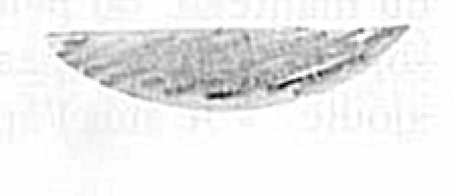
« Tu es joli, je te voulais pour décorer mon nid. Mais tu es trop stupide. Je te laisse. »

Brin-de-laine est épouvanté.

« Ne m'abandonne pas ici, voyons. Le vent va m'emporter très loin. Sois gentille, rapporte-moi à la ferme de la colline.

– Non, dit la pie, je n'ai pas le temps, mais je vais te trouver une cachette. »

Elle déploie ses ailes et s'envole vers le verger, portant Brin-de-laine dans son bec. Elle le dépose sous le revers d'un vieux manteau enfilé sur des morceaux de bois.





4. Brin-de-laine se sent à l'abri. Quel calme autour de lui!

Mais bientôt, il entend comme un ronronnement très doux et il demande :

« Qui chante?

– C'est moi », répond une voix grave qui semble sortir du manteau, ou peut-être de l'écharpe, à moins que ce ne soit du vieux chapeau qui coiffe le piquet de bois. Et la voix ajoute : « Je suis l'épouvantail du verger. »

Brin-de-laine a tellement entendu parler de l'épouvantail à la ferme de la colline qu'il a l'impression de retrouver un ami.

« Bonjour, dit-il, je suis content de te connaître. Est-ce que je peux t'aider à chasser les oiseaux? »

– Chasser les oiseaux? Petit malheureux, tu n'y penses pas! Je leur sers de perchoir et je les aide le plus possible. Ils ont la vie si difficile, les pauvres! »

Brin-de-laine n'en croit pas ses oreilles, il dit :

« Ton travail n'est donc pas d'empêcher les oiseaux de manger les fruits du fermier?

– Ecoute bien ce que je vais te dire, petit : les oiseaux sont utiles à l'homme. Tu ne sais sans doute pas que les oiseaux peuvent vivre sans les hommes, mais que les hommes ne peuvent pas vivre sans les oiseaux. Il faudrait tout de même que les hommes le sachent. Sans oiseaux sur la terre, il n'y aurait pas de fruits, pas de récoltes, pas d'arbres, pas de forêts. »

Brin-de-laine, de plus en plus étonné, interroge :

« Comment est-ce possible? »

5. Patiemment, l'épouvantail explique :

« Ce sont les insectes qui dévorent et détruisent les végétaux. Tu n'as jamais entendu parler des dégâts causés par les sauterelles? les limaces? les hannetons? les charançons? les mouches? les pucerons? les vers? les chenilles?...

– Si, si, dit Brin-de-laine, le fermier en parlait souvent, mais quel rapport cela a-t-il avec les oiseaux?

– Eh bien, les oiseaux se nourrissent en majorité d'insectes. Il n'y a pas de meilleur insecticide que les oiseaux. Et quand on dit d'un enfant qu'il a un appétit

d'oiseau, cela me fait rire : un jeune rouge-gorge avale chaque jour son propre poids de nourriture. Tiens, tu veux un exemple? »

Et l'épouvantail se penche sur un vieil arrosoir rouillé abandonné non loin de là; il siffle doucement : « Psitt, psitt... »

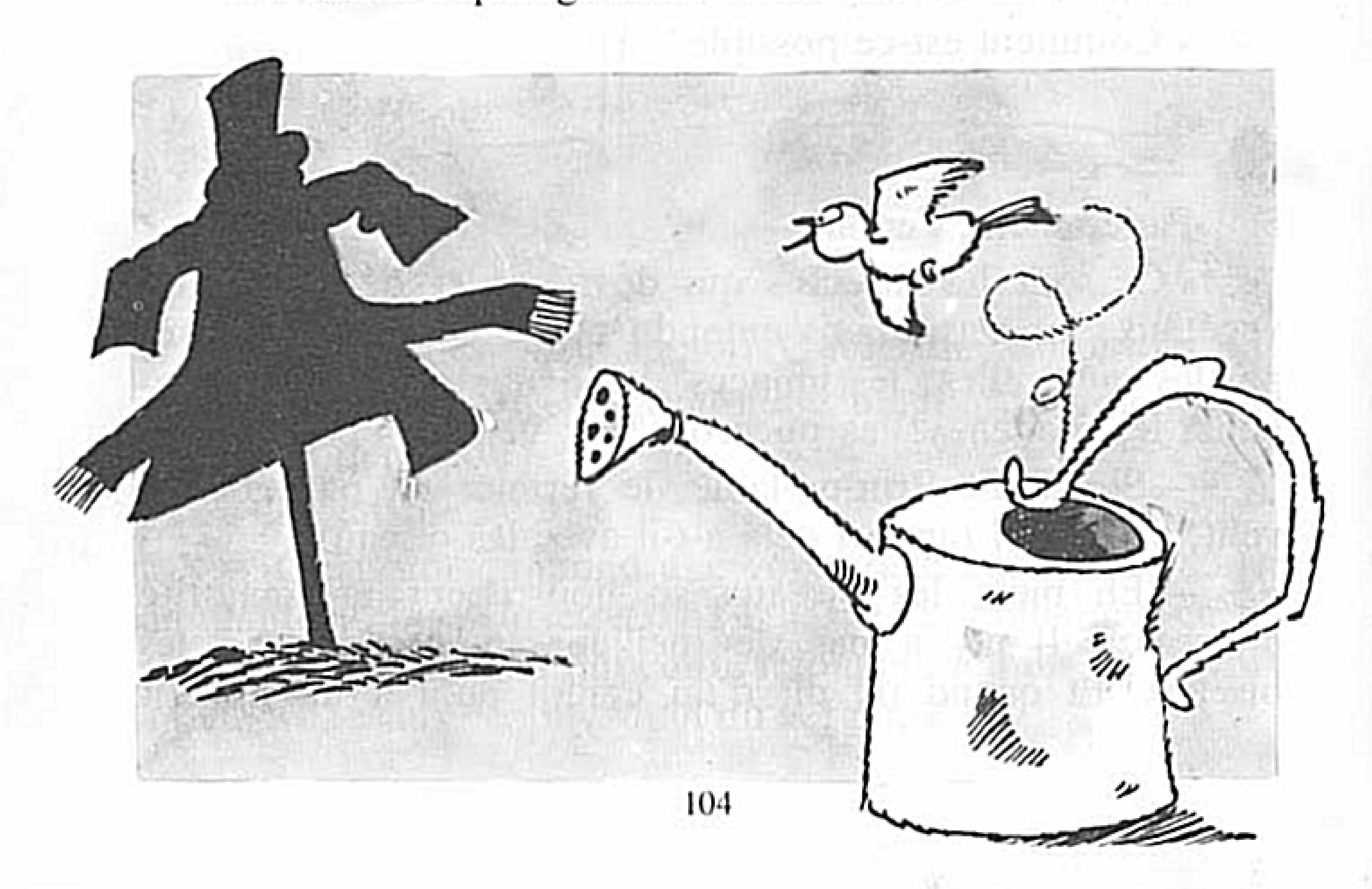
Subitement, une petite boule jaune et bleue surgit de l'arrosoir et vient se percher sur le bras de l'épouvantail qui demande :

« Veux-tu expliquer à Brin-de-laine ce que tu manges, ma chère mésange?

– Rien de plus facile, dit la mésange : environ vingt mille chenilles et à peu près trois cent mille œufs d'insectes par an, presque mille par jour si tu préfères. Et je ne te parle pas des pucerons; tu sais que je suis spécialiste du dépuceronnage des fleurs et des arbres du fermier.

Mais je ne m'attarde pas, je ne peux pas laisser mes œufs. »

Et l'oiseau replonge dans l'arrosoir.



6. « Ecoute, dit soudain l'épouvantail. Voilà le coucou qui appelle. Tu l'entends?

– Oui, dit Brin-de-laine, de quoi est-il spécialiste, celui-là?

– Oh, il a beaucoup de particularités... et il ne faut pas parler de lui aux mésanges, aux rossignols et aux rouges-gorges. Mais il a une spécialité bien intéressante : il mange les chenilles processionnaires, les plus dangereuses pour les plantes. Il est le seul à pouvoir les détruire, car ces grosses chenilles poilues donnent de l'urticaire aux autres oiseaux quand ils essaient de les manger. Sans le coucou, les forêts de chênes et de pins seraient détruites. »

L'épouvantail parle avec passion des oiseaux et Brin-de-laine l'écoute attentivement.

« Et la pie? demande-t-il, car il lui en veut encore de l'avoir enlevé.

– La pie, répond l'épouvantail, mange beaucoup d'insectes. Bien sûr, quelquefois, elle gobe les œufs des autres oiseaux qu'elle va chiper dans leurs nids. Elle a tort et je le lui dis souvent. Elle promet chaque fois de ne pas recommencer, mais je répète surtout aux petits oiseaux de surveiller leurs œufs. »

Brin-de-laine est presque convaincu. Il ajoute pourtant :

« Le fermier parle souvent des bouvreuils qui mangent ses groseilles et ses cerises; tu ne m'en as rien dit? »

7. L'épouvantail ne répond pas. Il est occupé à observer les allées et venues de quelques oiseaux au-dessus du verger. Il murmure :

« Tiens, tiens, je ne savais pas que les hirondelles étaient arrivées. »

Puis il se met à crier : « Ohé! Ohé! » et un oiseau vient se poser sur le bord du chapeau.

« Salut! Nous venons à peine d'arriver. Ah! quel voyage! »

Curieux, Brin-de-laine interroge :

« D'où viens-tu donc?

– D'Afrique du Sud. C'est bien loin!

– Comment s'est passé l'hiver? demande l'épouvantail.

– Très bien, merci. Le temps était chaud et la chasse était bonne. »

Brin-de-laine est tout excité :

« Quel genre d'animal chasses-tu? les lions? les éléphants? »

L'oiseau émet un sifflement.

« Petit sot, bien sûr que non! Je chasse les mouches, les moucherons, les moustiques et les fourmis ailées. Il m'en faut bien deux mille par jour pour me nourrir.

– Et ici, interroge l'épouvantail, tout va bien?

– Oui, dit l'hirondelle, le gibier commence à être abondant. Mais la pluie a abîmé notre nid et il faut le réparer. Je me sauve pour aider mon épouse. »

Un coup d'aile et l'oiseau a disparu.

« Quelle vitesse! dit Brin-de-laine. J'aimerais faire quelque chose pour lui.

– Pauvre petit! A quoi servirais-tu? Une hirondelle voit un moucheron à cent mètres de distance et l'avale au vol avant que tu l'aies seulement aperçu. Reste plutôt avec moi, tu as encore beaucoup à apprendre. »

8. Brin-de-laine se tait et observe. Beaucoup d'oiseaux divers animent le verger. L'épouvantail indique leur nom : chardonnerets, troglodytes, rouges-gorges... Il les interpelle et les interroge.

« As-tu vu cet oiseau? » demande-t-il soudain.

Brin-de-laine n'a rien vu.

« C'était un joli petit bouvreuil, explique l'épouvantail. Il s'est sauvé; c'est qu'il ne te connaît pas encore; il est tout jeune et très timide. Mais justement, tu parlais des bouvreuils tout à l'heure, il me semble?

– Oui, dit Brin-de-laine, que mangent-ils?

– Oh, un peu de tout.

– Alors ils mangent des fruits? »

L'épouvantail semble mécontent :

« Cesse de m'ennuyer avec tes fruits, s'il te plaît. Le bouvreuil mange des anthonomes : ce sont des coléoptères qui pondent leurs œufs sur les fleurs des pommiers et des cerisiers quand elles sont en bouton et cela les empêche de devenir des fruits. Alors, tu ne trouves pas qu'il a le droit de manger quelques cerises, non? D'ailleurs, rassure-toi, il enlève la pulpe et ce sont les noyaux qu'il mange. »

9 Brin-de-laine réfléchit longtemps à tout ce qu'il vient d'apprendre.

Peu à peu la nuit tombe et il somnole à côté de son nouvel ami. Mais celui-ci chuchote :

« Ecoute bien, petit, jamais tu n'entendras une si douce musique. »

Avec effort, Brin-de-laine lutte contre le sommeil. Bientôt un chant mélodieux s'élève, se développe et remplit peu à peu le silence de la nuit. Brin-de-laine ne pense plus

à dormir. Emerveillé, il écoute chanter le rossignol et il dit :

« Je n'avais jamais entendu un si beau chant.

– Le rossignol chante seulement au printemps, petit. Il passe l'hiver en Arabie.

– Oh! dis-moi comment je dois faire : j'aimerais l'entendre chanter toujours.

– C'est impossible. Le rossignol ne chante qu'ici et seulement au printemps. Il se tait presque toute l'année. Profites-en bien; en cette saison, il chante sans arrêt, mais c'est la nuit qu'on l'entend le mieux, quand les autres oiseaux dorment.

– Le rossignol est donc le seul à ne pas dormir?

– Pauvre Brin-de-laine, tu es décidément bien ignorant. Tu n'as jamais entendu parler des oiseaux de nuit : la chouette, le hibou, la hulotte? »

Brin-de-laine réfléchit :

« La grand-mère parlait souvent de la chouette. »

10. A ce moment-là, par-dessus le chant du rossignol, un ululement se fait entendre.

« Tiens, voilà la hulotte, annonce l'épouvantail.

– Est-ce que cet oiseau porte malheur comme la chouette?

– Demande-le lui toi-même, il va venir nous voir. »

Brin-de-laine écoute les bruits mais il n'entend que le rossignol. Pourtant, tout à coup, le ululement éclate à nouveau dans son oreille.

« Bonsoir, dit l'épouvantail. Un de mes amis aimerait te poser une question.

– J'écoute, dit l'oiseau.

– Pardon, dit Brin-de-laine d'une voix tremblante. Est-ce que vous portez malheur? »

Un ricanement se fait entendre.

« Quelle idée! Qui peut penser une bêtise pareille?

– C'est la grand-mère, dans la ferme de la colline.

– Cela ne m'étonne pas d'elle. Décidément, les humains connaissent bien mal les oiseaux. Est-ce que par hasard cette personne a peur de son chat?

– Non, dit Brin-de-laine, elle l'adore. Mais son chat lui est très utile, il mange toutes les souris. »

Le ricanement continue.

« Heureusement qu'il ne les mange pas toutes. Moi qui te parle, je viens d'en manger six, histoire de me mettre en appétit. Je ne sais pas très bien compter, mais ma femme m'a dit que j'avais avalé cent dix rats depuis trois semaines. Si les hommes m'appellent souvent chat-huant au lieu de hulotte, tu penses bien qu'il y a une raison. »

Brin-de-laine est stupéfait :

« Tu te nourris comme un chat?

– Parfaitement : je débarrasse les granges des souris et des rats et je sauve les récoltes des mulots, des campagnols et des loirs. »

Brin-de-laine essaie de se rappeler tout ce qu'il a entendu dire du chat de la ferme.

« Est-ce que, comme le chat, tu aimes beaucoup les oiseaux? »

La réponse se fait attendre; le chat-huant semble embarrassé et l'épouvantail vient à son secours :

« Allons, tu peux avouer que tu dévores de temps en temps un moineau quand, l'hiver, tu ne trouves rien à te mettre sous la dent... ou plutôt sous le bec. Oh! ce n'est pas que je t'approuve. mais je suis au courant. »

Brin-de-laine est indigné :

« Tu n'as pas honte? Le chat n'est pas du tout comme toi. Il se nourrit de lait et d'un peu de viande que lui donne la fermière; sans parler des souris, bien entendu. »

Cette fois, l'épouvantail et la hulotte se fâchent.

« Le chat? Que crois-tu donc? Il mange des oiseaux et il les chasse en toutes saisons, même quand il est bien nourri à la ferme. »

Là-dessus le chat-huant s'envole et Brin-de-laine est long à trouver le sommeil.

11. Le lendemain, Brin-de-laine est réveillé très tôt par le chant des oiseaux.

« Je voudrais t'aider, dit-il à l'épouvantail.

– M'aider à quoi? demande celui-ci. A chasser les oiseaux?

– Non, non, dit Brin-de-laine, j'ai compris, je voudrais leur être utile.

– Ce n'est pas facile, dit l'épouvantail. Que pourrais-tu faire? »

A ce moment-là, le bouvreuil à la gorge rose vient se poser sur l'épaule de l'épouvantail.

« Eh bien, dit celui-ci, tu t'enhardis, tu n'as plus peur de Brin-de-laine?

– Non, dit le bouvreuil, j'aimerais lui demander un service. »

Brin-de-laine se sent tout joyeux.

« Quel service? demande-t-il.

– Voilà, dit le bouvreuil. Je vais me mettre en ménage.

Ma fiancée est en train de construire notre nid là-bas dans le massif de lilas et nous avons pensé...

– Eh bien? demande Brin-de-laine.

– Veux-tu venir t'installer avec nous? Nous voulons beaucoup d'enfants. Tu tiendrais chaud à nos œufs et ensuite à nos oisillons. Grâce à toi ils auraient un lit douillet et confortable. Ne t'inquiète pas, ajoute l'oiseau précipitamment, nos enfants seront très propres, nous y veillerons soigneusement. Et tu resteras toujours avec nous, car nous n'aimons pas voyager, nous autres bouvreuils. Nous serions si contents si tu acceptais.

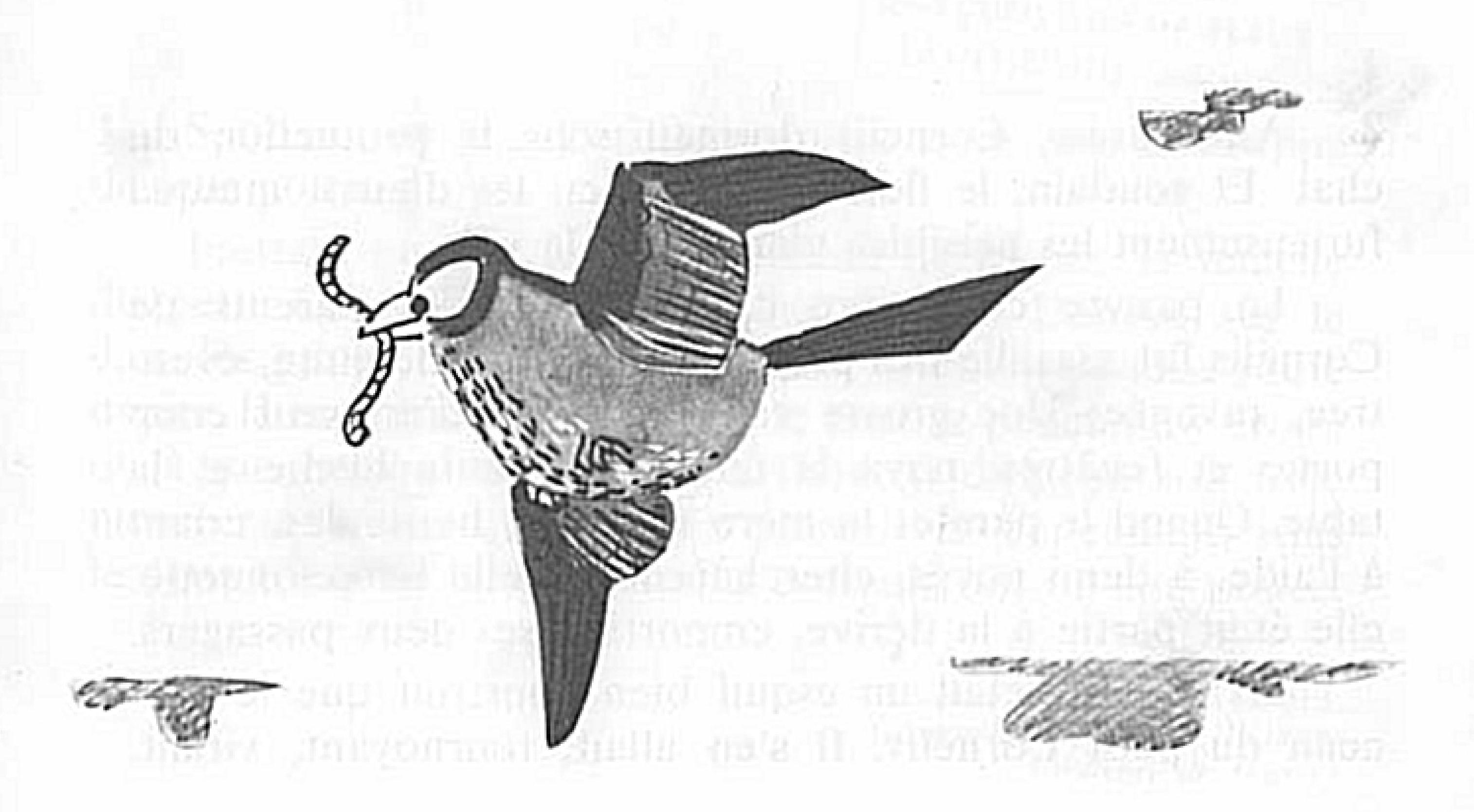
– J'accepte avec plaisir, dit Brin-de-laine. »

Il fait ses adieux à son ami l'épouvantail.

« Alors, demande celui-ci, tu es heureux?

– Oui », répond Brin-de-laine et il s'envole dans le bec du bouvreuil vers sa nouvelle vie.

A. PHILIBERT



Cornélis

1. Cette histoire se passe en Hollande, dans ce pays situé au bord de la mer, sillonné de nombreuses rivières et où il y a souvent de dangereuses inondations.

Une nuit des anciens temps, les fleuves franchirent les digues et se ruèrent sur notre riche cité.

Cette nuit-là, le petit Cornélis dormait, bien chaudement couvert, dans sa bercelonnette de bois. C'était une très belle et très solide bercelonnette. Son papa, habile ouvrier, l'avait construite de bon chêne et bien goudronnée. Il l'avait, en outre, ornée d'un petit dais sur lequel, chaque soir, venait dormir le chat, l'ami préféré de Cornélis. La maman de Cornélis avait tricoté, pour le berceau de son bébé, une épaisse couverture, et bourré de plumes matelas et coussins.

2. Ainsi donc, Cornélis dormait sous la protection du chat. Et soudain, le flot, ayant vaincu les digues, attaqua furieusement les paisibles maisons de la ville...

La pauvre chaumière où habitaient les parents de Cornélis fut assaillie des premières, et, tout de suite, éventrée, ravagée. Une grosse vague arracha d'un seul coup portes et fenêtres, noya le feu, renversa la huche et la table. Quand le père et la mère soulevés, bousculés, criant à l'aide, à demi noyés, cherchèrent la belle bercelonnette, elle était partie à la dérive, emportant ses deux passagers.

En vérité, c'était un esquif bien construit que le berceau du petit Cornélis. Il s'en allait, tournoyant, virant,

chassé par un courant, ramené par un remous. Mais les eaux, harcelées par le vent, commencèrent de danser la grande sarabande, et le berceau de Cornélis se mit à rouler et à tanguer comme un navire de haute mer.

C'est alors que le chat, le doux gardien, l'ami fourré, montra que les chats hollandais sont de bons matelots quand ils veulent et que le ciel l'exige. Il était dressé sur ses pattes, bien amarré au dais de la bercelonnette, et, chaque fois qu'une vague inclinait d'un côté la nacelle de Cornélis, le chat marin se penchait de l'autre côté pour rétablir l'équilibre.

Cornélis s'était d'abord réveillé. Il avait poussé, dans la tourmente, des cris que nulle oreille ne pouvait percevoir. Mais il comprit qu'on le berçait adroitement, et il se rendormit sans peine...

Quand le jour parut, il n'y avait plus de ville... Le père et la mère de Cornélis, perchés au faîte d'un moulin, regardaient avec désespoir cette eau qui leur avait pris leur cher bébé.

3. Soudain, un grand cri de surprise et de joie s'échappa de leur poitrine.

Flottant comme jadis le berceau de Moïse, la nacelle du petit Cornélis apparut sur les vagues. Debout sur le dais, les pattes raidies, le dos arqué, la queue tendue toute droite, la moustache en bataille, le chat se penchait à droite ou à gauche, en avant ou en arrière. Il dirigeait son frêle navire aussi bien qu'un vieux pilote... Et cependant, sous le doux tricot de laine, Cornélis dormait, suçant son pouce.

D'après Georges DUHAMEL
Géographie cordiale de l'Europe
(Mercure de France).

Une histoire de chiens

1. *Le narrateur* – Sur la place d'un petit village, près de Paris, l'animation est grande ce dimanche matin.

Les Parisiens sont venus pour le week-end : les femmes font la queue à la boulangerie et à l'épicerie; leurs maris ont besoin de clous ou de fil de fer; les enfants font des courses de vélo sur la place.

Et les chiens? Il y a ceux du village, tout excités de voir tant de monde; et il y a ceux qui arrivent de Paris; ils sont plus distingués, plus timides aussi, et tout étonnés d'être en liberté.

Tous ces chiens ont beaucoup de choses à se raconter et ils se retrouvent avec le plus grand plaisir. Voulez-vous savoir ce qu'ils se disent?



2. *Le chien de la ferme* – Bonjour, caniche, je ne te reconnaissais pas. Il me semble que tu as maigri. Tu n'es pas malade au moins?

Le caniche – Non, ne t'inquiète pas, je vais très bien, mais ma maîtresse m'a emmené chez le tondeur. J'ai l'air d'avoir maigri, mais c'est ma toison qui est plus mince.

Le chien de la ferme – Heureusement que mon maître ne s'occupe pas de mon poil, il a autre chose à faire.

Le caniche – Mon maître est très occupé aussi; je ne le vois pas souvent à Paris.

Le chien de la ferme – Que fait-il?

Le caniche – Eh bien, j'avoue que je ne sais pas très bien et je suis bien embarrassé pour te répondre.

Le chien de la ferme – Qu'est-ce qui t'embarrasse?

Le caniche – Mon maître répète tout le temps qu'il mène une vie de chien.

Le chien de la ferme – Comment dis-tu? Une vie de chien? Ce n'est pas un métier, qu'est-ce que ça veut dire?

Le cocker – Mon maître dit la même chose.

Le chien de la ferme – Le mien ne parle pas comme cela.

Le cocker – Cela ne m'étonne pas, car, quand il vient ici, mon maître ne dit jamais qu'il mène une vie de chien.

Le caniche – Ce qui est bizarre, c'est que moi, au contraire, j'ai l'impression de mener une vraie vie de chien ici, alors qu'à Paris je suis toujours enfermé et que je ne peux pas courir où je veux.

Le teckel – Le langage des hommes est vraiment curieux. Moi non plus, je ne le comprends pas toujours. Figurez-vous que mon maître prétend qu'il a installé un chien-assis [1]

---

1. On appelle *chien-assis* une fenêtre percée dans un toit en pente.

dans son grenier. J'étais tout content d'avoir un camarade. Mais je suis monté plusieurs fois dans le grenier, il n'y a pas de chien.

Le cocker – Un chien ne reste pas assis tout le temps et il était parti se promener quand tu es monté.

Le teckel – Non, non, jamais il n'est venu de chien au grenier. Tu penses bien que j'aurais senti sa présence même s'il était sorti. N'oublie pas que notre odorat, à nous chiens de chasse, est particulièrement sensible.

Le cocker – C'est vrai. Mais tu me fais penser à autre chose, teckel, en parlant de chasse. Ma maîtresse prétend qu'elle dort en chien de fusil. Sais-tu pourquoi?

Le teckel – Non. Décidément, je ne comprends pas les hommes.

Un chien-loup – Moi non plus. Je vous écoute depuis un moment et je ne comprends pas plus que vous. Et il y a une chose qui me tracasse, moi. Hier, je suis venu dans un camion. Et le chauffeur disait qu'il n'aimait pas conduire entre chien et loup. Je me suis demandé s'il disait cela parce que j'étais là. Qu'en pensez-vous?

Le narrateur – Personne ne répond. Les chiens sont assis en rond et se taisent un moment. Une dame sort de la boucherie et appelle. Le caniche se lève et la rejoint.

3. *Le chien-loup* – C'est bientôt l'heure du repas.

Le chien de la ferme – Regardez ce petit garçon en équilibre sur son vélo. Il va tomber, il va se fracasser le crâne!

Le cocker – Dans ce cas, mon maître dit qu'il a la chair de poule.

Le chien de la ferme – C'est stupide! Nous n'avons rien de

commun avec ces bêtes-là. Mais je vous assure que cet enfant me fait peur.

Le chien-loup – Ne t'inquiète pas pour lui. C'est le fils de mon maître et son père lui dit tous les jours qu'il a la tête dure. Il ne risque rien.

Le chien de la ferme – Ah! bon, tu me rassures. A ce propos, il se passe quelque chose de bien étonnant à la ferme. Le fermier dit que sa femme perd la tête. Mais j'ai beau la surveiller, je n'ai rien remarqué. Sa tête m'a l'air de lui tenir très bien au corps.

Le teckel – C'est difficile, décidément, de comprendre les hommes.

Le cocker – Oui : on ne comprend pas mieux quand ils parlent de leur corps que quand ils parlent de nous. Mon maître parlait l'autre jour de son grand-père (il parle toujours de son grand-père et pourtant ce vieux monsieur est tout petit); et il disait que son grand-père avait l'oreille dure. Eh bien, je lui ai donné un grand coup de langue sur l'oreille parce que je voulais me rendre compte. Il n'y a aucune différence avec celle de mon maître.

Le teckel – Alors, ton maître est un menteur?

Le cocker – Je n'ai pas dit ça.

Le teckel – Pourtant, c'est un mensonge de parler d'une oreille dure si elle n'est pas dure. C'est comme ma maîtresse qui raconte qu'elle dort sur ses deux oreilles depuis que je couche dans l'entrée. Cela m'intriguait tellement que je me suis glissé dans sa chambre pour la regarder dormir.

Le chien de la ferme – Et alors?

Le teckel – Et alors, ce n'est pas vrai.

Le cocker – C'est impossible, voyons. Même moi qui ai les oreilles longues et souples, je n'y arriverais pas.

Le teckel – Tu as raison, cocker, c'est un mensonge.

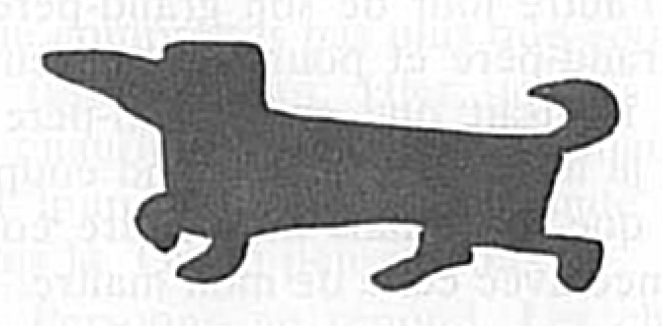
4. *Le narrateur* – Les chiens se taisent et réfléchissent. Un homme passe sur la place avec un journal à la main et le cocker le rejoint.

Le chien de la ferme – Je vais rentrer aussi. Je commence à avoir faim et j'ai promis à la chienne du facteur de passer la voir avant de rentrer.

Le teckel – Tu as de la chance, tu sais, de pouvoir te promener ainsi. Il faut dire que, si nous ne comprenons pas les hommes, ils ne nous comprennent pas toujours non plus.

Le chien-loup – C'est vrai. Mais que ferions-nous sans eux?

Le chien de la ferme – A dimanche prochain, les amis.



Le roman de Renard

I – RENARD ET LES MARCHANDS DE POISSON

C'était un hiver rigoureux. Toutes les provisions étaient épuisées. Renard, poussé par la faim, rôdait près des villages et des poulaillers.

Un matin, il se poste le long d'une route pavée et là, caché sous une haie, il attend une bonne occasion.

Soudain, une charrette arrive au grand trot. Ce sont des marchands de poisson qui vont à la ville pour leurs affaires. Ils transportent une montagne de harengs frais, car le vent était bon pour la pêche. Ils ont aussi des paniers pleins de poissons grands et petits, d'étang et de rivière : lamproies, anguilles, carpes, truites et saumons.

Renard, qui a vu de loin la charrette et senti l'odeur du poisson, a imaginé un bon tour. Couché au milieu de la route, il fait le mort : il a les pattes en l'air, les yeux clos, la respiration arrêtée.

L'un des marchands l'aperçoit et dit à son compagnon :

« Ramassons ce renard. Voilà une belle peau facilement gagnée! »

Ils approchent, tâtent la bête, la retournent sans crainte d'être mordus. Ils examinent le dos et la gorge.

« Nous la vendrons trois sols, dit l'un.

– Nous la vendrons bien quatre, dit l'autre, et ce n'est pas cher! Regardez comme la gorge est blanche! »

Ils lancent Renard sur la charrette, et en route de nouveau!

Ils bavardent gaiement :

« Ce soir, en rentrant à la maison, nous nous occuperons de lui, nous l'écorcherons! »

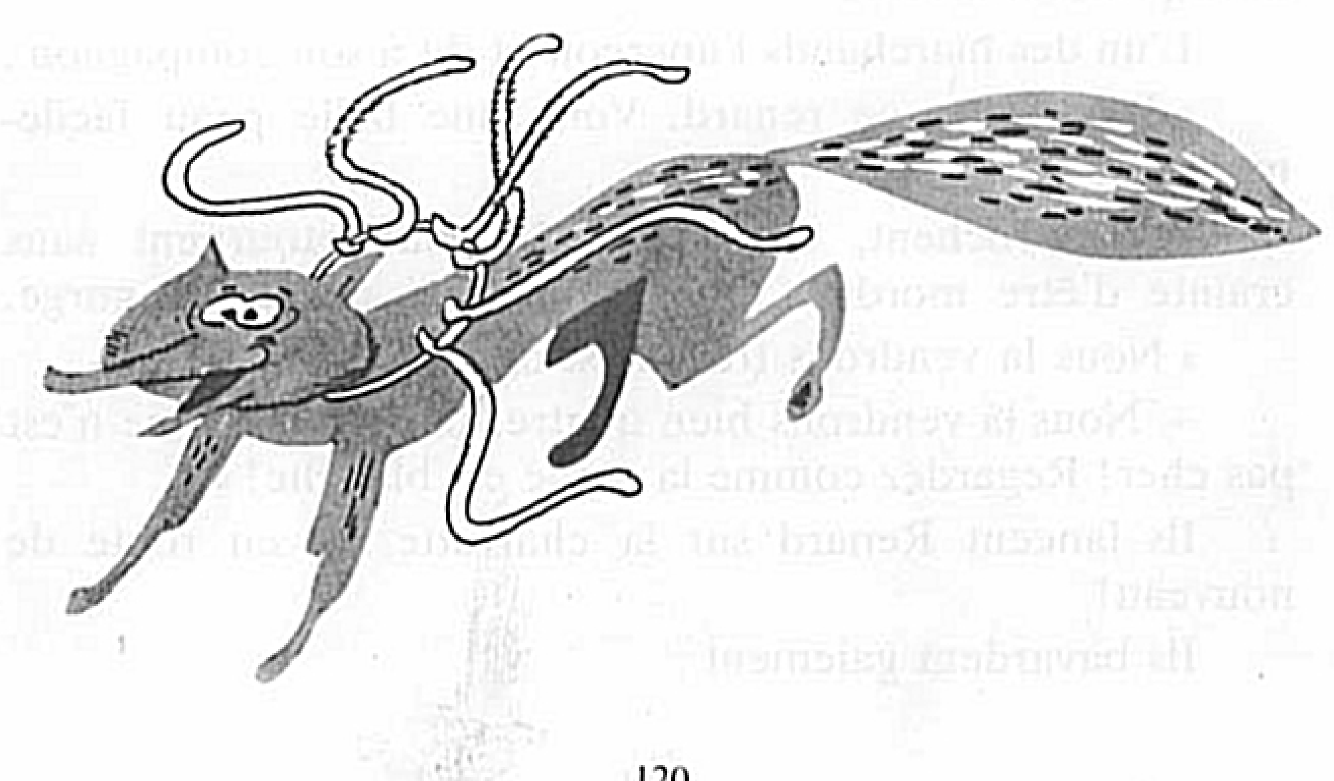
Renard les laisse parler et, tout bas, pouffe de rire.

Il est à plat ventre sur les paniers et, avec ses dents, il en a percé un. Puis il en a tiré plus de trente harengs. Il les a croqués tout crus, avec les arêtes, sans réclamer ni sel, ni fines herbes, ni moutarde. Le premier panier vide, il en attaque un deuxième. Il en tire une demi-douzaine d'anguilles. Elles étaient enfilées par les ouïes, sur un brin d'osier noué. Renard passe la tête et le cou dans la boucle d'osier et arrange les anguilles sur son dos. Puis il saute à terre et dit aux marchands :

« Bonsoir et bonne route! J'emporte ces deux ou trois anguilles et vous laisse volontiers tout le reste! »

Les marchands bondissent à sa poursuite. De rage, ils battent des mains et se tapent sur la tête : « Etions-nous fous! Au diable la sale bête! »

Mais Renard galope plus vite qu'eux. Et les marchands regagnent leur charrette, tout confus, pour regarder leurs paniers percés.



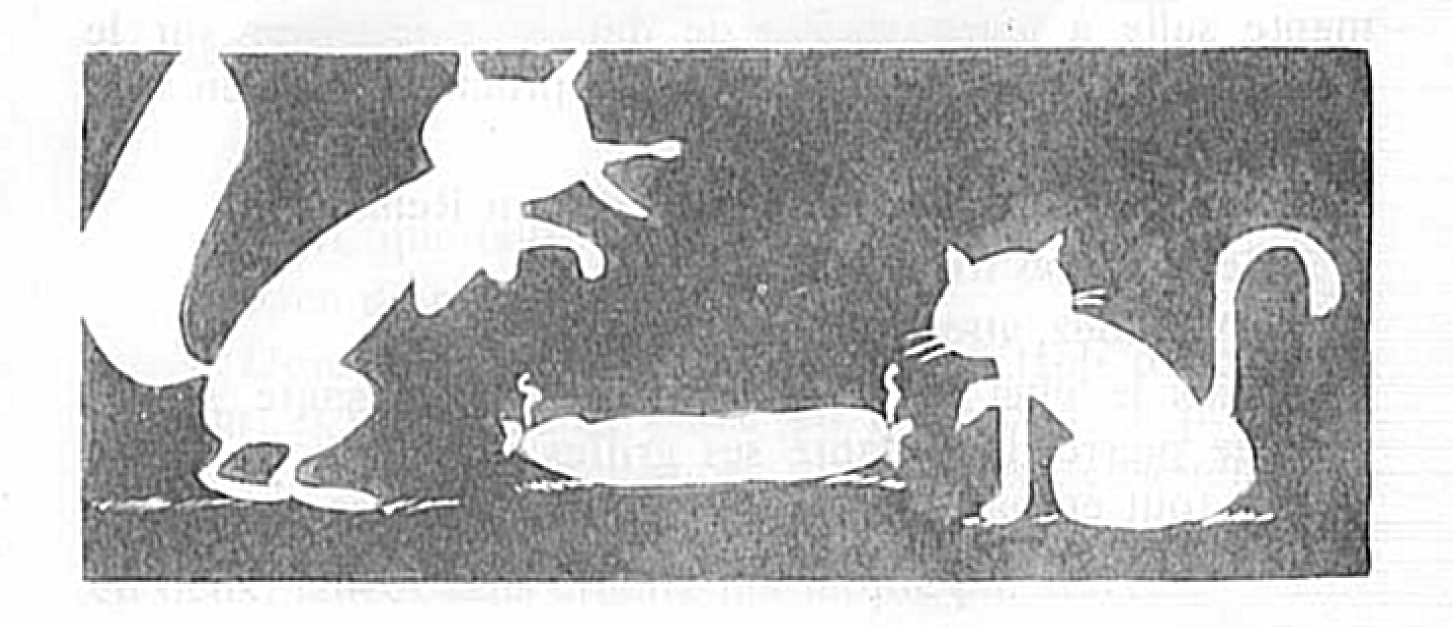
II – L'ANDOUILLE DE RENARD ET DE TIBERT LE CHAT

L'hiver est arrivé; Renard qui bâille de faim rôde de nouveau sur les routes. A un tournant, il rencontre Tibert le chat qui joue tout seul : il joue avec sa queue, et bondit en cercle.

Renard a grande envie de dévorer le chat, mais les privations et les courses ont diminué ses forces, les batailles ont labouré sa peau; et puis Tibert est bien reposé; sous ses moustaches blanches, il a des dents tranchantes et pointues; il montre aussi de bonnes griffes pour sa défense. Renard n'a pas le courage d'attaquer.

Il propose son alliance au chat et Tibert accepte.

Poussés par la faim, ils s'engagent tous deux sur un sentier et, chance merveilleuse, ils trouvent une grande andouille au bord du chemin.



Renard saisit l'andouille le premier. Tibert dit alors :

« Pardieu, beau compère, chacun la moitié!

– Comment donc! Qui veut prendre votre part? Ne sommes-nous pas alliés? »

Tibert a peu confiance :

« Compagnon, dînons tout de suite.

– Oui, mais nous ne sommes pas en paix ici, j'emporte l'andouille plus loin. »

Déjà, Renard a saisi le milieu de l'andouille qui pend par les deux bouts.

Tibert est très inquiet pour le partage.

« Malheureux! dit-il, vous salissez les bouts qui traînent dans la poussière et entre vos dents vous bavez sur le milieu; j'en ai la nausée.

– Et comment portez-vous une andouille, vous?

– Donnez et regardez. »

Renard hésite. Mais il pense : « Chargé du poids de l'andouille, Tibert ne peut s'échapper », et il cède.

Le chat, bien content, attrape l'andouille par un des bouts; il balance l'autre bout qui retombe sur son dos.

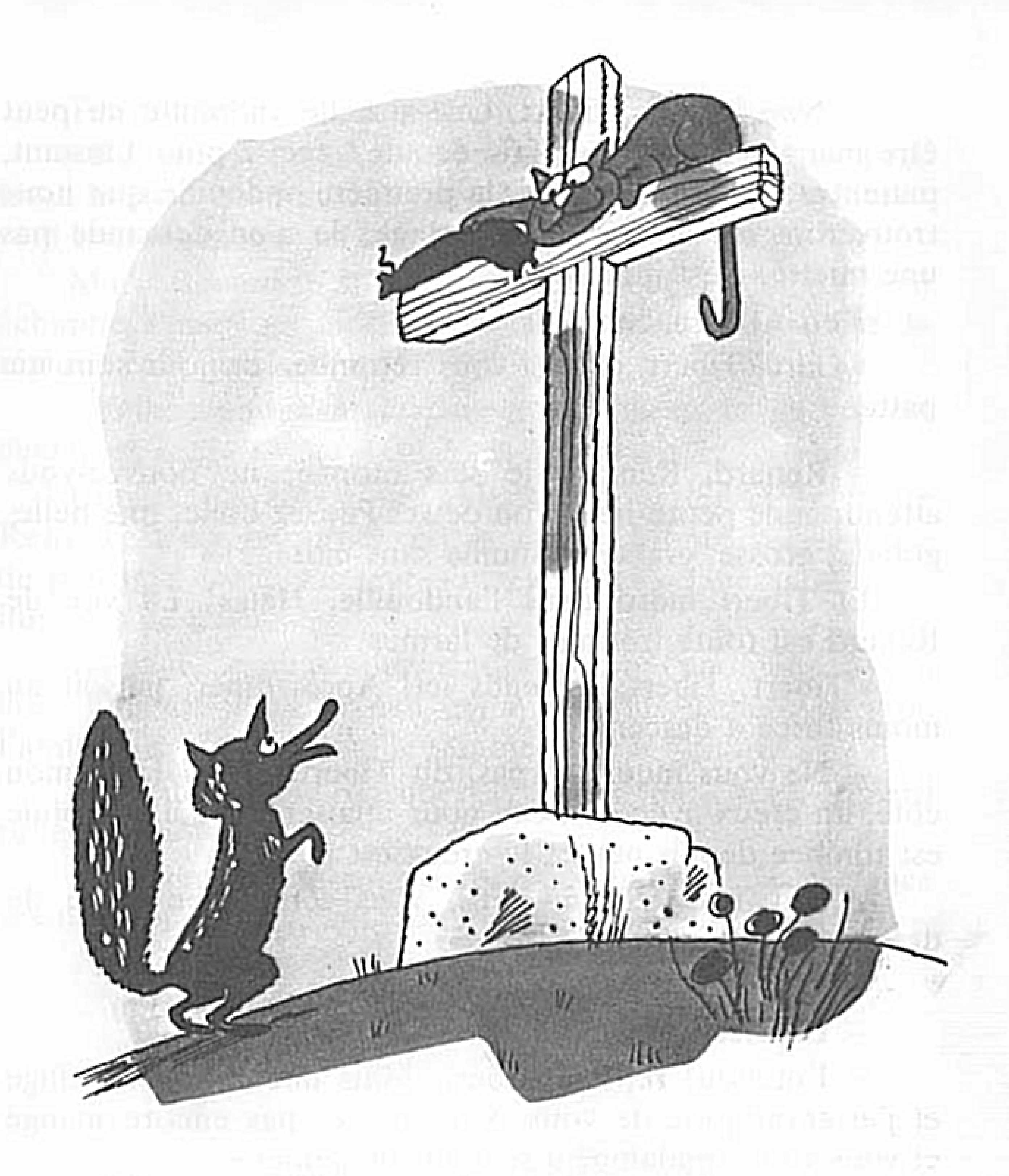
« Maintenant, en route! dit-il. Regardez le tertre, là-bas; une croix est plantée dessus. N'est-ce pas une charmante salle à manger? Pas de danger à redouter sur le tertre; de tous côtés, les gens qui approchent sont en vue. Venez vite. »

Et Tibert, au grand galop, file devant Renard.

Renard, très irrité, crie :

« Attendez, attendez! »

Mais le chat n'attend pas. Déjà, il a sauté sur la base de pierre, il a planté ses griffes dans le bois et il a grimpé tout en haut. Il est assis sur un des bras et regarde Renard qui arrive en bas tout confus.



« Tibert, que faites-vous?

– Rien de mal! Montez à table!

– Descendez, vous, Tibert! car j'ai trop de peine à grimper; et il y a peu de place sur la croix, trop peu pour deux! Tibert! Des compagnons qui trouvent ensemble une bonne chose sont obligés de la partager. Coupez l'andouille en deux, lancez sans crainte ma moitié par terre.

– Non, riposte Tibert. Une si belle andouille ne peut être mangée par terre. Mais écoutez ceci : pour l'instant, patientez; et tout à l'heure, la première andouille que nous trouverons est à vous sans partage. Je n'en demande pas une miette, c'est juré! »

Renard menace :

« Gare, Tibert, gare si vous retombez un jour sous ma patte!

– Renard, Renard, je suis étonné; ne pouvez-vous attendre une petite heure ou deux? Pensez donc, une belle, grande, grosse, grasse andouille sans partage! »

Et Tibert mord dans l'andouille. Hélas! La vue de Renard est toute troublée de larmes.

« Tibert, Tibert, j'attends ici! Après dîner, la soif au moins force à descendre!

– Ne vous inquiétez pas, dit Tibert. Il y a là, à mon côté, un creux avec de l'eau pour apaiser ma soif; la pluie est tombée depuis peu et le creux est plein.

– Oui, mais, tôt ou tard, vous serez bien forcé de descendre un jour!

– Pas avant quelques mois!

– Eh bien, je compte attendre sept ans!

– Entendu! répond Tibert. Mais une chose m'afflige et j'ai grand-pitié de vous. Vous n'avez pas encore mangé et vous voilà condamné à sept ans de jeûne! »

Tibert retourne à son andouille et Renard frémit de rage.

Soudain, il entend un bruit qui alarme sa prudence : au loin aboie un mâtin qui a flairé sa trace; et Renard est obligé de déguerpir, ou alors de laisser sa peau dans la bataille; car toute la meute arrive derrière, avec le chasseur qui excite les chiens...

Tibert crie à son compagnon qui déjà s'est levé :

« Renard, vous avez juré d'attendre sept ans et vous levez le pied au premier jour! Restez, les chiens qui arrivent sont mes amis; ne craignez rien! »

Mais Renard n'attend pas les chiens; il détale; il échappe sans être mordu, car il connaît bien toute la région. Et il jure :

« Finie maintenant la paix avec Tibert, la guerre est déclarée! »

Une heure après, les chiens ont perdu la trace de Renard. Il est retourné vers la croix. Monté sur la base de pierre, il lèche ses lèvres et élève vers Tibert des yeux humides de désir.

Là-haut, le chat gourmand savoure l'andouille à son aise. Elle est juste un peu entamée. Plus Renard regarde l'andouille, plus l'andouille semble belle à Renard.

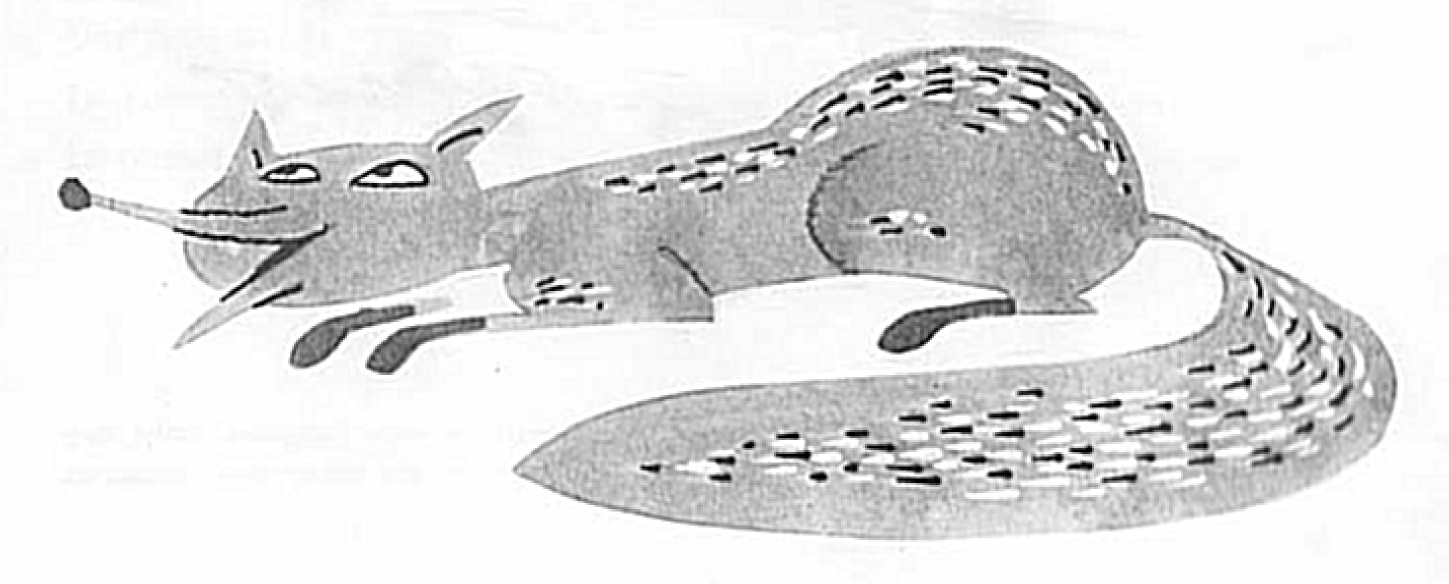
Par quelle ruse dérober le dîner du chat? Renard réfléchit.

Et soudain, il saute à bas du piédestal de pierre. Il lance ses deux pieds en avant, dans l'herbe drue.

« Ha! la belle! dit-il.

– Quelle bête avez-vous attrapée, Renard?

– Par saint Hubert, une souris! »



Aussitôt Tibert, qui est fou de souris, oublie l'andouille et saute dans l'herbe. L'andouille tombe devant Renard et Renard... tombe sur l'andouille! Et voilà le chat sans souris et sans andouille.

« Tibert, dit alors Renard, parlez maintenant, priez et suppliez, je garde tout! Et je ne suis pas votre cousin!... mais je vous laisse volontiers la ficelle. »

Adapté par A. PHILIBERT



Table des matières

Le Petit Indien 3
Dans l'épicerie 8
Pim le lutin 12
Les sept lapins à queue blanche 22
Le téléphone (I) 29
La soupe au caillou 35
Le téléphone (II) 39
Le croquemitaine 44
Les vacances de la famille Dutour (I) 47
La petite souris et le grand lama 50
Les vacances de la famille Dutour (II) 55
Le mauvais jars 60
Les vacances de la famille Dutour (III) 66
Le lion 69
Naomie 73
Tistou les pouces verts (I) : La leçon « de jardin » 84
Tistou les pouces verts (II) : Tistou à l'hôpital 89
Tistou les pouces verts (III) : Le zoo 94
Brin-de-laine 98
Cornélis 112
Une histoire de chiens 114
Le roman de Renard (I) : Renard et les marchands de poisson 119
Le roman de Renard (II) : L'andouille de Renard et de Tibert le chat . 121

Les titres soulignés sont les titres des « textes exploités »
auxquels correspond une série de fiches

I.M.E. - 25-Besançon - 4e trimestre 1978 - No A. Colin 7643 - 5e édition